RECUEIL Letitu To Blively

PIE.CES

THEATRE.

TOME I.

TIMON LE MISANTROPE, LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD,

MELANIDE,
ARLEQUIN SAUVAGE, ET
L'Homme du Jour.

DUBLIN:

Imprimé chez S. Powell, en Crane-lane.

M DCC KLIK.

RECUEIL

DЕ

PIECES

DE

THEATRE.

TIMON LE MISANTROPE,

LE JEU DE L'AMOUR ET DU
HAZARD,
MELANIDE,

ARLEQUIN SAUVAGE, ET L'HOMME DU JOUR.

DUBLIN

Imprime chez S. Powatz, en Crane-lane.
. M bee xlix.

TIMON

LE

MISANTROPE, COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Précédée d'un Prologue.



Par le Sieur De L'Isle. de la Bruche

A DUBLIN:

Imprimé par S. Powell, en Crane-lane, MDCCXLIX.

MOMIT

MISANTROPE,
COMEDIE



Turning for A Marian on Come Land

PREFACE.

UOIQUE les applaudissemens que Timon a recûs du Public suffisent contre ses critiques; je crois devoir dire quelque chose sur le vol d' Arlequin, afin de prevenir le change que certains esprits pourroient prendre. Si l'on examine la chose, on verra qu'il n'y a que le nom de vol; c'est un Dieu qui reprend à Timon les biens qu'il lui avoit donnés, & qui ne les reprend que pour le corriger & les lui rendre ensuite avec plus d'utilité; il se sert à' Arlequin pour confondre l'orgueil de ce Misantrope, qui par mepris pour la nature bumaine, a préseré le commerce d'un âne à celui des bommes; mais il s'en sert sans corrompre son cœur ayant soin de lui persuader cette action par des raisons apparentes de justice, de devoir & à'amitié; ce vol n'est donc qu'un jeu de Mercure, qui n'a qu'un objet de charité pour Timon l'action où il engage Arlequin ne blesse point la justice qu'il lui doit, puisqu'il lui conserve toute. son innocence, il prend à l'egard du public les précautions qu'il faut pour ne le pas scandaliser. ayant soin de l'avertir de son dessein; Arlequin obloui des sophismes de ce Dieu dont il ne peut se tirer, sent cependant que ce qu'il lui conseille est une trabison, & ce mouvement intime de sa conscience

conscience n'est pas un sentiment prématuré que je lui prête, il naît chez lui de son expérience; les refus de ce Misantrope, lorsqu'il lui a demandé de l'argent, l'ont suffisamment instruit qu'il ne peut prendre ses trésors, sans lui donner du chagrin, & comme il l'aime malgré ses defauts jusqu'à craindre de le priver du plaisir qu'il a de priver tous les autres de ses richesses, it est bien naturel qu'il sente cet éloignement pour une action qu'il sçait devoir le fâcher, aussi Mercure n'a-t-il d'autre moyen pour l'y déterminer que de l'abandonner aux passons; ce qu'il fait toutesois de manière qu'elles l'engagent à ce vol sans alterer l'innocence de son caur.

La Lettre où Mercure apprend à ce pauvre bomme, qu'on lui enleve à son tour les richesses qu'il avoit pris à son Maître, l'instruit de son crime, & lui fait connoître la noirceur d'une action qu'il avoit erû devoir faire en conscience & par bonneur : son desespoir, sa colere con're Timon, les reproches qu'il lui fait, la confusion de ce Misantrope qui se voit volé, & se recon-noit en même temps le coupable, sont des sentimens de verité qui sortent du sein de la nature soute simple, & qui réunissent le maître & le valet par toutes les choses qui sembloient devoir les separer; la conversion de Timon est le fruit de ce vol; elle justifie suffisamment les raisons que J'ai eu de l'employer & d'en faire le nœud de ma pié e. Ces réflexions doivent satisfaire ceux qui ch rebent de bonre foi la verité, elles ne feront peut être pas la moindre impression lur

sur ceux qui voyent les objets doubles, & dont la raison louche découvre deux esprits dans mes Acteurs; je les felicite de cette secondité de perception; je l'admire sans jalousie, des découvertes qu'elle leur fait faire. Au surplus, je me suis attaché à la simplicité de l'action, moins attentif aux regles d'Aristote qu'à celles de la nature, que j'ai tâché de suivre par tout; le Lecteur jugera si j'ai bien soutenu mes caracteres, & si la pièce merite les applaudissemens qu'elle a ressi.

TIMON La Maderope. MERCURE.

PLUTUS.

L'ANE de Timon, métamorphofe lomme fois: le nom d'Arlequin.

topic A. Se Rose Rid de Nett

Converse of Paris Constitution and

make a fine place, as a sufficiency

La Scene of fur le Mons Hymotie.

lies to be tradicing and their care particles

there of September 18 day to the part of the

all a finite successions appropriate processing and a second

Cities a layer speciality storic liber and storic

2

5

n

e

7-

re

le

ir

ns

ud

re

es

ier

A 3 ACTEURS

国际国际企业企业设计会议

PREFACE.

the court qui to all the live includes & land de author to the courte down sports done

the many that a property of the special states of the secondary of the sec

is my july craitly but happieth to Parton the interest of some regular of the place on a celler

ACTEURS du PROLOGUE.

TIMON le Misantrope. MERCURE. PLUTUS.

reac merito les appinies

L'ANE de Timon, métamorphofé en homme fous le nom d'Arlequin.

La Scene est sur le Mont Hymette.

THE WAY TO THE STATE OF THE STATE OF will be the state of the state 家族的特殊等。4.4 多种特别的现在分词。

DETERMINE CARPORTE ... IN

A PHILIPPINE TO BE INTERESTED

A Course of the same of the same of the

de legislación describente fattablace



Le Theâtre représente la Montagne où Timon s'est retiré, ce Misantrope est couché sur un gazon au pied des Rochers, babillé de peaux de bestes sauvages, son ane paroit à côté de des horantes, est l'y sectionre cacore iul

methatic of poccess thior NOM Tie ne fins point

un homore, mais Mercare, citi c'amene le QUOY t'amuses-tu? fils de Saturne & de Rhée, sors de ton indolence, & yiens contempler ma misere, ou plûtôt ta turpitude. Regarde le malheureux Timon, qui t'offroit tant d'holocaustes, & si tu n'as pas les vices des hommes qui méprisent ceux qui n'ont rien à leur donner, lance tous tes foudres

fur des scelerats, qui après avoir reçu mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune; peux-tu voir fans indignation ces hommes lâches qui m'adoroient dans ma profperité, qui chantoient continuellement mes louanges & mes vertus, lorsqu'ils sentoient une bonne table chez moi, & qui maintenant m'accablent d'opprobres & de mépris ? On entend un coup de tonnerre. J'entens le ton-nerre qui gronde; & Jupiter prend ses Armes. Frappe, pere des dieux, mais frappe les scelerats, & ne t'amuse pas à réduire en poudre des rochers, & des arbres innocens qui ne t'ont jamais offensé.

SCENE II.

MERCURE, PLUTUS & TIMON.

Tim. Mais que vois-je! je me suis retiré sur cette montagne pour m'eloigner du commerce des hommes, & j'y retrouve encore cette

maudite espece; suïons.

Merc. Arrête, Timon, je ne suis point un homme, mais Mercure, qui t'amene le Dieu des richesses: Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta priere. Tim. A-t-il écrasé mes ennemis, ou plûtôt

The

les siens, c'est toute la grace que je lui de-mande, & pour ma vengeance, & pour son tion d'hologneiles, ot li tu s'as pe rusanoil

no'a top zoon meprilent ceux qui a'ont tien il leur donner, lance tous ces loudres

PROLOGUE

Merc. Les Dieux jugent des choses bien differemment des hommes, c'est punir les méchans que de les laisser vivre, & leurs vices suffisent pour satisfaire la justice divine; je viens pour te tirer de la misere, & par de nouveaux trésors confondre les ingrats qui t'ont si lachement abandonné.

Tim. Je ne veux point de tes trésors, ils m'ont causé trop de maux; la pauvreté m'a appris à connoître les hommes, & à me suffire à moi-même, bienfait qui surpasse tous les faux brillans de cet aveugle à qui je vais

casser la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

Plut. Retirons-nous, Mercure, que veux

tu que je fasse avec cet insense?

of-

nt

m

n-

es

pe

en

ns

ır

e

te

)t

le

bt

11

h

11

necellaires

Merc. Il faut executer l'ordre de Jupiter, & l'enrichir même malgré lui; Timon tu dois obéir aux dieux, & recevoir avec reconnoissance les biens qu'ils t'envoient.

Tim. Eh! que veux-tu que j'en fasse dans cette solitude? je n'ai besoin que de mes bras pour y subsister, ce qui est une preuve invincible que mon état présent, vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étois esclave de mille choses inutiles; les richestes ne sont bonnes qu'à faire usage des hommes. & puisque je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent le lier, je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, & s'il t'envoye pour me faire du bien, accorde-moi une grace.

Merc. Eh! quelle est cette grace?

A 5

Tim.

Time De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude : sa societé est la seule qui me puisse plaire.

Merc. Tu n'y penses pas, Timon.

Tim. J'y pense fort bien, il m'a servi fans interêt dans ma prosperité, & me sert de même à présent que je suis miserable; s'il obéifioit à ma voix, sous de beaux harnois, il la reconnoît encore aujourd'hui, & il recoit d'aussi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevoit autrefois le meilleur froment; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, & me sert sans s'appercevoir que j'ai changé d'etat; enfin, c'est le seul ami sincere qui me soit resté dans mon malheur.

Merc. Je sçai que si les anes parloient, ils pourroient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta priere; si Jupiter a commence de l'instruire par la mauvaile fortune, il peut achever son ouvrage par ton âne, fon choix seul fait la noblesse des moyens qu'il met en usage pour remplir ses vuës, oui je t'accorde ta demande, & je vais métamorphoser ton ane en homme.

Tim. Non pas cela. La feule figure

humaine me le rendroit suspect.

Merc. Ne crains rien, il conservera le souvenir, & la simplicité de son premier état, à laquelle je joindrai toutes les perceptions humaines, & les connoissances qui lui sont necessaires necessaires pour comprendre ce que tu lui diras, & te rendre fon commerce plus utile. Adieu, Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux tréfors, & tu verras venir tonâne sous la forme & le nom d'Arlequinante

Tim. Voilà le plus grand présent que Jupiter puisse me faire; car mon âne sera alfürément un homme d'honneur, son jugament est trop fain, & ses mœurs trop pures pour ne pas conserver ces avantages malgré la nature humaine possenti de come vinz

Plut. Et moi je vais te préparer de nouveaux trésors que tu trouveras en arrivant chez toi, artimorf aul si e anacavan a nolinz

Tim. Si tu me crois, tu les garderas pour quelqu'autre. i addition il fin de minime &

Ting.

Plut. En vain tu résistes, les hommes ne font pas heureux ou malheureux selon leurs caprices, l'un & l'autre leur vient des Dieux. chez moi! ah! ah! ah! le plaifant gali-

SCENE III. Paridian

average system of the challenge and the stand TIMON & ARLEQUIN.

Tim. Je me soucie peu de ses trésors, & je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne; j'estime plus sa raison, que celle de tout l'Areopage: mais voici un homme fingulier, c'est apparemment lui, écoutons.

Arl. Que diable veut donc dire ce changement? comme me voilà fait! où font pafsées ces belles oreilles, cette tête gracieuse,

ce corps mignon si chéri de toutes les anesses du païs, qu'est devenue ma belle queue? ah! ma belle queuë, vous êtes de toutes les graces que j'ai perduës celle que je regrette le plusti, comme me voilà fagoté! la ridicule figure! je marchois il n'y a qu'un moment fur quatre jambes, j'étois fort & assuré sur mes pieds, & me voilà à present huché sur deux comme une poulle, craignant même que le vent ne me fasse tomber ; j'avois une voix mâle; à l'heure qu'il est je l'ai effeminée & varièe par des sons qui me fatiguent; que fuis-je donc devenu? mais quoi! ma raison se dévelope : je suis homme, oüi j'en fuis un: voilà un nez, une bouche, des yeux, & enfin une figure semblable à celle de mon maître, & presque aussi ridicule; mais que vois-je? quel cahos d'idées que je n'avois jamais eû; l'esprit humain se dévelope chez moi ! ah! ah! le plaisant galimathias que l'esprit de l'homme ; ah ! ah ! ah! la drôle de chose, quoique j'aye grand peur d'être plus sot sous cette peau que sous ma premiere, la nouveauté me divertit, & ie ne suis pas fâché de ce changement, quand ce ne seroit que pour connoître ce que mon maître a dans l'ame, & les raisons des impertinences que je lui ai vû faire.

Tim. Ce début est charmant, & mon âne, à ce que je vois, est aussi Misantrope que

Pis

d

moi; qui êtes-vous mon ami?

Arl. Je suis ce que je n'étois pas il y a un moment.

PROTOGUE

Tim. Il veut dire qu'il n'est plus un ane. Arl. Que dis-tu là, est-ce que tu sçais que je l'ai été ?

Tim. Oui, mon cher Arlequin, c'est moi qui suis cause que tu es homme, tu es à present le roi des animaux.

Arl. Le roi des animaux, dis-tu?

Tim. Oüi: mais tu ne connois pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

Arl. Oh que si, j'entens tout ce que tu me dis, & je meure si je sçai comme cela s'est fait; car je ne me souviens pas de l'avoir jamais appris.

Tim. Mercure le lui a inspiré, ce dieu me

l'avoit promis.

Arl. Puisque je suis le Roi des animaux, je puis donc dormir sans crainte dans les forêts, les Loups & les Lions respecteront mon sommeil. & ils viendront me rendre leurs hommages, n'est-ce pas?

Tim: Je ne te conseille pas de t'y fier, ils te devoreroient comme si tu n'étois encore

qu'un âne.

. Ast.

Arl. Voilà des sujets bien impertinens? Et à ce que je vois, l'empire des hommes fur le reste des animaux, ressemble affez à delui des ânes, ils font peur à ceux qui font plus foibles & plus timides qu'eux, & ils se fauvent devant les plus forts & les plus har-

Tim. (à part.) J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste. 100ppb

Arl. Si je n'ai gagné que cet empire dans ma metamorphole, le profit n'est pas grand.

Tim. Tout ce que tu vois est à present fait pour toi, au lieu que tu étois auparavant fair pour l'homme ; témoin les services que tu m'as rendus.

Arl. Ah, ah, ah, ha!

Arl. De ta sottise; de ne voir pas que c'etoit toi qui étoit fait pour moi.

Tim. Moi!

Arl. Sans doute. N'avois-tu pas le foin de pourvoir à ma sublistance; de venir tous les matins me panfer ; de me donner à manger; de me mener boire; de nettoyer mon écurie; de me changer de paille, & le reste.

Tim. Cela est vrai. Qu'en conclus-tu?

Arl. Que tu me servois, & par consequent que tu étois fait pour moi.

Tim. Il a raison, par Jupiter! J'étois son Valet sans le sçavoir.

Arl. Mais laissons-là ces discours, & dismoi pourquoi es-tu si mal vêtu, & si mal logé aujourd'hui? Il y a long-temps que je fuis curieux de le sçavoir.

Tim. C'est que je suis pauvre.

Arl. Et pourquoi es-tu pauvre?

Tim. Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaisir à des Ingrats qui m'ont abandonné, dés que je n'ai plus eu dequoi leur faire bonne chere.

Arl.

Arl. Voilà de grands coquins; pauvre homme, je te plains bien? Et quoi, seras-MITTER VICES OF SIGNAL tu toujours pauvre?

Tim. Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être. Et le Dieu des richesses m'offre de grands tréfors que je refuse.

Arl. Pourquoi? messages slas etinsling

Tim. Pour n'être jamais à portée de faire

du bien à personne.

t

t

us

n-

on le

161

fon

lis-

lo-

e je

T'ai

In-

n'ai

DE Arl.

Arl. Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné, mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi.

Tim. Les richesses te gâteroient, & la flaterie des hommes auroit bientôt féduit ton innocence.

Arl. Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en désendre.

Tim. Oüi. Mais tu ne sçais pas encore

que l'homme est rempli de vanité.

Arl. Lorsqu'un homme a été ane & qu'il

s'en souvient, il n'en est pas susceptible.

Tim. Je sçai qu'il y auroit moins de sots, si chacun se souvenoit de son origine. Mais l'orgueil des richesses la fait bien-rôt perdre de vûë, & j'en ai trop d'exemples pour t'exposer à ce danger.

Arl. Je vois par tout ce que tu me dis

que tous les hommes sont sots. Mais à te parler franchement tu es le plus fot de tous.

Tim. Pourquoi?

ter parter les autres loors,

Arl. Parce que tu refuses d'être heureux, & que par un ridicule caprice tu veux te punir des vices d'autrui.

Tim. Les richesses ne font point notre felicité; pour être heureux, il faut jouir de soi-même, & l'on n'en jouit point dans l'o-

pulence & le cahos du monde.

Arl. Ecoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de soi-même, & il sent seulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui est dans un bon pâturage joüit bien de la vie.

Tim. Quoi, tu voudrois que j'acceptasse

les offres de Plutus?

Arl. Affurément, puisque tu en peux tirer de l'utilité.

Tim. Mais je n'en puis joüir que dans le

Arl. Hébien, il faut y retourner.

Tim. Je m'irois de nouveau exposer à la

perfidie des hommes.

Arl. Sans doute, puisque c'est le moyen de bien jouir de la vie; le ridicule des hommes doit te divertir, & leurs vices t'instruire, fi tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaisir de le scavoir.

Tim. J'ai peur que mon âne ne me gâte l'esprit. Il commence à me persuader ce que les Dieux ni les hommes n'ont pû me faire

comprendre.

Arl. Ecoute. Un loup passeroit pour un sot parmi les autres loups, si méprisant le car-

nage

IX,

U-

fe-

de

o-

Jn

nê-

ue

ans

ffe

ren mre,

le

ate luc

ire

un arige nage il s'amusoit à brouter des herbes & se faisoit sécher par une nourriture qui ne lui est pas propre : & par la même raison je conçois qu'un homme est extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, & jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

Tim. Tu as raison, & je veux suivre ton conseil; allons prendre les trésors que Plutus m'a promis, & retournons à Athenes, je me fais un plaifir de montrer mes richesses à mes avides compatriotes, & de les voir fécher auprès par des désirs inutiles. Je serai charmé de me mocquer d'eux & de voir comme tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

Arl. Allons, puisque je suis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je faisois dans mon premis er. Je veux jouir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaisir. Ah! que je vais bien me divertir. Un MAITIRE à dusfer.

Fin du Prologue. IUOST

U West Flagours. SARCUE I, fous la forme ordinaire.

or ROUPE des Vericez.

Las GENE WE BARRENES Turium sont con fourth about & Aspie

the remainds up destruct escripted and new

Managed of the 192 the most in Hambor phases

A C TENUER St do co

de la COMEDIE.

distribution Arthunical to

MERCURE, fous la forme & le nom d'Aspasse.

EUCHARIS, Amante de Timon. TIMON Misantrope.

ARLEQUIN.

IPHICRATE & CARICLE'S

veux tirer cour ce que e courra sima xuav

Un MAITRE en fait d'armes.
Un MAITRE à chanter.

Un MAITRE à danser.

TROUPE des Passions.

TROUPE des Flatteurs.

TROUPE des Veritez.

U N des Flatteurs.

MERCURE, fous la forme ordinaire.

Le SCENE est à ATHENES.



TIMON

Local La En Tuesdon

MISANTROPE

- TOMANC TIE PREMIER.

13V

mande is your numbered

de ce minimirope.

Le Théâtre représente la ville d'Athenes.

SCENE PREMIERE

LE VOICE

MERCURE, en habit de femme, sous le nom d'Aspasse.

U I reconnoîtroit Mercure sous la forme où me voilà? Comme messager des Dieux je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour exécuter seurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que sous le nom d'Aspasie, je remplisse un double emploi auprès
d'Eucharis

d'Eucharis & d'Arlequin, & que je me serve de l'un & de l'autre pour corriger Timon. L'excès de sa bonté causa ses premiers mal-hours. L'ingratitude des hommes l'a jetté dans un exces oppolé, & changé la douceur de son ame naturellement bienfaisante en des fentimens de haine & de vengeance. Ces differens excès déplaisent aux Dieux qui ont placé la vertu dans un juste milieu. Mais en punissant les vices ils récompensent toujours ce qu'ils voyent de bon chez les hommes. Le cœur de Timon n'est point déguisé ; son amour pour la verité lui faisant préserer le commerce des animaux, parce qu'il est sim-ple & naturel, à celui des hommes; il a demandé la voix humaine pour son âne, & Jupiter veut le servir de cette même méramorphose pour le retirer de ses erreurs. Commençons donc d'executer ses ordres auprès d'Eucharis: elle aime Timon, & je veux lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce Misantrope. La voici. Elle vient rê-ver dans ces lieux à sa nouvelle passion.

SCENE II.

U. reconcoltroit Mercure fous la

Je ne sçai comme je dois interpreter les mouvemens qui m'agitent; l'idée de Timon me suit partout, le bruit de sa vertu & de ses malheurs m'avoit touché & j'étois bien-aise de voir que les Dieux l'avoient résabli dans sa premiere splendeur, mais je ne croï-

croïois pas que je pusse prendre d'autre part dans son sort, que celle qu'un simple sentiment de generolité m'y donnoit. Je sens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'estime. O Ciel! L'amour se seroit-il caché fous le manteau de la haine & de la misantropie, pour meseduire.

SCENE III.

MERCURE, sous la figure d'Aspasse, Eu-CHARIS.

ASPASIE. PARTE

Bonjour, ma chere Eucharis, d'où vient donc, ma belle enfant, que vous cherehez la solitude. Ah, je m'en doute, il y a de l'amour sur jeu.

Euc. Si c'est l'amour qui me conduit ici, c'est un amour bien singulier, j'y viens rêver à Timon. ce form th the doore las

Asp. A Timon?

erve

non. mal-

etté

cenr

des

Ces

ont is en

ours nes.

fon

er le

6mde-

Ju-

nor-

om-

près

cux

æur

rê-

M

eter

ertu

tois

ré-

ne oi-

Euc. Oüi à Timon ; j'ai vû une scene de lui qui m'a charmée; le bruit des trésors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuse d'amis ingrats que ses malheurs avoient écartez. Je les ai vûs s'efforcer à l'envi, d'effacer de son esprit l'indigne procedé qu'ils ont eu pour lui; ah! Aspasie, qu'il m'a paru estimable dans les traits de mépris & de verité dont il a repoussé leur lâche empressement.

CE

CE

m

C

h

r

r

a

t

I

é

C

I

Asp. L'amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte; & les mêmes choses qui en ferment les accès chez les uns, les

ouvrent dans les autres.

Euc. Je ne vous déguise point que si je voulois aimer quelqu'un, ce seroit Timon. La genereuse liberté avec laquelle il marque son mépris pour les hommes, me seroit une preuve de la sincerité de sa tendresse, s'il m'en témoignoit. Je vous dirai plus, je sentirois de la vanité à soumettre un cœur qui se declare hautement l'ennemi du genre humain, & à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme d'ailleurs si estimable se plonge.

A/p. Cette conquête seroit digne de vos appas, & je vous la conseillerois, si je la

croïois possible.

Euc. Croïez-vous que je n'en vinsse pas à

bout si je l'entreprenois?

Asp. Vous êtes jeune, belle & spirituelle; ce sont-là sans doute les plus grands avantages de la nature, & si vous les emploïez sagement contre Timon, je ne crois pas qu'il vous puisse résister.

Euc. Je veux le tenter.

Asp. Tout dépend de la maniere dont vous vous y prendrez. Il n'est point de cœur invincible lorsque l'on sçait l'attaquer par son soible: il n'en est point de si sensible ni de si soible qui n'ait des endroits par où il est hors d'atteinte; ce n'est jamais la faute de celui

LE MISANTROPE, 23

celui qui résiste, s'il ne se rend pas, c'est celle de ceux qui ne savent pas connoître les

moïens de le dompter.

S

e

Euc. J'aime dans tout ce que je fais de laisser agir mon cœur naturellement & fans contrainte; je hais trop l'art & les détours honteux des Coquettes, pour les mettre en usage avec Timon; il m'a plû par sa sincerité & je veux lui plaire par le même moyen.

Asp. Que vous êtes simple, belle Eucharis! Vous connoissez bien peu les hommes; apprenez de moi, mon enfant, que l'on est toujours avec eux la duppe de sa bonne foi. Le cœur humain est sujet à des caprices étonnans; il n'aime les plus belles choses qu'autant qu'il trouve de difficultez dans leur possession. Une conquête trop aisée le dé goûte; & c'est pour cela qu'une habile femme sçait assaisonner ses faveurs par des caprices amenez à propos pour reveiller la tendresse de ses amans qui languiroient bientôt dans une possession trop assurée & trop tranquille. On ne sent jamais mieux le prix d'un bien que lorsqu'on craint de le perdre; c'est dans cette crainte bien mênagée que font fondées les ressources de l'amour; c'est d'elle que naissent les petits soins, les assiduitez, & enfin tous les tributs de tendresse que les amans offrent continuellement à leurs maîtresses: je ne prétens pourtant pas condamner la sincerité en amour, au contraire je sçai qu'elle doit être la base de la tendresse; Ms to small mais

fes

& ép

Ci

an

tro

ce

pe

ne dit

VO

tor

toi

pr

cai

mais l'art en doit faire les ornemens, & un amant tendre & delicat n'est pas plus en droit de se fâcher de ses ruses innocentes que des soins que son amante se donne pour se parer, puisque dans l'un & l'autre son objet est de lui plaire & d'entretenir ses seux; car l'adresse est au sentiment, ce que les atours sont au visage.

Euc. Vous êtes adroité, Aspasse, & je commence à me laisser séduire par vos dis-

cours.

Asp. Suivez mes conseils, & vous vous en trouverez bien; la haine que Timon a pour les hommes ne le rend sensible qu'au plaisir de médire d'eux. L'expérience qu'il a fait de leur perfidie lui rend suspectes toutes les marques d'amitié qu'ils s'efforcent de lui donner, qu'il prend pour des piéges que l'on tendà sa fortune & à sa crédulité: Ainsi, si vous voulez vous mênager quelque accès dans fon cœur, dites lui des veritez offençantes, c'est le feul moien de gagner quelque créance chez lui. Ce procedé contorme à fon genie, & fi oppose à l'empressement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attaquant son cœur par son foible, le disposera naturellement à vous chercher; c'est tout ce qu'il vous faut d'abord, l'amour & vos charmes feront le refte enfuite. Shount noo age the sas gross sel sup

Euc. Je connois toute la folidité de ce confeil, & je suis resolue de le suivre, d'autant mieux que je suis bien-aile de lui dire ce qui me choque en lui.

Alp. Vous pouvez en essuyer des réponfes facheuses, mais vous devez les mepriser & aller à votre but, sans prendre garde laux épines que vous trouverez en chemin. Voici Timon. Je l'entens qui querelle. Adieu. le vous laisse. Profitez de mes avis.

Euc. Ecoutons un moment ici.

intro SaC E NET IV. anaid sel suga

in accablas d'injures pour me remercier de

Art. Comment, beliftre, apres avoir n

TIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Atheniens qui le fuivent, IPHICRATES, CLARIcresmellate de cavas de challeman il lebic. Ne juge point de ce que tu

Tim. Allez, perfides, vos caresses ni vos louanges ne me séduisent point; je connois trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous offrir un figuier, où plusieurs se sont déja pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher, pour ne priver pas le public de cette commotota joner les horranesètib wouldn't tout a la

Arl. Allez vous-en à tous les diables avec vos amitiez, nous n'en voulons point.

Ipbic. Quoi, Timon, tu ne reconnois plus. ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi? J'avois bien dit que les Dieux étoient trop justes pour ne pas te rétablir dans ta premiere fplendeur.

Arl. Celui-là est honnête homme, fais-lui-

careffe.

P

P

T.

2

C

S

1

1

1

i

1

3

ì

e

1

0

t

r

à

t

è

t ñ

Tim, Que tu le connois mal! Si tu l'avois crù, perfide, tu te serois fait violence pour masquer tes sentimens dans mon malheur, afin de te mênager les moyens de me tromper encore aujourd'hui: N'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant presque expirant de faim & de soif, me resusas un verre d'eau & m'accablas d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avois reçus de moi?

Arl. Comment, bélistre, après avoir resusé de l'eau à mon pauvre maître qui mouroit de soif, tu oses encore te dire son ami? par la mort, il me prend envie de t'assommer.

Iphic. Ne juge point de ce que tu m'as vû faire par les apparences, les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, & je viens d'ordonner un sacrifice solemnel en actions de graces de ce qu'ils ont sait pour toi.

Tim. Garde-t'en bien scelerat, ton encens

les irriteroit contre moi, in an et mubbled

Arl. Pardi voilà un effronté coquin, de vouloir tout à la fois jouer les hommes & les dieux! Attens, je vais te sacrifier aux furies qui te possedent. Il le bat. Iphicrates se sauve.

Car. Tu as raison, Timon, c'est un traîtrequi ne merite pas tes bontez; pour moi je viens à plus juste titre: & voici une Ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée

fur nos ennemis.

Tim. Comment l'ose-tu dire, je n'ai jamais été à la guerre?

Car.

1

C

V

U

P

16

n

C

115

fi

EN

LE MISANTROPE. 27

Car. Il n'importe, tu l'aurois remportée

fi tu avois combattu, & cela fuffit,

Tim. N'est-ce pas toi, qui dans ma prosperité me louois des vertus que je n'avois pas, & qui dans mon malheur m'attribuois des vices dont je n'ai jamais été capable ?

Arl. Ecoute, n'as-tu point fait auffi d'Ode De a commencons à jouer notre foiom func

is

ar

r

1-

1-

le

8z

de

u-

oit

ar

vû

re

7i-

di-

ns

de

8

ux

les

aî-

je

ue

ée

ja-

ar.

Car. Et que voudrois-tu que je chantaffe im Bonjour : que me veut certe frionab

Arl. Quelque victoire que je n'ai jamais e luis charmée de vous sorrogens

Car. Voilà effectivement un bel objet des

chanfons des Mufes à a li up saisquip soin

Arl. Tiens, je n'aime pas les menteries, & je veux qu'on ne chante de moi que des veritez; fais donc une Ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a afformé un faquinelle ci, elleniupat nu

Car. Est-ce que cela vous est arrivé?

Art. Non, mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'affommer pour prix de ton impertinence in allaliomation

Il le bat, Caricles se sauve en criant au

fecours. noting at a stravel suov. men . Pardi voilà de grands coquins. Mornon de ma vie, leur impudence me mer dans une colere que je ne me possede pas.

Tim. Voilà les bons amis aufquels je me

fiois autrefois. appholoup stastnos it steams?

Arl. Tu étois donc bien bête alors?

SCENE V. siova mil

m that his although the SVI there is EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

Euc. Tout ce que je vois de Timon est une preuve de la folidité des conseils d'Aspasie: commençons à jouer notre rôle. Bon-Car. En que voutous ou cuenomi Tion

Tim. Bonjour : que me veut cette femme?

Voici encore une quêteuse de trésors.

Euc. Je suis charmée de vous rencontrer. & de pouvoir entretenir un original sans copie, qui parce qu'il n'a fait que des fotises dans le monde, prétend en jetter la faute sur le reste des hommes ; je crois qu'un caractere aussi heteroclite me donnera du plaisir.

Tim. Ouais, ce style n'est pas commun.

Arl. Tu dois aimer celle-ci, elle est natu-

telle, & aime la verité; n'est-ce pas?

Tim. Je t'avoue que son début me surprend, je ne m'y attendois pas: ma foi, Mademoiselle, si mon mépris pour les hommes, & fur tout pour les femmes de votre espece, peut vous divertir, j'y consens; profitez-en bien, c'est tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

Euc. C'est aussi tout ce que je demande : je méprise tous les hommes, & je ne suis jamais si contente que lorsque je puis exercer ma langue fur eux, mais je ne connois point de plus grand plaisir au monde que

celui

I

f

LE MISANTROPE. 20

celui de dauber sur le ridicule d'un original

tel que vous.

Tim. Vous avez raison, il n'est rien de si doux que la satyre, c'est la seule ressource qui reste à la verité parmi les hommes ; disons-nous donc réciproquement ce que nous pensons.

Euc. Je le veux, & je serai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le

plus fou des hommes.

Arl. Elle parle juste, celle-là, qu'en dis-

eft

)a-

n-

3

er,

0-(es

ur

e-

34

IV u-

11-01,

n-

tre

0-

ez

m

e: uis

cer

ois

ue

lui

20/02

tu? cervolle don in fu Tim. Cela peut être : en verité, Mademoiselle, je suis bien aise de vous trouver de cette humeur, & nous allons bien nous divertir; le beau champ pour moi, que le tein aprêté d'une coquette ; que ce visage composé qui a changé ses mouvemens naturels contre des grimaces : quel plaisir de démafquer un cœur, qui sous des dehors fardez nous cache l'infidelité même. Ah! ha! ah!

Arl. Ah! ah! Voilà une conversa-

tion qui commence à merveilles.

Euc. Le beau champ pour moi, que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices; les sentimens humains pour de la ferocité : qui toujours diametralement opposé à la raison, prodiguoit autrefois follement fon bien, & qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement. Ah! ah! ah! B 3

Arl.

Arl. Ah! ah! Le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs veritez. Ah! ah! ah!

P

fo

fi

n

fo

V

P

d

d

re

u

b

P

C

V

z (B)

qe

fa

E

2

q

Tim. La peste de l'impertinente. Un Much

Arl. Allons, ris donc, cela est tout à fait plaisant. Ah! ah! ah!

Tim. Ah! ah! Oii, c'est drôle.

Arl. Il me semble que tu ne ris pas de bon

Tim. Pour connoître au juste l'étendue du genie d'une coquette, je ne voudrois que faire l'analyse de la cervelle d'un perroquet; connoissant sa capacité, & la comparant avec celle d'une coquette, j'aurois par une regle d'Aritmetique la juste étendue de son esprit.

Arl. Ah! ah! ah! La cervelle d'un per-

roquet. Ah! ah! ah!

Euc. Et moi je ne voudrois que faire l'analyse de la tête d'un âne & de la vôtre, pour connoître précisément jusqu'où peut aller votre bêtise.

Arl. Hôla, Madame la pigriêche, n'infultez point aux ânes mal-à-propos; sçachez qu'ils sont gens d'esprit, & qui en sçavent plus que les hommes; & pour vous en convaincre, apprenez que jamais âne n'a traité une ânesse si indignement que mon maître vous traite. Oh! ho! ils sont bien mieux appris que cela, ma soi.

Euc. Répondez lui, si vous le pouvez?

Tim. J'avoüe que voilà la conversation la plus

ur

re

06

it

0!

n

ê

e

12

-

r

e

6

2

.

-

E

plus délicieuse que j'aye jamais eue avec perfonne, & la maniere finguliere dont cette fille s'y prend me plaît. Je ne fçai, Mademoiselle, qui vous a si bien instruite, mais foit que la chose vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon foible; ne croïez pourtant pas que j'en sois la duppe; je crois voir vos desseins, & je scaurai m'en dessendre ; ainfi, si vous vous êtes flattée que seduifant mon cœur par ce détour, vous tirerez quelque chose de moi, désabusez-vous une fois pour toutes; mais fi vous voulez borner vos esperances & vos plaisirs dans ce petit commerce d'injures & de veritez, je consens de bon cœur de le continuer avec of themse femineral special consider to

Euc. Je le veux, & je vous déclare que je ne prétens rien au-delà.

Art. Ah! ha! ha! Voilà une partie bien

faite & un petit commerce bien tendre.

Tim. Je vous reverrai avec plaisir à cette condition! she wood trails another image

Euc. Et moi auffi, Adieu.

Che, Auge fi ne voils par des prodiges : avec SCENE VI. sel sel sel

cia railed envila manuel ne ponyent fare. TIMON, ARLEQUIN.

at the sale way form mino Ord Arl. Par ma foi voilà un drôle de corps que cette femme-là.

Tim. Je t'avoue qu'elle m'a fait plaisir, enoscrito no in tot tiB 4 to na nout to and & je ne sçai pas pourquoi elle me plato plus que tout ce que j'ai vû jusqu'à présent. encol

Arl. Je le fçai bien moi. C'est qu'elle est

auffi impertinente que tois que mos aliblicar

Tim. Cela peut être : mais parlons d'autre chose. Que dis-tu de cette ville, & de ta nouvelle condition ?

Arl. Je dis que j'aurai pour toi une reconnoissance éternelle. Vive l'état des hommes: comment mor-non de ma vie, les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux!

Tim. Sur quoi en juge-tu?

Arl. Sur ce que vous suppléez par des richesses à tous les désauts du cœur & de l'esprit; tien, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que si je voulois leur donner de l'argent, qu'elles m'aimeroient à la folie; des amis qui m'ont assuré de leur amitié, si je les payois bien; des l'oètes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvir que je leur sasse bonne chere; des Genealogistes qui m'ont offert pour de l'argent de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh, juge si ne voilà pas des prodiges: avec de l'or, les hommes sont ce que les Dieux, la raison, ni la nature ne peuvent saire.

Tim. Ah! ha, ha! A

Arl. Donne-moi vîte de tes trésors.

Tim. Pourquoi faire?

Arl. Pour m'aller divertir.

Tim. La haine que j'ai pour tous les hommes, & mon amitié pour toi m'en empêche; 1

f

je ne veux pas que personne puisse profiter de ta dépense, ni te donner occasion d'être leur duppe, & de te séduire par le luxe; je fuis trop de tes amis pour cela.

Arl. Tu es trop de mes amis, pour me

donner le moyen de me divertir?

Tim. Oui, and espected that of the follows.

slus

(on eft

ONT.

itre

eta 10/4

rem-

nes

337 Mir.

ri-

ef-

ont

nt,

nis les

nis

vů

0de

ie.

ec x,

je

Arl. Et si je me divertissois, cela me gâterant on il legit legit dompust & qu'il 5 sion

Tim. Sans doute.

Arl. Ecoute, depuis que je comprens ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences; je ne sçai où diable tu les vas chercher pour me faire enrager; à la fin cela m'impatiente.

Tim. C'est que tu ne connois pas encore ce

qui te convienta li't-s y'if iom-ail

Arl. Je ne puis juger des choses que par mon premier état, & je me souviens, que lorsque je n'étois qu'une bête, je cherchois toujours à paître dans les meilleurs pâturages, lorsque tu ne m'en empêchois pas, car tu t'es toute la vie fait un maudit plaisir de me contrarier; fi j'avois foif, j'allois à la meilleure eau & la plus claire, & je m'attachois toujours à ce qui me faisoit le plus de plaisir; je soutiens que cela est sage dans toutes les especes : ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison & la plus commode, l'habit le plus riche & du meilleur goût, je veux une jolie femme, & je prétens manger & boire ce qu'il y aura de meilleur; or B 5 comme. comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, & tout-à-l'heure, an ob

Tim. C'est ce qui te trompe ; je veux que tu sois homme; tous ceux qui en ont da figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait, que je te refuse la joüissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions; un homme n'est homme, qu'autant qu'il sçait les dompter & qu'il a pris l'empire fur elles.

Arl. Mais, toi qui veux m'instruire malgré moi & la raison, as-tu cet empire sur tes

paffions? and on a communication of the

Tim. Sans doute, puisque je me refuse la jouissance des choses qu'elles seules nous sont defirer to expresonance on an eap the De hell Real

Arl. Dis-moi, n'y a-t'il des passions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaifirs ? The bear was a plain a principal mont

Tim. Il y en a beaucoup d'autres.

Arl. La haine, le chagrin, la vengeance, ne font-elles pas des passions?

Tim. Affurément, & des plus odieuses.

Arl. Si tu voïois un homme entre deux femmes, une laide comme une guenon, & l'autre belle comme un aftre, & qu'il choisft la laide, qu'en dirois-tu?

Tim. Que cet homme est de mauvais gout.

Arl. Tu es donc un fot animal.

Tim. Pourquoi? b 35 share and of nideril

Arl. Parce que parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les gue-

nons

B

I

t

.

nons de toutes les passions, & que tu préferes aux douceurs de la vie la trifte fatis-

faction d'être toujours en colere contre toimême, & contre toute la nature humaine.

Tim. Voilà un raisonnement qui m'embaraffe; tu n'en scais pas encore affez pour juger de la solidité de mes raisons ; je dois suppléer à ton ignorance, & mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

Arl. Tu ne yeux donc point me donner

de l'argent?

es

die

ue

la

re

es

03

1-

is

3

a t

2

8

Tim. Non.

Arl. Rend-moi donc mon premier état.

Tim. Par quelle raison?

Arl. Par la raison que j'aime mieux n'être: qu'un âne que d'être homme & n'avoir point d'argent.

Tim. Tu ne sçais ce que tu dis.

Arl. C'est toi qui ne sçais ce que tu dis. Ecoute, laisse-la une fois en ta vie tes extravagances, & donne-moi de l'argent.

Tim. Ta priere est inutile.

Arl. Le diable t'emporte. A ce que je vois il n'y a pas un homme qui ne loit le loup des autres.

Tim. Tu as raifon, mon ami.

Arl. Hé bien, tête maudite, si j'ai raison

que ne fais-tu ce que je te dis?

Tim. Tu as raison dans les traits de satyre que tu donnes aux hommes, mais tu as tort de souhaiter ce qui peut te rendre aussi mauvais qu'eux.

Arl. Que Jupiter te puisse confondre avec ton amitié; hais moi & donne-moi de l'argent.

Tim. Ah, ha, ha!

Arl. Hé bien, Ah, ha, ha!

Tim. Ta colere me divertit, & je serois bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah. ha, ha!

ARLEQUIN le regardant aller sans rien dire avec des mouvemens de depit & d'indignation.

Voilà bien dequoi rire, de faire souffrir un pauvre homme, & l'empêcher de se divertir; il faut que je tâche de me passer de lui, & d'avoir du plaifir fans son argent.

SCENE VII.

MERCURE sous la forme d'Aspasse, ARLEQUIN.

Asp. Voilà Arlequin bien fâché contre Timon, profitons de ce moment, & exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

Arl. Cette fille est charmante, je veux l'a-

border; bonjour la belle.

Asp. Suis-je connuë de vous, Monsieur?

Arl. Autant que j'en ai besoin; je vois que vous êtes jolie, cela me suffit.

Afp. Comment vous nommez-vous?

Arl. Arlequin.

Asp. Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Timon aime uniquement?

Arl.

Arl. [se redresse:] Oui, lui-même,

Asp. Ah, mon cher, l'heureuse rencontre pour moi! je vous cherchois avec empressement.

Arl. Je n'en scavois rien, & vous avez

bien fait de me le dire.

Asp. Que la condition d'une fille est malheureuse! si j'étois homme, je m'expliquerois sans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

Arl. Ne vous contraignez pas, vous pouvez me parler avec toute liberté, je vous le

permets.

Asp. Vous auriez mauvaise opinion de

moi ?

Arl. Au contraire, je vous en estimerai davantage; car je n'aime point les grimaces.

Asp. Hé-bien, je vous aime de tout mon cœur; cet aveu si libre n'offensera-t-il point

votre delicatesse?

Arl. Pardi, vous me croyez donc bien fot? je serois offensé si vous me disiez que vous me haïssez.

Asp. Que vous êtes aimable de penser

ainfi.

Arl. Et qui peut penser autrement, à moins d'avoir perdu l'esprit comme Timon, qui n'aime que les gens qui lui disent des injures? Vous m'aimez donc bien?

Afp. De toute mon ame, mon cher.

me va droit au cœur.

Asp. Vous m'aimerez donc un peu? Arl. Comment un peu l je vous aimerai auffi gros que moi. 210/00 aboy en l'iont mon

Alp. Nous nous marierons donc en-TIST POSTON TO

femble.

Arl. Oüi, si vous le voulez.

Asp. Si je le veux; & qui refuseroit le favori de Timon, cet homme avec lequel il partage tous fes tréfors ?

Arl. Qui? Timon, dites-vous, partage

fes tréfors avec moi.

Alp. Oüi.

Arl. Yous le prenez bien pour un autre ; connoissez-vous l'original dont vous pardezrella na apor si

Alp. Non. Mais on dit que vous êtes le maître de sa fortune; que vous en disposez comme lui-même; que comme il a des biens immenses qui font les mobiles de tous les plaisirs dans cette vie, & qu'il vous aime tendrement, vos jours ne sont qu'un tissu de tous les plaisirs; bonne chere, équipages, logemens fomptueux, belles filles, enfintout ce qu'on peut souhaiter au monde.

Arl. Eh, qui font les impertinens qui

difent cela?

Alp. Toute la Ville.

Arl. Toute la ville en a menti? Timon

ne me donneroit pas cela.

Asp. Tant pis. Si ce qu'on dit n'est pas vrai, Timon ne vous aime pas, & vous êtes sa duppe. me've droit au ceem

Ast.

d

Arl. Jedercroins ins sollie of the

Asp. Ne parlons donc plus du mariage si car je vous declare que je ne voux me marier que pour être riche.

Arl. Mais cela est ridicule.

Asp. Ridicule tant qu'il vous plaira, c'est

pourtant ainfi. I was mol erobytes

ai

le:

il

e

;

-

e

Z

es.

36

e

le

S,

n

i

B

15

2

Arl. Mais lorsque la Nature a fait l'homme & la semme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors?

Asp. Qu'elle ait pensé à ce qu'elle voudra, elle a fait les choses dont l'industrie des hommes a fait des trésors, & cette même industrie est en eux un présent de la nature; ainsi c'est obéir à ses loix que d'en chercher l'usage, puisque cet usage peut seul rendre notre vie heureuse.

Arl. Je crois que vous avez raison, cela me paroît clair.

Asp. Plus clair que le jour.

Arl. Comment ferai-je donc pour avoir des tréfors?

Asp. Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

Arl. Donnez-le moi vîte, je vous en prie.

Afp. Volez Timon.

Arl. Fi-donc, cela ne seroit pas bien; on dit que c'est mal fait de voler.

Afpli Pourquoin cove too manifely

Arl. Jen'en fçai riep.

Asp. Qu'est-ce qui appartient aux animaux, d'un pâturage?

Arl. Ce qu'ils en peuvent manger.

Asp. A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger?

T

r

d

P

9

1

(

e

af

d

f

1

I

r

U

F

Arl. A ceux qui en ont befoin.

Asp. Les trésors sont aux hommes ce que les pâturages sont aux animaux; ainsi tout ce qui ne fait pas besoin à Timon, ne lui appartient point, & vous pouvez le prendre.

Art. Je comprens cela, mais ce qui m'étogne, c'est que les ânes le sçavent &

que les hommes semblent l'ignorer.

Asp. Qu'importe qu'ils l'ignorent: si vous le connoissez, vous devez faire usage de vos lumieres, & prendre à Timon ce qu'il usurpe injustement sur vous & sur tous les autres.

Arl. Pardi, cela est clair comme le jour, je puis prendre de ses trésors ce qui m'est ne

cessaire & lui laisser le reste.

Afp. Vous lui devez sout prendre.

Arl. Oh! pour cela non. Je ferois mal fi j'en prenois plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

Asp. Que vous êtes simple! ne voyez vous pas que puisqu'il ne fait aucun usage de son bien, vous ne le privez de rien en lui prenant des choses qui lui sont inutiles.

Arl. Ma foi vous avez raison, & il n'y a qu'une chose qui m'embarasse; c'est qu'il a

le plaisir d'en priver les autres, & si je les prens je le priverai de ce plaisir.

A/p. Mais ce plaisir est injuste.

Arl. Tout cela est vrai, mais j'aime Timon, & malgré ses impertinences, je ne veux rien faire qui puisse le fâcher.

Asp. Si vous l'aimez autant que vous le dites, la plus grande marque que vous lui en puissiez donner, c'est de prendre tout ce qu'il à.

Arl. Si vous me prouvez cela, je n'ai

plus rien à dire. Se voyes d'un egint el

ıni-

car

rent

que

out

ap-

C.

qui

t &

ous

VOS

rpe

SOF

our.

ne

mal

OU

our

70U

fon

nant

y a

Pil

Asp. Il est bien aisé de vous le prouver. C'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne resulte que des soins pour eux, & de leur éviter les occasions de se deshonorer. Timon se deshonore en se resusant aux besoins des autres : le pen d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laine dans leur possession que l'embarras de les conserver; ainsi en ravissant ses richesses vous ne lui ôterez que des foins inutiles, & les moyens de se faire hair & mépriser; vous rendrez à ceux à qui il refuse des secours, la part que la nature leur donne dans ses trésors; & comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé & estimé universellement, & si ma possession vous fait

plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

Arl. Je n'aurois jamais crû que ce sût une si bonne action de voler son maître.

Oüi, je conçois qu'en conscience je dois prendre

prendre les tréfors de Timon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

Alp. Pourquoi?

Arl. Parce que je sens quelque chose là dedans, qui me dit que cela n'est pas bien.

Asp. Vous croyez donc que ce que je vous

dis n'est pas vrai ? samis! augy

prendre

Arl. Je le crois fort vrai, mais malgré cela, je crois que ce vrai est une injustice & une trahison.

Afr. La nature, encore toute simple en lui, le dirige fur les voyes de la verité, sans même qu'il la connoisse; il faut l'abandonner à toutes les passions pour le conduire où je veux pour fon instruction, & celle de Timon. Venez donc, Passions, sous des formes humaines le féduire par tout ce que vous avez desplus flateurs et : sentus est saioles wuh farededes to store pour Jai-coffine, be los laines

ENTRÉE ET BALET DES PASSIONS.

UNE PASSION,

L'aspect de la Volupté, The Fuyez Vertus feveres ; supring Un seul rayon de sa beauté l'ornaice de Détruit vos brillantes chimeres, Mortels, fous fes loix, les Plaifirs. Sur vos pas vôlent fans ceffe: Elle remplit tous vos désirs, ali, je concois qu'en confeience je dols

LA VOLUPTE!

A l'empire suprême;

Votre raison n'est qu'un embleme

Où sous diverses couleurs,

Me jouant de vos erreurs,

Je ne vous montre que moi-même.

gré

e là

n.

OUS

ce-

8

ans

mer

i je

on.

hu-

vez

gub nisi

INI

DG

20

ald

CA

L'AMBITION.

D'une vaine chimere,
L'Ambition sçait d'un Corsaire
Chez vous faire un Conquerant,
D'un masque de Courtisan
Déguise une ame mercenaire.

Tun Sous les lois de la Volumente

L'esprit sur Pegase monté
Va se plonger dans l'Hypocrene,
Et des eaux de cette sontaine
Il fait sa felicité;
Mais pour moi plus raisonnable,
Je ne la cherche qu'à la table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

Plutus seul de moi respecté,
De ses trésors fait mon partage;
Mais à m'en resuser l'usage
Je mets ma selicité:
Envain la raison en gronde,
Je me moque, lorsqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle Divinité,
Mon cœur à vous fuivre s'empresse;
Venez par votre douce yvresse
Faire ma felicité:
Chez vous tout est adorable
Je ne vois rien de condamnable
Sous les loix de la Volupté.

Les Passions à la tête desquelles est la Volupté, s'emparent d'Arlequin, & dans un balet caracterisé elles l'entraînent par leurs mouvemens; il cede à leurs impressions, & se jettant dans les bras de la Volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.

Fin du premier Acte.

ACTE

113

VEC

Ti

de

ric

ric

le

P

V

q

n

fo

fc

C

n

C

of Ene. Ed as Tunor que me pulle 2011

And A C T E Tient

SCENE PREMIERE.

Timon, Eucharis, ouverez-vous de ce que vous

Tim. JE cherche Eucharis; la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensoit de moi, m'a fait plaisir; rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches & de qui l'on croit avoir besoin; mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en sace ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

Euc. Je suis charmée de vous rencontrer, pour vous faire part d'une scene qui m'a divertie, & que je croi digne de votre censure.

Tim. Je puis vous faire paroli, par d'autres

qui m'ont épouvanté.

Euc. Tant mieux; nous allons donc bien nous divertir; car les sottises des hommes sont un revenu réel pour des esprits misantropes comme les nôtres, & de tels sonds sont plus précieux pour nous que de l'argent comptant.

Tim. Je le croyois avant que de vous con-

noître, mais depuis que je vous ai vuë, j'ai changé de sentiment; je sens que le plaisir de

vous aimer l'emporte fur tout.

Euc.

Euc. Est-ce Timon qui me parle?

Tim. Distinguez Timon auprès de vous, de Timon avec le reste des hommes : avec tous les autres, misantrope; avec vous, le plus tendre:

Euc. Vous souvenez-vous de ce que vous

m'avez dit tartêti? DUI , womi'l

Tim. Oui; mais mon cœur veut me perfuader que je vous faifois une injustice.

Euc. Le croyez-vous ce coeur?

Tim. A vous parler franchement, je ne sçai pas trop si je le dois croire; vous êtes d'une espece à craindre & d'un sexe trompeur qui nous cache ordinairement fous les fleurs, les plus cruelles épines, je le sçai, mais enfin je n'ai pû rélister au pouvoir de vos charmes.

Euc. Si je pouvois douter de votre folie. ce que vous venez de me dire acheveroit de

m'en perfuader la culai znov mue si .mi

Tim. Vous avez raison, & je m'étonne moi-même des écarts de mon esprit : je sens qu'une vaine illusion me séduit ; car enfin qu'est-ce que j'aime en vous? je me laisse éblouir par des sleurs passageres de jeunesse, dont les voiles trompeurs couvrent vos défauts; le tems va bientôt emporter ces vains avantages, pour ne laisser à leur place, que vos foiblesses sous les rides & sous les traits de laideur que la vieillesse leur ajoûtera.

Euc. Cette déclaration est tendre.

f

Í

t

1

I

Tim. Elle est de Timon; si ma franchite vous offense, elle est en même tems une preuve de la sincerité des sentimens que je vous marque.

us.

vec

le

ous

er-

ne

tes

m-

les

cai,

de

lie,

de

ne

ens

fin

iffe

ffe,

dé-

ins

que

01

im.

dites, mais je voi clairement que vous les dites, mais je voi clairement que vous ce dez malgré vous à un sentiment qui vous fait violence; la passion le produit, & cette même passion satisfaite, lui seroit bientôt succeder la haine & le mépris: nous avons tous nos défauts; j'ai les miens comme les autres, & si je donne jamais mon cœur, ce ne sera qu'à celui que je croirai propre à me les pardonner.

Tim. La crainte que j'ai de vous en trouver, me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

Euc. Que ce discours est obligeant! Si vous me marquez si sensiblement que vous doutez vous-même de votre complaisance, puis-je y faire quelque sondement?

Tim. Si vous y en pouvez faire, ce n'est que sur la franchise avec laquelle je vous fais voir jusqu'au fond de mon cœur.

Euc. Pour vous rendre franchise pour franchise, je vous conseille de ne parler jamais de tendresse; vous m'embarrassez, & je vous avouë que les injures que vous me dissez tantôt, me paroissent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire que par vos traits de satyre.

Tim

FREUS APPLIES

Tim. Airêtez, Eucharis, si l'amour de la satyre sait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes soiblesses?

Euc. Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

isis viole and in E of E of the ferry sind

TIMON. Died in rebrood

Eucharis, elle fuit; mais pourquoi voudrois-je l'arrêter? Quel est donc mon dessein, moi qui méprise toutes les femmes? irai-je lâchement mendier les bontez de celle qui n'a pour moi que du mépris? Non; & je rends graces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi ; c'étoit le seul moyen de sauver ma raison du naufrage; mais quoi, je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : qu'est-ce donc qui les produit? Ah, malheureux Timon! tu prens plaisir à te seduire toi-même, & cet éloignement dont tu rends graces aux Dieux, est le nœud fatal qui forme aujourd'hui ta chaîne; mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diversion à ma foiblesse. ie vons evond que des injuger que vous ere

Mier reaccit, one partition devidencins

STORE OF EARLY SURVEY SURVEY SCENE

wos trains de farvie.

me prens .III e ao (e feat pas fon de ant. mauvais ami que feat pas fon de-

TIMON, ARLEQUIN.

Arl. Je viens de voler Timon, & je le cherche avec empressement pour voir la figure qu'il fera; mais le voici.

Tim. Viens, mon cher Arlequin, viens me délasser des hommes & de moi-même,

tu es toute ma ressource.

15

b

11

A

l-1,

C

ni

e

n

le

10

ui

et

x,

ta

ut

14

35

E

318

Arl. Je le sçai bien; je suis fait pour te délivrer de tout ce qui t'embarasse.

Tim. De tous les présens que les Dieux m'ont fait, tu es le plus cher à mon cœur.

Arl. Pardi je le crois; où trouverois-tu un ami qui fît pour toi ce que je fais, & qui par pure tendresse t'ôtât les moyens de te faire hair & mépriser des hommes.

Tim. Que veux-tu dire?

Arl. A l'heure qu'il est que je suis riche & que tu es pauvre, je veux te faire voir que je vaux mieux que toi; tien voilà de l'argent, va te divertir.

Tim. Que veut-donc dire ceci; où as tu

pris cet argent?

Arl. Où il étoit; va, va toujours, & ne

t'informe pas du reste.

Tim. N'aurois-tu point par hazard tiré

quelques piéces de mes tréfors?

Arl. Je ne fais rien par hazard, mais par raison & par honneur; & lorsque j'ai la C

main sur quelque chose, j'emporte tout; tu me prens donc pour un fot, un ignorant, un mauvais ami qui ne sçait pas son devoir?

Tim. Je n'entens rien à ton galimathias,

explique le moi.

Arl. Je ne fuis pas surpris si tu ne m'entens pas, as-tu jamais entendu raison?

Tim. Mais encore que veux-tu dire?

Arl. Va chez toi, tu le scauras, tu y trouveras de la besogne bien faite; va, va, va voir seulement.

Tim. Je commence à entrer en soupçon; il me pressoit ce matin de lui donner de l'argent ; quelqu'un abutant de sa simplicité pourroit bien l'avoir engagé à me voler; il faut que j'aille m'en éclaircir.

SCENE IV.

ARLEQUIN.

Il va être bien furpris, lorsqu'il ne trouvera plus ses trésors. Ah, ah, ah! que je vais rire de sa surprise, lorsqu'il verra que je fuis riche, & qu'il n'a plus rien. Ah, ah, ah! mais voilà où l'on m'a dit qu'étoit la maison de Socrate; j'ai besoin de le consulter pour quelques emplettes que je veux faire, car je veux jouir de tout ce que la fortune peut me procurer. Il frappe. SCENE

SCENE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

que to me wonderons in bor consul,

Sec. Per quelle railon ?

Arl. Moi.

Soc. Que fouhaitez-vous?

Arl. N'es-tu pas Socrate?

- Soc. Oui.

Arl. Dis-moi la verité: ne m'a-t'on pas trompé, lorsque l'on m'a dit que tu étois un habile homme?

Soc. J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application & toutes mes études, n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne sçai rien.

Arl. Tu aurois aussi bien fait de n'appren-

dre pas cela.

1-

je

h,

la

11-

ux

la

E

Soc. Je serois plus content de moi-même, mais aussi je serois la duppe de mon amour propre.

Arl. Y-a-t'il bien du plaifir à n'être point

la duppe de fon amour propre?

Soc. Pas trop; ce qui le blesse, humilie l'homme.

Arl. Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, & je te conseille d'oublier, si tu le peux, ce que tu as appris.

Soc. Pourquoi?

Arl. Parce qu'une science qui nous morti

fie, ne vaut pas l'ignorance qui nous rend contens.

Soc. Cet homme ici a de l'esprit.

Arl. A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerois un bon conseil, n'en sçavent pas tant que toi.

Soc. Par quelle raison?

Arl. Parce qu'ils ne sçavent pas que tu ne sçais rien.

Soc. Je voudrois en sçavoir affez pour me-

riter votre estime.

Arl. Il faudroit pour cela que tu fusses plus habile homme; mais n'importe, vaille que vaille, je veux consulter ton ignorance, puisque je ne puis consulter que cela chez toi.

Soc. Cet homme a quelque chose de singulier. Peut-on sçavoir, Monsieur, qui vous êtes?

Arl. Arlequin, l'ami de Timon.

Soc. Quoi vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, & de qui l'on fait des contes incroyables?

Arl. Le même; mais quels contes faiton; sçauroit-on déja que j'ai volé Timon?

Soc. On dit que vous étiez un âne autrefois, & que vous avez été métamorpholé en homme.

Arl. Cela est vrai.

Soc. La chose n'est pas croyable.

Arl. C'est pourtant bien vrai.

Soc. Je ne puis croire ce prodige, c'est memerun en eantmener. un conte.

Arl. Tu le croiras si tu veux, il ne m'importe pas ; donne-moi seulement le conseil que je demande; voici en deux mots ce que c'est : je suis riche, & l'on m'a dit que quiconque étoit riche, étoit tout; qu'avec du bien on choisifsoit de la famille ou du heros dont on vouloit descendre; que l'on avoit pour de l'argent de l'esprit, des talens, des honneurs, des distinctions, de la gloire, & enfin, tout ce que l'on pouvoit desirer dans le monde; je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoiqu'il m'en coute, mais je ne sçai où l'on les vend; ainsi je m'adresse à toi qui as de l'esprit, encore que tu ne sçaches rien pour avoir trop étudie.

Soc. Voilà affurément un ouvrage digne

de Socrate.

Z

ii

n

- ?

n

C.

Arl. Ecoute ; je veux faire à forfait, pour éviter les discussions; vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, & premierement, pour combien me livreras-tu un pere demi-Dieu, pour mettre à la place du mien qui n'étoit qu'un âne ?

Soc. Je ne m'attendois pas à avoir aujourd'hui la comedie, il en faut profiter. Quant au prix du pere que vous me demandez, cela dependra de celui que vous choisirez; lequel voulez-vous? (à part) Il faut

que je me divertisse.

Arl. Je n'en sçai rien; choisi-m'en toimême un en conscience.

Soc. Voulez-vous descendre de Thésee?

Arl. Est-il bon celui-là?

S.c. Sans doute, c'est le premier Heros des Atheniens.

Arl. Hé-bien prenons celui-là ; que m'en feras-tu payer?

Soc. Il faut parler pour cela à quelque Généalogiste.

Arl. Et comment ferons-nous avec ce Cé-

néalogiste?

Soc. Vous conviendrez ensemble, & enfuite il fera votre généalogie dans laquelle il vous fera descendre de Thésee.

Arl. Et après cela je ne serai plus le fils de

mon pere ?

Soc. Vous serez toujours ce que vous êtes, car le Généalogiste ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne soyez né de votre pere; mais il y aura des hommes qui ne scachant pas votre origine, vous croiront ce que vous n'êtes point, & ceux qui la scauront se moqueront de vous, de vouloir passer pour ce que vous n'êtes pas.

Arl. Comment, mor-non de ma vie, un Généalogiste tire donc de l'argent d'une

naiffance qu'il ne donne pas?

Soc. Sans doute. Est-ce que vous avez eru qu'il vous donneroit réellement une illustre naissance?

API.

55

Arl. Assurément; sans quoi je n'aurois pas été assez sot pour l'acheter.

Soc. Il ne vous peut donner que de vains

titres qui ne changent rien chez vous.

Arl. C'est donc un fripon, & ceux qui achetent de semblables naissances, sont des duppes.

Soc. Affurément.

Arl. J'allois faire une belle affaire; je ne veux plus de ces naissances, & j'aime mieux la mienne, telle qu'elle est, que de la changer contre une chimerique, qui tromperoit les uns & me feroit mocquer des autres.

Soc. O dieux! un âne sent la vanité de ces choses, tandis que nous voyons tant de gens qui, méprisant l'ordre de la nature, veulent être descendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner.

Arl. Laissons-là les naissances, je n'en

veux plus.

Soc. Vous avez raison.

Arl. Vends-moi seulement de la gloire,

Soc. De quelle gloire voulez-vous?

Arl. Pardi, tu me fais-là une belle de-

mande; je veux de la meilleure.

Soc. C'est qu'il y en a de deux sortes; une, qui naît de la vertu, & que l'on n'achette que par des sentimens de justice, & de belles actions; l'autre, qui naît de nos préjugez, & celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

Arl.

Arl. Je n'ai que de l'argent, moi.

Soc. Il vous faut donc de cette derniere : on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de differentes choses qui flattent la vanité ou les passions des hommes : Alcibiade, par exemple, s'est comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la course des chevaux dans les Jeux Olimpiques.

Arl. Il court donc mieux que les chevaux,

cet Alcibiade?

Soc. Ce n'est pas lui qui a couru.

Arl. Et qui donc?

Soc. Ses chevaux; ils ont mieux couru que ceux des autres, & c'est pour cela qu'il a é é couronné.

Arl. Et qui sont les faquins qui donnent

ces-prix ?

Soc. Ce sont les plus estimez des Grecs.

Arl: Ce sont des impertinens : car autre-ment ils auroient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque ce sont eux qui l'ont gagné.

Soc. Il juge plus sainement que tous les

Grecs ensemble.

Arl. Ce n'est-là qu'une gloire de cheval; je n'en veux point, puisque je suis un hom-me: apprens-m'en une autre.

Soc. Vous pouvez aller à la guerre; si vous couvrez les champs de corps morts, si vous faccagez bien des villes, si vous désolez les campagnes, & détruisez par vos fureurs des nations entieres, vous vous ferez

un nom éternel, & l'on vous mettra au rang

des plus grands Heros

Arl. Fy, au diable; c'est la gloire d'un enragé, & les loups mêmes n'en voudroient pas aux dépens des autres loups, car ils respectent leur espece; je n'en veux point.

Soc. Ce sont pourtant là les plus grands

objets de la gloire parmi nous.

Arl. Je n'en veux point, te dis-je.

Soc. Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Ecoutez, faites des Comedies; il y a dans Athénes des gens qui se sont rendus celebres par-là.

Arl. Qu'est-ce que cela, des Comedies ?

Soc. Ce sont des ouvrages d'esprit, où l'on joue publiquement les hommes, & dans lesquels on les fait rire de leur propre ridicule.

Arl. Cette gloire est bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une Comedie de Timon? je serois charmé de le faire rire de ses folies.

Soc. Le sujet est des meilleurs.

Arl. Et ne puis-je pas aussi m'y mettre,

avec ma metamorphole?

Soc. Pourquoi non? les hommes aveugles fur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des passions opposées aux leurs produisent chez les autres, ne sont que trop dignes de la censure d'un ane, & cette maniere de les jouer pourroit faire un bon effet.

C 5

Art. Comment faut-il faire pour réuffir?

Soc. Il faut plaire.

Atl. Et comment fait-on pour plaire?

Soc. Il faut dire spirituellement des choses faifonnables & des veritez utiles pour la correction des mœurs; faire rire les honnêtes gens par un comique sensé, qui reçoive toutes ces graces de la nature & de la verité; éviter sur tout les pointes triviales, la fade plaifanterie, les jeux de mots & toutes les licences qui bleffent les mœurs & révoltent Phonnête homme : si vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'esprit & de bon goût dont cette ville abonde.

Arl. Cette maniere de plaire me plaît beaucoup : je n'ai donc que cela à faire pour plaire a rout le monde?

Sec. Non pas à tout le monde; vous ne devez pas vous en flatter, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre : car il y a dans le public des génies fâcheux, que l'on nomme Auteurs, c'est-à dire des gens qui font aussi des Comedies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

Arl. Mais si ma pièce est bonne, que

pourront-ils dire?

Sec. Pour vous en donner une idée, supposons que je suis un de ces Auteurs.

Arl. Fort bien.

Soc. Je dirai d'abord que votre sujet est

LE MISANTROPE. 59

trop métaphorique pour le Théatre qui veut du vrai-semblable en toutes choses.

Arl. Qu'importe, pourvû que je ne dise

que des choses vraies & raisonnables.

Soc. Si vous les dites avec esprit, je vous fifflerai.

Arl. Pourquoi?

Soc. Parce que vous êtes un Balourd, & que vous n'en devez point avoir.

Arl. Et qui t'a dit que je ne dois jamais

avoir d'esprit ?

Soc. Je me le suis imaginé, & fur cette

imagination je vous sifflerai.

Arl. Si ce n'est que cela qui te sâche, il est bien facile de te contenter; je parlerai sans esprit.

Soc. C'est alors que j'aurai un beau champcontre vous; je vous sisserai avec tout le public qui sera justement indigné que vous

osiez lui présenter des absurditez.

Arl. Que le Diable t'emporte avec ta sotte critique; parle animal, il saut bien qu'une porte soit ouverte ou sermée; dis moi, sans tout ce galimathias, si tu veux que je parle avec esprit, ou sans esprit.

Soc. Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque maniere que vous parliez; & non-seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dir.

Arl. Quoi, tu me critiqueras de ce que je

ne dirai pas?

137

Soc. Sans doute; si votre critique n'est

pas generale; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplast; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre piéce me fera naître, & que je n'aurois jamais eu sans vous; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre piéce est imparfaite, & votre sujet manqué.

Arl. Ote-toi d'ici.

Soc. Pourquoi?

Arl. Parce que tu m'ennuyes.

Soc. J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

Arl. Va-t-en encore étudier pour ne rien

apprendre.

Soc. Ah, ha! voilà une conversation dé-

Arl. Pardi, voilà une sotte bête! quel diable de galimathias!

SCENE VI.

ARLEQUIN, un MAISTRE à chanter, un MAISTRE à danser, & un MAISTRE en fait d'armes.

Le Maître à chant. Vous avez raison, Monsieur, de ne vous amuser pas à ce Philosophe: ces sortes de gens sont inutiles dans le monde; ce n'est pas de même de moi & de ces Messieurs.

Arl. Et qui es-tu, toi?

Le Maître à chant. Je suis Maître à chan-

ter ; c'est moi qui montre ce grand art qui attiroit les arbres & les rochers fur les pas d'Orphée, & par lequel Amphion bâtit les murailles de Thebes.

Arl. Et comment faisoit cet Amphion?

Le Maître à chant, Il chantoit, & les pierres se plaçoient d'elles-mêmes où ses chanfons les appelloient.

Arl. Cet art-là est beau ; je veux l'apprendre pour me bâtir un beau Palais. Et

toi, que montres-tu?

Le Maître à dans. A faire la cabriole.

Arl. Cet art-là est drôle, je veux austi apprendre à faire la cabriole. Et toi, avecton chapeau de travers, que montres-tu?

Le Maitre d'armes. A tuer un homme de

bonne grace.

Arl. Cet art-là ne vaut pas le diable; & si je le sçavois, je te donnerois de l'argent pour l'oublier.

Le Maître d'armes. Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux

qui voudroient vous tuer.

Arl. Bon cela.

Le Maître d'armes. Je donne le courage avec l'adresse; & je connois tels de mes Ecoliers, qui sont la terreur de la ville, qui n'oseroient se battre s'ils ne croyoient pas le pouvoir faire fans danger.

Arl. Je le croi; car pour moi je ne voudrois jamais me battre si je sçavois d'être tué: allons, apprenez-moi vîte ce que vous fçavez. ab the sounds were

Le Maître à chant. Qui voulez-vous qui commence ?

Arl. Tous les trois à la fois.

Le Maître à dans. Cela n'est pas possible. Arl. Je le veux, moi ; cela seroit plaisant qu'un homme riche ne pût apprendre trois bagatelles, comme vos arts, à la fois; allons vîte, car je suis pressé, ayant encore plus de mille sciences à apprendre avant qu'il soit nuit, & pour ne perdre pas de tems, voilà de l'argent.

Le Maître à chant. Monsieur a raison: il

vous faut d'abord apprendre la notre.

Le Maître à dans. Il faut vous camper.

Le Maître d'armes. Il faut vous mettre en Je Maire Permer. A tier un homsbrag

Le Maître d'armes & le Maître à danser campent Arlequin de maniere qu'il semble qu'il va tout à la fois faire des armes & danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude; ensuite le Maître à chanter lui fait chanter la notte. Le Maître à danser fait la cabriole, le Maître d'armes pousse une botte, Arlequin chante, fait la cabriole & pousse la botte tout à la fois; les Maîtres repetent la même chose avec précipitation, Arlequin s'éforce pour les suivre, & il s'essouffle de maniere qu'il se met bors d'haleine, ensorte qu'il tombe épuisé par les efforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le Maître d'armes dit à Arlequin :

Allons, courage Monfieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN se levant en fureur & les chargeant.

Pardi, voilà de grands coquins, qui se sont donné le mot pour me faire crever, sous prétexte de me montrer leur art; au diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

SCENE VII.

Aspasie, Arlequin, Troupe de Flat-

Asp. Pour saire joüir quelques momens Arlequin des vanitez de la fortune, j'ai rassemblé une Troupe de Flatteurs, aux louanges desquels je vais le livrer, pour l'en rebuter ensuite pour le reste de sa vie.

Arl. Ah! bonjour, machere Aspasie.

Asp. Bonjour mon cher; je vous ameine une troupe de nouveaux amis que vous a fait la fortune, & qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

Arl. Voilà d'honnêtes gens, faites-les a-

Asp. Approchez, Messieurs, le Seigneur Arlequin vous le permet, & moi je vais saire les honneurs de la sête.

On a figures les errours ;

ENTRE'E ET BALET DES

White Butter of

UN FLATTEUR.
UN Astre favorable
Préside sur tes jours:

Tu réunis en toi ce qu'ont de plus aimable La gloire & les amours:

> Quelle grace! Que d'audace!

N'es-tu point Cupidon caché sous des lauriers, Ou le Dieu des guerriers?

Cher Arlequin, tu vois l'aurore Du beau jour qui nous est promis,

Et cette belle fleur qui ne fait que d'éclore Promet encore

De plus beaux fruits:

Arl. Ah, le bon ami! viens que je t'embraffe.

Asp. Mais vous voyez bien qu'il vous

flatte.

Arl. Oui, il me flatte; écoutez-la: elle m'aime, & cependant elle est jalouse du mérite que l'on me trouve. Laissez-la dire, continuez mes amis.

Un Flat. Tel blame les Flatteurs

Qui toute sa vie

N'a mis son genie

Qu'à flatter ses erreurs;

Pour lui rempli de complaisance, Il n'aime la verité Qu'autant que le trait est porté Sur un voisin qu'elle offense.

Un Flat. Craignez la Verité Qui fans complaifance Dit ce qu'elle pense Avec sincerité : 100 f Cœurs enflez d'orgueil & de faste, S'il n'étoit point de Flatteurs, Pour aller cacher vos erreurs Est-il de desert affez vaste?

Arl. Morbleu, vive un Flatteur; C'est un homme aimable se tescii. Tendre, fociable, Toujours plein de douceur ; Un riche avec raison condamne Ceux qui démasquent le cœur, Quand fous des ombres de grandeur Il cache des oreilles d'ane.

Mercure dans le dessein d'instruire Arlequin par ses propres fautes, a rassemblé cette troupe de Flatteurs qui séduisent son ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit pas qu'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens plus aimables, il se livre à eux, & se melant dans leurs danses, il les suit.

Fin du second Acte.

garges on on y waits as in no miccoopera

500

Pour lei remolt de complailance,

ACTE III. SCENE PREMIERE.

TIMON.

TE voilà aussi pauvre que j'étois il y a Vingt-quatre heures : ce n'est plus ma bonté ni ma magnificence qui m'a réduit dans cet état, c'est la trahison d'Arlequin; à peine est-il revêtu de l'humanité, qu'il devient plus perfide & plus scelerat que tout le reste des hommes. Oh turpitude de la nature humaine! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me causes me faisant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices, par le rempart d'une solitude éternelle. Les Dieux nous conduisent dans le port par des routes inconnues; & lorsque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y pouffent & nous y font rentrer par un heureux naufrage: en me délivrant du soin de garder mes trésors, ils m'ont rendu pour toujours à moi-même ; je ne verrai plus le theâtre du monde ; je ne serai plus dégoûté des scenes ridicules qu'on y joue, ni des sanglantes tragedies qu'on y voit, & je ne m'occuperai que

que du spectacle de l'Univers; ces idées me font pardonner à Arlequin la trahison qu'il m'a faite; je pourrois l'en faire punir, mais les trésors dont il s'est chargé, sussion pour son châtiment: Le voici, il m'aborde d'un air bien ouvert; voudroit-il nier son crime? Voyons.

SCENE II.

TIMON, ARLEQUIN.

Arl. On diroit, à te voir, que tu es fâché. Tim. C'est donc ainsi, perside, que non content de m'avoir déposillé de tous mes biens, tu oses encore triompher de ton crime?

Arl. Là, là, ne te fâche pas; je ne te laisserai manquer de rien. Où vas-tu?

Tim. Reprendre la vie dont tes malheureux conseils m'avoient tiré.

Arl. Quoi, tu-veux encore aller être malheureux?

Tim. Oui, je vais me séparer pour toujours des hommes, & surtout de toi que je déteste encore plus que tous les autres.

Arl. Mais que t'ai-je fait? je t'ai pris tes trésors qui ne te servoient à rien, & je les ai pris pour en faire quelque chose; & comme quelque chose vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, & tu ne m'en dois pas sçavoir mauvais gré.

Tim.

Tim. Puis-je me voir jouer si indignement sans me venger? mais non, je suis la cause de son nouvel état; j'ai donné occasion à tout ce qu'il me fait : les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignois en lui avec trop de raison.

Arl. Tu es un grand fou.

Tim. Et tu es un homme, c'est tout dire; je devois te suir dès-que je t'ai vû tel, mais il en est encore temps; jouis de mes trésors si tu le peux, je te les abandonne, & je vais m'éloigner du monde pour toujours.

Arl. Quoi, tout de bon, tu veux t'en

aller?

Tim. Oui; ôte-toi d'ici, si tu ne veux sentir les effets de ma colere.

Arl. Ecoute; mon dessein n'a pas été de te rendre malheureux, au contraire je voulois t'obliger à jouir des biens qui t'étoient mutiles; mais puisque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvû que tu m'en laisse prendre un peu pour moi.

Tim. Je te les donne tous & je n'en veux

point.

Arl. Tu me fais pitié: Arrête Timon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.

as an use that the station of the state much

the part of the common the residence

SCENE III.

Un FLATTEUR, TIMON, ARLEQUIN.

Le Flat. Ne vous en donnez pas la peine; lisez cette lettre.

Arl. Ah! mon ami, te voilà; viens que je t'embrasse.

Le Flat. Moderez vos transports.

Arl. Voici le meilleur de mes amis; demande-lui un peu ce que je vaux, & tu verras si je ne merite pas mieux la fortune que toi.

Le Flat. Vous êtes le plus méprifable des

Arl. Et depuis quand?

Le Flat. Vous l'avez toujours été.

Arl. D'où vient donc que tu chantois il

n'y a qu'une heure mes louanges?

Le Flat. C'étoit pour me mocquer de vous; est-ce que les louanges prouvent quelque chose? ce n'est qu'une maniere de parler, qui n'a d'objet que l'interêt de ceux qui louent.

Arl. Ceux qui louent font donc des im-

pertinens?

Le Flat. L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flatter.

to bol' ou op and a mor supreside warm

Arl. Je n'entens rien à tout cela; de qui est cette lettre?

Le Flat. D'Aspasse.

Arl. [à Timon.] Ah, ha! bon: lis-la, car je ne sçai pas lire, moi.

Tim. Qui est cette Aspasie?

Arl. C'est une jolie fille à qui j'ai donné tes trésors à garder.

Tim. Voyons.

Tim. [lit la lettre.] Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux bommes, Timon en se refusant l'usage des trésors qu'ils lui avoient fait trouver, s'en est rendu indigne.

Arl. Tu vois bien que je n'ai pas tort de

te les avoir pris.

Tim. [continuë de lire.] Vous les meritez encore moins, puisqu'oubliant vos devoirs pour un maitre qui vous aimoit, vous l'avez trabi bonteusement, en lui volant des biens que les Dieux ne lui avoient pas donnez pour être la récompense d'un crime; ainsi faisant justice à l'autre j'emporte avec moi vos trésors, & je vous en prive pour toujours tous les deux.

Arl. Comment, Aspasie me vole?

Le Flat. Et elle a bien fait; par quel endroit meritiez-vous votre fortune?

Arl. Quoi, scelerat, tu ne pensois donc

pas à ce que tu me disois tantôt?

Le Flat. Ah, ha, ha! Cette question prouve bien que vous n'êtes qu'un sot. Ah, ha, ha!

Arl.

Arl. Par la mor-non de ma vie, il faut

que je t'assomme. aus so promon au so

Le Flat. Je crains aussi peu ton courroux, à présent que tu n'as rien, que je t'estimois lorsque je te loüois; le plaisir de t'annoncer ta ruïne me paye assez de toutes les menteries que je t'ai dit en te loüant. Ah, ha, ha! [Il sen va.]

Tim. Voilà une scene charmante, & je ne croyois pas que mes trésors dussent jamais me

donner tant de plaisir.

Arl. Je suis un grand chien d'avoir cru ce coquin, & de m'être sié à cette carogne

d'Afpafie.

Tim. Te voilà aussi miserable que moi ; tu éprouves la verité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes ; pour n'avoir écouté que tes passions, & ne t'être pas contenté du necessaire, tu perds à la sois le necessaire & le supersu que tu cherchois, & tu tombes dans la plus terrible des miseres.

Arl. J'enrage; si je tenois cette carogne d'Aspasse, je la déchirerois à belles dents.

Tim. Les siennes s'occupent mieux au

moyen des trésors qu'elle t'emporte.

Arl. Ne me dis pas cela; tu redoubles ma colere; je crois la voir manger à mes dépens, & cela me donne une faim canine.

Tim. Et le pis est qu'il ne te reste plus

rien pour te rassasser.

Ail. Quoi, tu n'as rien chez toi?

Tim, Ne m'as-tu pas tout enlevé? je n'ai pas un morceau de pain, ni un fol pour en achetered not too it is at into of . hal

Arl. Et comment dois-je faire?

Tim. Si tu veux retourner fur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trou-

Arl. Ne me parle pas de cette montagne. Tim. Tu n'as pourtant point d'autre reffource, & tu es encore bien-heureux que je veuille t'y conduire: tu ne le merites gueres, mais tu me fais pitié, & j'espère que tes fautes t'auront rendu plus sage, & produiront chez toi ce que je croyois faussement que la nature toute simple y devoit produire, is to of the con ab a mor al-teventre at

Arl. C'est toi qui es la cause de tous ces malheurs; si tu avois fait l'usage que tu devois faire de tes trésors, je n'aurois point été tenté de les voler, & nous les aurions encore. Parle, insensé, pourras-tu jamais te justifier auprès de moi?

Tim. En voilà bien d'une autre; vous verrez, que c'est moi qui serai le coupable.

Arl. Oüi, tu l'es.

Tim. Et t'ai-je conseillé de me voler? Arl. Oüi, tu me l'as conseillé, puisque ta conduite m'a déterminé à le faire; n'est ce pas la même chose que si tu me l'avois dit?

Tim. C'est plutôt la corruption de ton cœur qui te l'a conseillé.

Art. C'est la tienne, & non pas la mienne, mes intentions étoient bonnes.

Tim. Je croirois ce que tu me dis, si tu profitois de ce vol; mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puisqu'ils te refufent les avantages que tu prétendois y trouver.

Arl. C'est que j'ai agi en ane: si je m'étois fouvenu que j'étois homme, je ne t'aurois pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, & je me serois désié d'une créature de ton espece. Malheureux que je suis! je suis la duppe de ma bonté & de ma bonne foi. Ah. ha, ha!

Tim. Je me sens attendrir malgré moi, &

j'entrevois des veritez qui me gênent.

Arl. Malheureux que tu es, & pourquoi te séparois-tu du reste des hommes? est-ce que tu croyois de valoir mieux que les autres; parce que tu étois plus sauvage & plus barbare?

Tim. Mais que voulois-tu faire de mes

tréfors ?

Arl. Je voulois faire tout le bien que je pouvois; premierement à nioi que j'aime plus que les autres, & après à tous les autres.

Tim. Mais tu vois bien que les hommes

ne le meritoient pas.

Arl. Et que me faisoit cela; je meritois moi de faire de bonnes actions.

Tim. Oh, Ciel! quel trait de lumiere il poste à ma raison! Mais comment as-tu

connu ce que tu viens de me dire?

Arl. Par moi-même: j'ai trouvé que ton ressentiment contre les coquins qui t'avoient abandonné aprés avoir reçû du bien de toi, étoit juste, & j'approuve aujourd'hui ceux qui disent du mal de toi, parce qu'ils ont raison, puisque tu n'as pas soulagé leur misere, pouvant le faire: dans ton premier malheur, tu avois la consolation de sçavoir que tu valois mieux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as que la honte de sentir que tu vaux moins qu'eux.

Tim. Juste Dieu! que viens-je d'entendre! vous levez le voile fatal qui jusques ici m'avoit caché la verité, mais en le levant, que de foiblesses vous me faites voir en moi! je demeure immobile! ma Misantropie m'abandonne, je vois qu'elle n'étoit chez moi qu'une passion violente & qu'un mode dangereux de mon amour propre; je condamnois des vices & des ridicules que je ne croyois pas chez moi; à peine je m'apperçois de mes erreurs que je deviens plus foible & plus timide que le commun des hommes; Dieux qu'est-ce que l'homme! qu'est-ce que notre raison!

Arl. Oseras-tu dire que je n'ai pas raison? Tim. Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui ai tort, & je ne t'impute rien; pardonne-moi mes erreurs, & reçois les marques

de

de mon repentir & de ma tendresse dans cet embrassement.

Arl. Donne-moi à manger, cela vaudra

mieux, car j'ai faim.

Tim. Helas! je n'ai plus rien, tu le sçais bien: je m'en priverois pour te le donner, si j'en avois; mais allons chercher les moyens de te soulager; tout ce que je puis faire c'est de t'aider autant qu'il me sera possible, dans ton travail; & si je ne puis pas t'en affranchir absolument, te montrer au moins que je le voudrois faire.

Arl. Belle confolation! ton repentir ne me guérit d'aucuns des maux que tu m'as faits; mais malgré cela tu me fais pitié, & je te pardonne; allons où tu voudras, je te suivrai fidellement, & bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te foulagerai autant que je pourrai.

Tim. Que ce naturel tendre & sincere fait bien voir qu'il n'a péché par aucune cor-ruption de cœur; si quelque chose l'a séduir, c'est un mouvement de simplicité & de verité qui s'est trouvé naturellement opposé à

nos vices & à nos erreurs.

SCENE IV.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

Euc. Je viens vous marquer la part que je

prens à votre malheur.

Tim. Est-ce encore par un sentiment d'ironie? Eucharis, la partie n'est plus égale.

Euc. Non, ce n'est qu'un sentiment d'ami-

tié qui me conduit vers vous.

Tim. Ce changement me surprend.

Euc. Vous avez tort de croire que je sois changée; la même amitié qui m'engageoit à vous dire vos veritez dans un temps où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte aujourd'hui les témoignages de la

part que je prens à votre infortune.

Tim. Ah! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée & si peu attenduë me payent trop des pertes que j'ai faites; quel bien pour moi pourroit égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misere, qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point.

Arl. Tu as tort : la misere doit bien plutôt te rapprocher les hommes, puisqu'elle

re rend leurs secours necessaires.

Euc. Arlequin a raison.
Tim. Oui, Madame, il a raison, ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'expérience que j'avois faite de l'une & de l'autre fortune ne m'avoit pas appris.

Euc. Si vous connoissez vos erreurs, il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, & ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les loix de la bienséance. dans une action louable; je vous offre donc avec ma main une fortune affez brillante pour réparer chez vous les outrages du fort.

Arl. Ma foi, voilà la Reine des femmes. & il faudroit avoir le diable au corps pour. être Misantrope avec elle; que je vous embrasse ma chere amie, vous rassurez mon estomac allarmé de la diette où ma bonne foi & la sottise de Timon m'avoient condamné.

density to passe sire nell Tim. Que faites-vous, Eucharis? je ne. puis accepter vos offres.

Arl. Et pourquoi ne peux-tu pas les ac-

cepter ? serol si sa m

Tim. Parce que j'en suis indigne.

Arl. Je le crois: mais si tu es sage tu ne feras pas semblant de le sçavoir, puisque cela nous empêchera d'aller fur la montagne.

Time Je ne puis ni ne dois accepter vos bontez : la tendresse même que je sens pour vous, me défend de vous charger d'un miserable qui ne l'est que par sa faute, & que les .

les hommes, ni même les Dieux n'ont pû corriger. Adieu.

SCENE VI.

n anung onen l'ab'

MERCURE, TIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

Merc. Arrête, Timon, les Dieux sont satissaits, puisque tu reconnois tes erreurs.

Tim. Mais je ne le suis point moi.

Merc. Prens garde de ne tomber pas dans un excès plus criminel que tous les autres.

Tim. Pardonnez à ma foiblesse, je la sens trop vivement pour être capable de raison.

Merc. Oublie tes erreurs, ou si tu t'en souviens que ce ne soit que pour n'y plus retomber; c'est tout ce que les Dieux exigent de toi; ils te rendent tes trésors, & ce n'est qu'à présent que tu te peux dire riche, puisque tu es assez sage pour faire un bon usage de tes richesses; au surplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait; c'est moi qui l'y ay engagé sous le nom & la forme d'Aspasse.

Arl. Quoi, c'est toi qui m'a joué ce

tour?

Merc. Oui.

Arl. Et pourquoi me faisois-tu cette piéce?

Merc. Pour corriger Timon.

Arl. Eh! mornon de ma vie, tu es un drôle de Dieu, de me faire un coquin, pour le faire lui honnête homme.

Merc. Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puisque tu l'as fait sans malice; i'ai voulu t'instruire, & avec Timon tous ceux qui abusent des biens qui ne sont donnez aux hommes que pour lier la societé &: la rendre plus heureuse; Timon, il ne te reste plus qu'à donner la main à Eucharis, elle est belle & sage, & les Dieux te la destinoient; ils rendront heureux un Hymen où elle ne s'est engagée que par leur Conseil; puisque c'est moi qui fous la forme d'Aspafie lui ai appris les moyens de te plaire.

Tim. Puis-je jamais assez vous marquer

ma reconnoissance ?

TY 35 V .VI

Merc. Votre bonheur me suffit : jouissezen long-temps; mais puisque vos erreurs font dissipées, il est temps que les Veritez viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir fur vous: Venez, aimables Veritez, vous emparer d'eux pour toujours.

Les Veritez viennent s'emparer de Timon & d'Arlequin, & reprendre leur empire sur Teris de vor un broactie.

desire es angularistica est a company TO THE PROPERTY OF THE PROPERTY OF THE

eux.

- Is the land had

ENTRE'E Et BALET DES VERITEZ.

Time Pour confident Parom

I. VERITE'.

Remblez voyant les Veritez;
Leur aspect est terrible A qui n'est fensible Qu'à des vanitez : Tout cede à leur pouvoir suprême; Le faste du diadême N'en défend pas les plus grands Rois, Tout redoute leur voix; Heureux si vous l'aimiez de même!

H. VERITE'.

Je méprise les avantages Des habits & des équipages, Je juge d'un Grand par le cœur : S'il n'est ensié que de fumée, Je ris ne voyant qu'un pigmée Dont les Valets font la grandeur. distant tempts of the stantage of they

III. VERITE'.

more to a carming to be Je ris de voir un hypocrite Qui d'un faux air Democrite Censure ce qu'il fait souvent; Le voyant en secret s'ébattre, Le Monde me semble un theâtre Où chaque homme est un charlatan.

IV. VERITE'.

LE MISANTROPE, 81

IV. VERITE'.

Qui peut voir la fiere Lucresse Recevoir un pauvre en tigresse, Au riche faire les yeux doux? Connoissant l'objet de son ame, Amans, je conçois que la semme Ne vaut ma soi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voila de critique de reste;
Allons-nous-en, car malepeste
Je sens le souper qui m'attend:
Veritez, qui voudroit tout dire,
Un jour ne pourroit y suffire,
Il faudroit chanter plus d'un an.

Tim. Allons, belle Eucharis, suivis des Veritez, remercier les Dieux de tant de faveurs, & nous jurer aux pieds de leurs Autels une soi éternelle.

SCENEVIL

ARLEQUIN.

Et moi, je vais étudier pour n'être plus la duppe des Dieux ni des hommes; car je vois clairement que ce nouvel état traine

avec lui de grandes difficultez; si j'avois été parmi des ânes, je n'aurois pas été exposé à faire tant de sottises, parce que les leurs ne m'y auroient pas engagé: On ne voit point chez eux de gloire ni de bien chimerique; on ne les voit point ramasser les herbes qu'ils ne peuvent manger, pour en priver les autres; ils ne connoissent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquités que les possessions ont introduites chez les hommes: c'est pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui; triste necessité qui me fait regréter mon premier état! Ces reflexions n'empêchent pourtant pas, Messieurs, que je ne sois sensible à vos applaudissemens; si vous me les resusez, je croirai n'être encore qu'un âne, mais si vous m'en honorez je croirai serieusement que je suis devenu un homme.

FIN du troisième & dernier Atte.

and the same

entry each a mag training the pour a dies plan la duppe des Dacque ni des homanes y calege vois clairentique que ce rouvel é at trape

Diens de conclus de

and to also the Lat ocat

J E U

DE

L'AMOUR

ET.DU AIVIIZ

HAZARD

COMEDIE

EN TROIS ACTES.

Carlet de Chamblain de Par MARIVAUX.

DUBLIN:

Imprimé chez S. Powell, en Crane-lance.
M DCC XLIX.

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, Femme de Chambre de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Dorante.

UN LAQUAIS.



La SCENE est à PARIS.

AND MY IN A MORE

Imprint that's, Powells, in Constant

DUBLIN

M poc sing



pas viai, le non n'est par naturel.
Siv. Le nen il fit La naturel ! quelle

Column Don E de coco co con par

done de

L'AMOUR,

HAZARD

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
SILVIA, LISETTE.

a Monfieur Orgona Curs rous circ bien-ails

A I S encore une fois, de quoi vous mêlez-vous, pourquoi répondre de mes sentimens?

List

List. C'est que j'ai cru que dans cette occasion-ci, vos sentimens ressembleroient à ceux de tout le monde. Monsieur votre Pere me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joye; moi je lui réponds qu'oüi; cela va tout de suite; & il n'y a peut être que vous de fille au monde, pour qui ce oüi là ne soit pas vrai, le non n'est pas naturel.

Silv. Le non n'est pas naturel! quelle sotte naïveré! Le mariage auroit donc de

grands charmes pour vous?

Lif. Eh bien, c'est encore oui, par e-

xemple.

Silv. Taisez-vous, allez répondre vos impertinences ailleurs, & sçachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

Lif. Mon cœur est fait comme celui de tout le monde; de quoi le vôtre s'avise-t'il de n'être fait comme celui de personne?

Silv. Je vous dis que si elle osoit, elle

m'appelleroit une originale.

Lif. Si j'étois votre égale, nous verrions. Situ. Vous travaillez à me fâcher, Lisette?

Lif. Ce n'est pas mon dessein; mais dans le fond voyons, quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon, que vous étiez bien-aise d'être mariée?

dit vrai, je ne m'ennuie pas d'être fille.

Lif. Cela est encore tout neuf.

Silv. C'est qu'il n'est pas necessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avecune confiance qui ne servira peut-être de

Lif. Quoi, vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

Silv. Que sçai-je? peut-être ne me con-

viendra-t'il point, & cela m'inquiette.

Lif. On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde, qu'il est bien-fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit, qu'on ne sçauroit être d'un meilleur caractère; que voulez-vous de plus? peut on se figurer de mariage plus doux? d'union plus délicieuse?

Silv. Délicieuse! que tu es folle avec tes

expressions!

a

OS

ce

le

le

il

le

IS.

e?

ns

ire

ise

as

lv.

Lis. Ma foi, Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espece-la, veuille se marier dans les formes; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans céré-Aimable, bien-fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; fociable & spirituel, voilà pour l'entretien de la societé: pardi, tout en sera bon dans cet homme-là, l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

Silv. Oüi dans le portrait que tu en fais, & on dit qu'il y ressemble; mais c'est un, on dit, & je pourrois bien n'être pas de ce fentimest-

sentiment-là, moi : il est bel homme, dit-on, & c'est presque tant-pis.

Lif. Tant-pis, tant-pis, mais voilà une

penfée bien héteroclite.

Silv. C'est une pensée de très bon sens ; volontiers un bel homme est fat, je l'ai remarqué.

Lis. Oh, il a tort d'être fat; mais il a

raison d'être beau.

Silv. On ajoûte qu'il est bien-fait; passe.

Lis. Oui-da, cela est pardonnable. Silv. De beauté & de bonne mine, je l'en dispense, ce sont là des agrémens superflus.

Lif. Vertuchoux! si je me marie jamais,

ce superflu-là sera mon necessaire.

Silv. Tu ne sçais ce que tu dis; dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable, qu'à l'aimable homme; en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere, & cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense; on louë beaucoup le sien, mais qui est-ce qui a vêcu avec lui? Les hommes ne se contresont-ils pas, sur-tout quand ils ont de l'esprit? n'en ai-je pas vû moi, qui paroissoient, avec leurs amis, les meilleurs gens du monde? c'est la douceur, la raison, l'enjouement même, il n'y a pas jusqu'à leur phisionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, difoit-

soit-on tous les jours d'Ergaste: aussi l'est-il, répondoit-on, je l'ai répondu moi-même, la phisionomie ne vous ment pas d'un mot; oüi, fiez-vous-y à cette phisionomie si douce, si prevenante, qui disparost un quart d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche qui devient l'effroi de toute / une maison. Ergaste s'est marié, sa femme, ses enfans, son domestique ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promene par tout ailleurs cette phisionomie si aimable que nous lui voyons, & qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez

Lis. Quel fantasque avec ces deux vi-

Delitail

Silv. N'est-on pas content de Leandre quand on le voit? En bien chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni qui ne gronde; c'est une ame glacée, solitaire, inaccessible; sa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle, elle n'est mariée qu'avec une figure qui fort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne; n'est-ce pas là un mari bien amusant?

Liss. Je gêle au recit que vous m'en faites;

mais Tersandre, par exemple?

Silv. Oii, Tersandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme, j'arrive, 'Mont gelde qui se Bickt à l'ecart, & pue se on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air terain, dégagé, vous auriez dit qu'il fortoit de la conver-fation la plus badine; sa bouche & ses yeux rioient encore. Le fourbe! voilà ce que c'est que les hommes, qui est-ce qui croit que sa semme est à plaindre avec lui? Je la trouvai toute abattuë, le tein plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer, je la trouvai, comme je serai peut-être, voilà mon portrait à venir, je vais dumoins risquer d'en être une copie; elle me sit pitié, Lisette, si j'allois te saire pitié aussi: cela est terrible, qu'en dis-tu? songe à ce que c'est qu'un mari.

Lif. Un mari? c'est un mari; vous ne deviez pas finir par ce mot là, il me rac-

commode avec tout le reste.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. Org. Eh bon jour, ma fille. La nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t'elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd'hui, son pere me l'apprend par cette Lettre-ci. Tu ne me réponds rien, tu me parois triste? Lisette de son côté baisse les yeux, qu'est-ce que cela signifie? parle donc toi, dequoi s'agit-il?

Lis. Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'ecart, & puis le

portrait

portrait d'une femme qui a le visage abattu. un tein plombé, des yeux bouffis, & qui viennent de pleurer; voilà, Monsieur, tout ce que nous considerons avec tant de recueillement.

M. Org. Que veut dire ce galimathias? une ame, un portrait? explique-toi donc?

je n'y entens rien.

silv. C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari, je lui citois celle de Tersandre que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que fon mari venoit de la quereller, & je faitois là-deffus mes reflexions.

Lif. Oüi, nous parlions d'une phisionomie qui va & qui vient, nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, & une grimace avec sa femme.

M. Org. De tout cela, ma fille, je comprens que le mariage t'allarme, d'autant

plus que tu ne connois point Dorante.

Lif. Premierement, il est beau; & c'est presque tant-pis.

M. Org. Tant-pis! rêves-tu avec ton

tant-pis?

Lif. Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'est la doctrine de Madame, j'étudie sous elle.

M. Org. Allons, allons, il n'est pas question de tout cela; tiens, ma chere enfant, tu sçais combien je t'aime. Dorante vient t'épouser; dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage là

E 4

avec son pere, qui est mon intime & mon ancien ami, mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-desfus; je te defens toute complaisance à mon égard, si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

Lis. Un duo de tendresse en décidera comme à l'Opera; vous me voulez, je vous veux, vîte un Notaire; ou bien m'aimezvous, non, ni moi non plus, vîte à cheval.

M. Org. Pour moi je n'ai jamais vû Dorante, il étoit absent quand j'étois chez son pere; mais fur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne sçaurois craindre que vous vous remerciez ni l'un ni l'autre, il al obva obtine a sur

Silv. Je fuis pénétrée de vos bontez, mon pere, vous me deffendez toute complaifance, & je vous obéirai. Log a conno on us sup aula

M. Org. Je te l'ordonne.

Silv. Mais si j'osois, je vous proposerois sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliferoit tout-à-fait.

M. Org. Parle, si la chose est faisable, je

te l'accorde, omisiste su point ob al

Silv. Elle est très-faisable; mais je crains

que ce ne soit abuser de vos bontez.

M. Org. Eh bien, abuse, va, dans ce monde il faut être un peu trop bon pour l'être affez, manab al a li la ; ablacq 's / mis Ails en Province, Partetel ce marage la

Lis. Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. Org. Explique-toi, ma fille.

Silv. Dorante arrive ici aujourd'hui, si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût; Lisette a de l'esprit, Monsieur, elle pourroit prendre ma place pour un peu

de tems, & je prendrois la sienne.

M. Org. [à part.] Son idée est plaisante. [baut.] Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. [à part.] Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier, elle ne s'y attend pas elle-même... [baut.] Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soûtenir le tien, Lisette?

Lis. Moi, Monsieur, vous sçavez qui je suis, essayez de m'en conter, & manquez de respect si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en ditesvous? hem, retrouvez-vous Lisette?

M. Org. Comment donc, je m'y trompe actuellement moi-même; mais il n'y a point de tems à perdre, va t'ajuster suivant ton rôle, Dorante peut nous surprendre, hâtezvous, & qu'on donne le mot à toute la maison.

Silv. Il ne me faut presque qu'un tablier.

Lif. Et moi je vais à ma toilette, venez m'y coësser, Lisette, pour vous accoûtumer à vos fonctions; un peu d'attention à votre service, s'il vous plast.

E 5

12 LE JEU DE L'AMOUR,

Silv. Vous serez contente, Marquise, marchons.

SCENE III.

MARIO, Mr. ORGON, SILVIA.

Mar. Ma sœur, je te felicite de la nouvelle que j'apprens; nous allons voir ton amant, dit-on.

Silv. Oüi, mon frere; mais je n'ai pas le tents de m'arrêter; j'ai des affaires sérieuses, & mon pere vous les dira, je vous quite.

SCENE- IV.

Mr. ORGON, MARIO.

M. Org. Ne l'amusez pas, Mario, venez, vous sçaurez de quoi il s'agit.

Mar. Qu'y a-t'il de nouveau, Monsieur?

M. Org. Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire au moins.

Mar. Je fuivrai vos ordres.

M. Org. Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguisé.

Mar. Déguisé! viendra-t'il en partie de

masque, lui donnerez-vous le bal?

M. Org. Ecoutez l'article de la lettre du pere, Hum... Je ne sçai au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venuë

à mon

à mon fils; elle est bizarre, il en convient luimême, mais le motif en est pardonnable d' même delicat; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son Maître.

Mar. Ah, ah! cela fera plaifant.

M. Org. Ecoutez le reste . . . Mon fils scait combien l'engagement qu'il vaprendre est sérieux, & il espere, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée faisir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour se regler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côié; vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive; c'est que votre sœur inquiéte de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comedie, & cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer, qu'en ditesvous? Scavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse & la suivante se travestissent. Que me conseillezvous, Mario? Avertirai-je votre fœur, ou

Mar. Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train là, je ne voudrois pas les déranger, & je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un & à l'autre; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement, voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma fœur, toute soubrette qu'elle sera, & cela seroit charmant pour elle, and , hard song

M. Org. Nous verrons un peu comment

elle se tirera d'intrigue.

elle se tirera d'intrigue.

Mar. C'est une avanture qui ne sçauroit manquer de nous divertir, je veux me trouver au début, & les agacer tous deux. משאו הו מספה לון אל שפורף

the state SCENE W. was be intelled

a versity, quality it was a demand to faile de SILVIA, M. ORGON, MARIO.

Silv. Me voilà, Monsieur, ai-je mauvaise grace en femme de chambre; & vous, mon frere, vous sçavez de quoi il s'agit apparemment, comment me trouvez-vous?

Mar. Ma foi, ma fœur, c'est autant de pris que le valet; mais tu pourrois bien aussi

escamoter Dorante à ta maîtresse.

Alar.

Silv. Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue, je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi; si mes charmes font ce coup

là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses foûpirs, ils n'oseront m'aborder, il y aura quelque chose dans ma phisionomie qui infpirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

Mar. Allons doucement, ma sœur, ce

faquin-là sera votre égal.

M. Org. Et ne manquera pas de t'aimer. Silv. Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets, l'amour est babillard, & i'en ferai l'historien de son maître.

Un Valet. Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler, il est fuivi d'un crocheteur qui porte une valife.

M. Org. Qu'il entre : c'est sans doute le valet de Dorante; son maître peut être resté au Bureau pour affaires. Où est Lisette?

Silv. Lifette s'habille, & dans fon miroir. nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante, elle aura bientôt fait. jemen et sous

M. Org. Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE en valet, M. ORGON, SILVIA, volle leries touoiorasM cer vive; allons

Dor. Je cherche M. Orgon, n'est-ce pas à lui à qui j'ai l'honneur de faire la révérence.

M. Org.

M. Org. Oüi, mon ami, c'est à luimême.

Dor. Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles, j'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, & qui m'envoye toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. Org. Tu fais ta commission de fortbonne grace, Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

Silv. Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien

venu, & qu'il promet.

Dor. Vous avez bien de la bonté, je fais

du mieux qu'il m'est possible.

Mar. Il n'est pas mal tourné au moins, ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

Silv. Mon cœur, c'est bien des affaires.

Dor. Ne vous fâchez pas, Mademoiselle, ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.

Silv. Cette modestie-là me plast, conti-

Mar. Fort bien! mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le stile des complimens ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui vive; allons, traitez-vous plus commodément, tu as nom Lisette, & toi mon garçon, comment t'appelles-tu?

Dor. Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

Silv. Eh bien, Bourguignon, foit.

Dor. Va donc pour Lisette, je n'en serai

pas moins votre ferviteur.

Mar. Votre serviteur, ce n'est point encore là votre jargon, c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. Org. Ah, ah, ah!

Silv. [bas à Mar.] Vous me jouez, mon frere.

Dor. A l'égard du tutoyement, j'attens les ordres de Lisette.

Silv. Fais comme tu voudras, Bourguignon, voilà la glace rompuë, puisque cela divertit ces Messieurs.

Dor. Je t'en remercie, Lisette, & je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. Org. Courage, mes enfans, si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassez des cérémonies.

Mar. Oh, doucement, s'aimer, c'est-une autre affaire; vous ne sçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

Lis. Oüi: le prenez-vous sur ce ton là, & moi je veux que Bourguignon m'aime.

Dor. Tu te fais tort de dire je veux, telle Lifette, tu n'as pas besoin d'ordonner pour Eli bien, Bourguienon, sivisl arts

Mar. Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

Dor. Vous avez raison Monfieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

Mar. Tais-toi, c'est encore pis, je te

deffens d'avoir tant d'esprit.

Silv. Il ne l'a pas à vos depens, & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à

M. Org. Mon fils, vous perdrez votre procès, retirons-nous, Dorante va venir, allons le dire à ma fille, & vous Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

Dor. Monsieur, vous me faites trop d'hon-

neur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE

Silv. [à part.] Ils se donnent la Comedie, n'importe, mettons tout à profit; ce garçonci n'est pas sot: & je ne plains pas la sou-brette qui l'aura; il va m'en conter, lasssons le dire pourvû qu'il m'instiuise.

Dor. [à part.] Ceue fille-ci m'étonne, il n'y a point de femme au monde à qui sa phisionomie ne fit honneur, lions connoissance

noissance avec elle ... [baut.] puisque nous sommes dans le stile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi Lifette, ta maîtresse te vaut-elle? elle est bien hardie d'oler avoir une femme de chambre comme toi. The said anoval & chroca

Silv. Bourguignon, cette question là m'annonce que suivant la coûtume, tu arrives avec l'intention de me dire des dou-

ceurs, n'est-il pas vrai ? at 10 [hand] diselev

Dor. Ma foi, je n'étois pas venu dans ce dessein là, je te l'avouë; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes, je n'aime pas l'esprit domestique; mais à ton égard c'est une autre offaire: comment donc, tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; & quand je te tutoye, il me femble que je joue; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te seroient rire. Quelle espece de Suivante es-tu donc avec ton air conclone, li ma mere n'en fait of Mannir ab

Silv. Tiens, tout ce que tu dis avoir fenti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vûe.

Dor. Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres, morod au ser com sortina

Silv. Le trait est joli assurément; mais je te le repete encore, je ne suis pas faite aux cajolleries

cajelleries de ceux dont la garderobbe ressemble à la tienne.

Dor. C'est-à dire, que ma parure ne te

plaît pas ?

Silv. Non, Bourguignon; laissons-là l'amour, & soyons bons amis.

Dor. Rien que cela: ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

Silv. [à part.] Quel homme pour un valet! [baut.] Il faut pourtant qu'il s'exéeure; on m'a prédit que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

Dor. Parbleu, cela est plaisant, ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour semme, moi, j'ai fait se ment de n'aimer sérieuse-

ment qu'une fille de condition.

Silv. Ne t'écarte donc pas de ton projet.

Dor. Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons, tu as l'air bien distingué, & l'on est quelquesois fille de condition sans le scavoir.

Silv. Ha, ha, ha, je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

Dor. Eh bien venge-t'en fur la mienne, fi tu me trouves affez bonne mine pour cela.

Silv. [à part.] Il le meriteroit. [baut.] Mais ce n'est pas là de quoi il est question; tréve de badinage, c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabbatrai rien.

Dor. Parbleu, si j'étois tel, la prédiction me menaceroit, j'aurois peur de la vérisser; je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

S.lv. [à part.] Il ne tarit point ... [baut.] Finiras-tu, que t'importe la prédiction,

puisqu'elle t'exclut ?

Dor. Elle n'a pas prédit que je ne t'aime-

rois point.

Silv. Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien, & moi je te le confirme.

Dor. Tu fais fort bien, Lisette, cette fiertélà te va à merveille, & quoiqu'elle me fasse mon procès, je fuis pourtant bien aise de tela voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vûë, il te falloit encore cette grace-là, & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes. entrol of the

Silv. [à part.] Mais en verité, voilà un garçon qui me surprend malgré que j'en aye . . . [baut.] Dis-moi, qui es-tu toi qui

me parles ainsi?

Dor. Le fils d'honnêtes gens qui n'é-

toient pas riches.

HUH!

Silv. Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer, la fortune a tort avec toi.

Dor. Ma foi, l'amout a plus de tort qu'elle, j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous l's biens du monde.

Silv. [à part.] Nous voilà grace au Cicle en conversation reglée, [baut.] Bourgu-gnon, je ne sçaurois me fâcher des discours que tu me tiens; mais je t'en prie, changeons d'entretien, venons à ton maître, su peux te passer de me parler d'amour, je pense?

Dor. Tu pourrois bien te passer de m'en

faire fentir, toi.

Silv. Ahi! je me fâcherai, tu m'impatientes, encore une fois laisse-là ton amour.

Dor. Quitte donc ta figure. IT

Silv. [à part.] Ala fin, je crois qu'il m'amule
... [baut.] Eh bien, Bourguignon, tu ne veux
donc pas finir, faudra-t'il que je te quitte?
[à part.] Je devrois déja l'avoir fait.

Dor. Artens, Lisette, je voulois moimême te parler d'autre chose; mais je ne

feais plus ce que c'est. Id [was al soule

te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi à moi.

Dor. Je me rappelle de t'avoir demandé

si ta maîtresse te valoit. 22 dois esquazios

tour, adieu.

Dor. Et non, te dis-je, Lifette, il ne

s'agit ici que de mon maître.

Silv. Eh bien soit, je voulois te parler de lui aussi, & j'espere que tu voudras bien me dire considemment ce qu'il est; ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion.

nion, il fau: qu'il ait du merite puisque tu le

Dor. Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là par éxemple?

Silv. Veux-tu bien ne prendre pas garde

à l'imprudence que j'ai eû de le dire?

Dor. Voilà encore de ces réponfes qui m'emportent; fais comme tu voudras, je n'y résiste point, & je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de p'us aimable au monde.

Silv. Et moi je voudrois bien scavoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car affurément, cela el fingulier!

Dor. Tu as raison, notre avanture est attent vant; nie wiens perteupinu

Silv. [à part.] Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds! en verité, cela passe la raillerie. [baut.] Adieu.

Dor. Achevons donc ce que nous vou-

lions dire, s & not bristop reison

Silv. Adieu, te dis-je, plus de quartier; quand ton maître sera venu, je tâcherai enfaveur de ma maîtresse de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine; en artendant, tu vois cet appartement, c'est le vôtre.

Dor. Tiens, voici mon maître. denies in the projection que je

SCENE VIII.

nion, il hagt qu'il est de merice opaque pal li pecin

A manifest and the contract of the DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

Arl. Ah, te voilà, Bourguignon; mon porte-manteau & toi, avez-vous été bienrecus ici?

Dor. Il n'étoit pas possible qu'on nous re-

cût mal, Monsieur.

Arl. Un Domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beaupere qui étoit avec ma femme.

Silv. Vous-voulez dire Monsieur Orgon

& fa fille, fans doute, Monsieur?

Arl. Et oüi, mon beau-pere & ma femme, autant vaut; je viens pour époufer, & ils m'attendent pour être mariez, cela est convenu, il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

Silv. C'est une bagatelle qui vaut bien la

peine qu'on y pense.

Arl. Oüi, mais quand on y a pensé, on

n'y pense plus.

Silv. [bas à Dorante.] Bourguignon, on est homme de merite à bon marché chez vous, ce me semble?

Arl. Que dites-vous-là à mon valet, la

belle ?

Silv. Rien, je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

Arl. Et pourquoi ne pas dire mon beaupere, comme moi?

S lv. C'est qu'il ne l'est pas encore.

Dor. Elle a raison, Monsiour, le mariage n'est pas fait.

Arl. Eh bien, me voilà pour le faire. Dor. Attendez donc qu'il soit fait.

Arl. Pardi, voilà bien des façons pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

Silv. En effet, quelle si grande difference y a t'il entre être mariée ou ne l'être pas? Oüi, Monsieur, nous avons tort, & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

Ail. Et ma femme aussi je vous prie; mais avant que de partir, dites-moi une chose, vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'Hôtel?

S.lv. Vous l'avez dit.

Arl. C'est fort bien fait, je m'en rejoüis: croyez-vous que je plaise ici? comment me trouvez-vous?

Silv. Je vous trouve . . . plaisant.

Arl. Bon, tant mieux, entretenez-vous dans ce sentiment-là, il pourra trouver sa place.

Silv. Vous êtes bien modeste de vous en contenter; mais je vous quitte, il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car assurément il seroit venu, & j'y vais.

Arl. Dites-lui que je l'attends avec affec-

tion.

Silv.

Silv. [à pari.] Que le fort est bizarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

Arl. Eh bien, Monsieur, mon commencement va bien, je plais déja à la soubrette.

Dor. Butord que tu es.

Arl. Pourquoi donc, mon entrée est si

gentille. They on any need entey remonit

Dor. Tu m'avois tant promis de laisser là tes saçons de parler sottes & triviales, je t'avois donné de si bonnes instructions, je ne t'avois recommandé que d'être serieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être sié à toi.

Arl. Je ferai encore mieux dans les suites, & puisque le sérieux n'est pas sussissant, je donnerai du mélancolique, je pleurerai, s'il le faut.

Dor. Je ne sçais plus où j'en suis; cette avanture-ci m'étourdit : que faut-il que je fasse?

Arl. Est-ce que la fille n'est pas plaisante?

Dor. Tais-toi; voici Monsieur Orgon
qui vient.

SCENE

M. O.c. Bourguignon, avez foin devens

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. Org. Mon cher Monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

Arl. Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop, & il n'en faut qu'un quand on n'a fait qu'une faute; au surplus tous

mes pardons sont à votre service.

M. Org. Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

Arl. Vous êtes le maître, & moi votre ferviteur.

M. Org. Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, & je vous attendois avec im-

patience.

Arl. Je serois d'abord venu ici avec Bourguignon, mais quand on arrive de voyage, vous sçavez qu'on est si mal bâti, & j'étois bien aise de me presenter dans un état plus ragoûtant.

M. Org. Vous y avez fort bien réuffi; ma fille s'habille, elle a été un peu indisposée, en attendant qu'elle descende, voulez-vous

vous rafraîchir?

regics

Arl. Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne. ha no austrache

el asmor Sistant Fin , amour M. Org.

M. Org. Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

Arl. Le gaillard est gourmet, il boira du

meilleur.

M. Org. Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

LISETTE, M. ORGON.

M. Org. E H bien, que me veux-tu, Lisette? Lis. J'ai à vous entretenir un moment.

M. Org. De quoi s'agit-il?

Lis. De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. Org. Ceci est donc bien sérieux.

Lif. Oüi, très-serieux, vous avez consenti au déguisement de Mademoiselle Silvia, moi-même je l'ai trouvé d'abord sans consequence, mais je me suis trompée.

M. Org. Et de quelle consequence est-il

Lif. Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même, mais malgré toutes les regles

regles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiselle votre fille; il est tems qu'elle se déclare; cela presse, car un jour plus tard, je n'en réponds plus. m'an indica je in reavere,

M. Org. Eh, d'où vient qu'il ne voudroit plus de ma fille, quand il la connoîtra,

te deffies-tu de ses charmes?

Lif. Non; mais vous ne vous meffiez pas affez des miens, je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. Org, Je vous en fais mes compli-

mens, Lisette, [il rit.] ah, ah, ah!

Lif. Nous y voilà; vous plaisantez, Monsieur, vous vous mocquez de moi, j'en fuis fachée, car vous y serez pris.

M. Org. Ne t'en embarrasse pas, Lisette,

va ton chemin.

ML OUT

Lis. Je vous le repete encore, le cœur de Dorante va bien vîte; tenez actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain, je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne laissera pas que d'être, voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. Org. Eh bien, que vous importe? s'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

Lif.

Lis. Quoi! vous ne l'en empêcheriez

Dor. Non, d'homme d'honneur, si tu le

menes jusques-là.

Liss. Monsieur, prenez-y garde, jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissé faire tout seuls; j'ai menagé sa tête, si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remede.

M. Org. Renverse, ravage, brûle, enfin épouse, je te le permets si tu le peux.

Lif. Sur ce pied-là je compte ma fortune

faite cating

M. Org. Mais dis-moi, ma fille t'a-t'elle parlé, que pense-t'elle de son présendu?

Lis. Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsede; mais à vûë de païs, je ne la crois pas contente, je la trouve triste, réveuse, & je m'attens bien qu'elle me priera de le rebutter.

M. Org. Et moi je te le défends; j'évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement; je veux qu'elle éxamine son sutur plus à loisir. Mais le valet comment se gouverne-t'il? ne se mêle-t'il pas d'aimer ma fille?

List. C'est un original, j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait, il la regarde & soupire.

M. Org. Et cela la fâche?

Lis. Mais. . . elle rougit.

M. Org. Bon, tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusques-là.

Lif. Monsieur, elle rougit.

M. Org. C'est donc d'indignation.

Lif. A la bonne heure.

Z

le

e

15

n

IC

e

é

u is

Z

e IS

X is e

il

e

.

M. Org. Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître; & si elle se fache ne t'en inquiette point, ce sont mes affaires; mais voici Dorante qui te cherche apparemment. grand garcon; fachons de l'établ

al and anov So Cit N E HI. sons only

mere LISETTE, ARLEQUIN, Mr. ORGON.

Arl. Ah, je vous trouve, merveilleuse Dame, je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere ou peu s'en faut.

M. Org. Serviteur: Adieu mes enfans, je vous laisse ensemble, il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

Arl. Je ferois bien ces deux besognes-là à

la fois, moi.

M. Org. Point d'impatience, adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

Arl. Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise le bonhomme.

Lis. J'ai de la peine à croire qu'il vous en coute tant d'attendre, Monsieur, c'est par galanterie que vous faites l'impatient, à peine êtes-vous arrivé! votre amour ne sçauroit être bien fort, ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

Arl. Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de votre façon ne reste pas long-temps au berceau; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, & le troisséme l'a rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vîte, aiez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

Lif. Trouvez-vous qu'on le maltraite?

est-il si abandonné?

Arl. En attendant qu'il soit pourvû, donnez-lui seulement votre belle main blanche pour l'amuser un peu.

Lif. Tenez donc petit importun, puifqu'on ne sçauroit avoir la paix qu'en vous

amulant.

Arl. [lui baisant la main.] Cher jou jou de mon ame! cela me rejoüit comme du vin délicieux, quel dommage, de n'en avoir que Roquille!

Lif. Allons, arretez-vous, vous êtes trop

avide.

Arl. Je ne demande qu'à me soûtenir en attendant que je vive.

Lif. Ne faut-il pas avoir de la raison?

Arl. De la raison! helas je l'ai perdue, vos beaux yeux font les filoux qui me l'ont volée.

Lif. Mais est-il possible que vous m'aimiez tant; je ne sçaurois me le persuader.

Arl. Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

Lif. Mon miroir ne serviroit qu'à me

rendre plus incrédule.

Arl. Ah mignone, adorable, votre hu-

milité ne seroit donc qu'une hypocrite!

Lis. Quelqu'un vient à nous; c'est votre valet.

SCENE IV.

of proper quivele extraordina eq man h DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

singaquon kauson fa Dor. Monsieur, pourrois-je vous entretenir un moment?

Arl. Non: maudite soit la valetaille qui

ne sçauroit nous laisser en repos.

Lif. Voyez ce qu'il vous veut, Monfieur.

Dor. Je n'ai qu'un mot à vous dire.

Arl. Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisième. Voyons?

Dor. [bas à Arl.] Viens donc, impertinent. portel an exist home to summer of

-organic distances after Forth definition that. Am cui do die bier d'auxes pominions Arl. [bas à Dor.] Ce sont des injures, & non pas des mots cela . . . [à Lisette.] ma Reine, excusez.

Lif. Faites, faites illog i de sield ...

Dor. Débarrasse-moi de tout ceci, ne te livre point, parois sérieux, & réveur, & même mécontent, entens-tu.

Arl. Oiii, mon ami, ne vous inquietez-

pas, & retirez-vous.

SCENEVINI

ARLEQUIN, LISETTE. I on Min.

Arl. Ah, Madame, sans lui j'allois vous dire de belles choses, & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire; mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

List. Il faut esperer que cela viendra:

Arl. Et croyez-vous que cela vienne?

Lif. La question est vive, sçavez-vous bien que vous m'embarrassez?

Arl. Que voulez-vous? je brûle, & je

crie au feu.

List. S'il m'étoit permis de m'expliquer si vite.

Arl. Je suis du sentiment que vous le

pouvez en conscience.

Lis. La retenuë de mon sexe ne le veut pas.

Arl. Ce n'est donc pas la retenuë d'aprésent qui donne bien d'autres permissions.

Lif,

Lif. Mais, que me demandez-vous?

M'aimez; tenez je vous aime moi, faites l'écho, repetez, Princesse.

Lif. Quel infatiable ! eh-bien, Monsieur,

je vous aime.

Arl. Eh-bien, Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en conrir les Champs; vous m'aimez, cela est admirable!

Lif. J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage; peut-être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

Arl. Ah, Madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

Lif. Vous me croiez plus de qualitez que

je n'en ai.

Arl. Et vous, Madame, vous ne sçavez pas les miennes; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

Lis. Souvenez-vous qu'on n'est pas les

maîtres de son sort.

Arl. Les Peres & Meres font tout à leur tête.

Lis. Pour moi, mon cœur vous auroit choisi dans quelque état que vous eussiez été.

Arl. Il a beau jeu pour me choisir encore.

Lis. Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

F

Arl. Hélas, quand vous ne seriez que Perette ou Margot, quand je vous aurois vû le Martinet à la main descendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princesse.

Lis. Puissent de si beaux sentimens être

durables!

Arl. Pour les fortifier de part & d'autre, jurons-nous de nous aimer toûjours en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

Lis. J'ai plus d'interêt à ce serment-là que vous, & je le sais de tout mon cœur.

M'ébloüit, & je me prosterne devant elle.

Lif. Arrêtez-vous, je ne sçaurois vous sous sous fousfrir dans cette posture là, je serois ridicule de vous y laisser; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

Lif. Que voulez-vous, Lisette?

Silv. J'aurois à vous parler, Madame.

Arl. Ne voilà t'il pas! Hé ma mie re-

Arl. Ne voilà t'il pas! Hé ma mie revenez dans un quart-d'heure, allez, les Femmes de Chambre de mon païs n'entrent point qu'on ne les appelle.

Silv. Monsieur, il faut que je parle à

Madame.

Arl. Mais voyez l'opiniâtre soubrette! Reine de ma vie, renvoiez-la. Retournezvous-en ma Fille, nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie, n'interrompez point nos fonctions.

Lis. Ne pouvez-vous pas revenir dans un

moment, Lifette?

Silv. Mais, Madame.

Arl. Mais! Ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fiévre.

Silv. [à part les premiers mots.] Ah le vilain homme! Madame, je vous affure que cela est presse.

Lis. Permettez donc que je m'en défasse,

Monfieur.

Arl. Puisque le Diable le veut & elle aussi...Patience... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les fottes gens que nos gens?

SCENE VIL

hedder by Leroca and Con

SILVIA, LISETTE.

Silv. Je vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire essuyer les brutalitez de cet animal-là.

Lis. Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux Rolles à la fois; il faut que je paroisse ou la Maitresse, ou la Suivante, que j'obéisse, ou que j'ordonne.

Silv. Fort bien; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse: vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point:

Lif. Vous n'avez pas eu le tems de l'é-

xaminer beaucoup.

Silv. Etes-vous folle avec votre examen? est-il nécessaire de le voir deux sois pour juger du peu de convenance? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, & ne me dit mot; dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

Lif. Je ne sçaurois, Madame.

Silv. Vous ne sçauriez? & qu'est-ce qui vous en empêche?

Lif. Monsieur Orgon me l'a défendu.

Silv. Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnois point mon Pere à ce procedé-là.

Lis. Positivement défendu.

Silv. Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'affurer qu'ils sont invincibles; je ne sçaurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

Lis. Mais, Madame, le sutur qu'a-t'il donc de si désagréable, de si rebuttant?

Silv. Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zéle aussi.

Lif.

Lif. Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

Silv. Je le hais affez fans prendre du tems pour le hair davantage.

Lif. Son valet qui fait l'important ne vous auroit-il point gâté l'esprit sur son compte ?

Silv. Hum, la sotte! son valet a bien affaire ici ? an of and to the Mov. More 2004

Lis. C'est que je me mésie de lui, car il est raisonneur.

Silv. Finissez vos portraits, on n'en a que faire; j'ai soin que ce valet me parle peu, & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-fage.

Lis. Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal adroites, pour faire

briller fon bel esprit.

Silv. Mon déguisement ne m'expose-t'il pas à m'entendre dire de jolies choses! A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? car enfin, vous m'obligez à le justifier, il n'est pas question de le broüiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbecille qui écoute fes histoires.

Lis. Oh, Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, & que cela va jusqu'à

vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

Silv. Dès que je le défens sur ce ton-là? qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela

cela vous-même? qu'entendez-vous par ce discours? que se passe-t'il-dans votre esprit?

List Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vûë comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien, si ce valet n'a rien dit, à la bonne-heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier, je vous crois, voilà qui est fini, je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

Silv. Voyez-vous le mauvais esprit! comme elle tourne les choses, je me sens dans une indignation . . . qui . . . va jusqu'aux larmes.

Lif. En quoi donc, Madame, quelle fi-

nesse entendez-vous à ce que je dis?

Silv. Moi, j'y entens finesse! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui; vous me manquez de respect jusques-là? Bonne opinion, juste Ciel! Bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire? à qui parlezvous? qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? où en sommes-nous?

List. Je n'en sçai rien, mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me

jettez.

Silv. Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

rous pourrous, de n'ele par la partito de con femous avons à Silvia.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire; avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit; comme ces gens-là vous dégradent je ne sçaurois m'en remettre, je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur, il s'agit d'un valet: Ah l'étrange chose! écartons l'idée dont cette insolente est venuë me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

Dor. Lisette, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je suis forcé de te parler, je crois que j'ai à me plaindre de toi.

Silv. Bourguignon, ne nous tutoyons

plus, je t'en prie.

Dor. Comme tu voudras.

Silv. Tu n'en fais pourtant rien.

Dor. Ni toi non plus, tu me dis, je t'en prie.

Silv.

Dor. Eh bien crois-moi, parlons comme nous pourrons, ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

Silv. Est-ce que ton Maître s'en va? il n'y auroit pas grande perte.

Dor. Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai?

j'acheve ta pensée.

Silv. Je l'acheverois bien moi-même si j'en avois envie; mais je ne songe pas à toi.

Dor. Et moi je ne te perds point de vûë.

Silv. Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifferent, & me l'est en esset, je ne te veux ni bien ni mal, je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne; voilà mes dispositions, ma raison ne m'en permet point d'autres, & je devrois me dispenser de te le dire.

Dor. Mon malheur est inconcevable, tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

Silv. Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit! Il me fait de la peine; reviens à toi, tu me parles, je te répons, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire, & si tu étois instruit, en vérité tu serois content de moi, tu me trouverois d'une bonté sans éxemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre, je ne me la reproche pourtant pas, le sond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable, c'est

c'est par générosité que je te parle, mais il ne saut pas que cela dure, ces générositez-là ne sont bonnes qu'en passant, & je ne suis pas saite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions, à la sin, cela ne ressembleroit plus à rien; ainsi sinissons, Bourguignon, sinissons je t'en prie; qu'est-ce que cela signisse? C'est se mocquer, allons qu'il n'en soit plus parlé.

Dor. Ah! ma chere Lisette, que je

fouffre.

Silv. Venons à ce que tu voulois me dire, tu te plaignois de moi quand tu es entré, de quoi étoit-il question?

Dor. De rien, d'une bagatelle, j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris

qu'un prétexte.

Silv. [à part.] Que dire à cela? quand je m'en facherois, il n'en seroit ni plus ni moins.

Dor. Ta maîtresse en partant a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

Silv. Elle se l'imagine, & si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment, je me charge du reste.

Dor. Eh, ce n'est pas cela qui m'occupe! Silv. Si tu n'as que cela à me dire, nous

n'avons plus que faire ensemble.

Dor. Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

Silv. Le beau motif qu'il me fournit-là! j'amuserai la passion de Bourguignon! le souvenir de tout ceci me sera bien rire un jour.

Dor. Tu me railles, tu as raison, je ne sçai ce que je dis, ni ce que je te demande;

adieu.

Silv. Adieu, tu prens le bon parti... mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à sçavoir: vous partez, m'astu dit, cela est-il serieux?

Dor. Pour moi il faut que je parte, ou

que la tête me tourne.

Silv. Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par éxemple.

Dor. Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de

n'être pas parti dès que je t'ai vûë.

Silv. [à part.] J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

Dor. Si tu sçavois, Lisette, l'état où je

me trouve . .

Silv. Oh, il n'est pas si curieux à sçavoir que le mien, je t'en assure.

Dor. Que peux-tu me reprocher? je ne

me propose pas de te rendre sensible.

Silv. Il ne faudroit pas s'y fier.

Dor. Et que pourrois-je esperer en tâchant de me faire aimer? hélas! quand même j'aurois ton cœur...

Silv. Que le Ciel m'en préserve! quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas, & je ferois

G

si bien, que je ne le scaurois pas, moi-même; tenez, quelle idée il lui vient-là.

Dor. Il est donc bien vrai que tu ne me

hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

Silv. Sans difficulté.

Dor. Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

Silv. Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

Dor. Eh bien, chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

Silv. Oh! je te l'ai affez dit, tâche de me

croire.

Dor.

Dor. Il faut que je le croye! Desespere une passion dangereuse, sauve-moi des essets que j'en crains; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras! accable mon cœur de cette certitude-là! j'agis de bonne soi, donne-moi du secours contre moi-même, il m'est necessaire, je te le demande à genoux. Il se jette à genoux. Dans ce moment M: Orgon & Mario entrent & ne disent mot.

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, -DORANTE.

Silv. Ah, nous y voilà! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon avanture; que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là; leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure, il peut venir quelqu'un, je dirai

ce qu'il te plaira, que me veux-tu, je ne te hais point, leve-toi, je t'aimerois si je pouvois, tu ne me déplass point, cela doit te suffire.

Dor. Quoi, Lisette, si je n'étois pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

Silv. Affûrément.

Dor. Tu ne me haïrois pas, tu me souf-frirois.

Silv. Volontiers, mais leve-toi.

Dor. Tu parois le dire sérieusement; & si cela est, ma raison est perduë.

Silv. Je dis ce que tu veux, & tu ne te

leves point.

M. Org. [s'approchant.] C'est bien dommage de vous interrompre, cela va à merveille, mes enfans, courage.

Silv. Je ne sçaurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux, Monsieur, je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

M. Org. Vous vous convenez parfaitement bien tous deux; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis: vous le voulez bien, Bourguignon?

Dor. Je me retire, Monsieur.

M. Org. Allez, & tâchez de parler à votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

Dor.

Dor. Moi, Monsieur.

Mar. Vous-même, Monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

Dor. Je ne sçai ce qu'on veut dire.

M. Org. Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. Org. Eh bien, Silvia, vous ne nous regardez pas, vous avez l'air tout embarrassé.

Silv. Moi, mon pere! & où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

Mar. Il y a quelque chose, ma sœur, il

y a quelque chose.

S

Silv. Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. Org. C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipa-

thie que tu as pour son maître?

Silv. Qui? le domestique de Dorante? M. Org. Oüi, le galant Bourguignon.

Silv. Le galant Bourguignon, dont je ne scavois pas l'Epithete, ne me parle pas de lui.

M. Org. Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, & c'est sur quoi j'étois bien-aise de te parler.

Silv. Ce n'est pas la peine, mon pere, & personne au monde que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

Mar. Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, &

quelqu'un y a aidé.

Silv. [avec vivacité.] Avec quel air mifterieux vous me dites cela, mon frere, & qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé? voyons.

Mar. Dans quelle humeur es-tu, ma fœur?

comme tu t'emportes.

Silv. C'est que je suis bien lasse de mon personnage, & je me serois déja démasquée si je n'avois pas craint de sâcher mon pere.

M. Org. Gardez-vous-en bien, ma fille, je viens ici pour vous le recommander; puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, & de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

Silv. Vous ne m'écoutez donc point, mon pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

Mar. Quoi, ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoutée de lui?

Silv.

Silv. [avec feu.] Que vos discours sont désobligeans! m'a dégoûtée de lui, dégoûtée! j'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouies, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrasse, il y a quelque chose, & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée, c'est tout ce qu'il vous plaira, mais je n'y entens rien.

Mar. Pour le coup, c'est toi qui es étrange; à qui en as-tu donc? d'où vient que tu es si fort sur le qui-vive, dans quelle

idée nous foupçonnes-tu?

n

0.

Silv. Courage, mon frere, par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque? Quel foupçon voulez-vous qui me vienne? avez-vous des vifions?

M. Org. Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait; elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître, & Madame, nous a-t'elle dit, l'a désendu contre moi avec tant de colere, que j'en suis encore toute surprise, & c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée; mais ces gens-là ne sçavent pas la conséquence d'un mot.

Silv. L'impertinente! y a-t'il rien de plus haissable que cette fille-là? J'avoüe que je

me

me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

Mar. Je ne vois point de mal à cela.

Silv. Y a-t'il rien de plus simple ? Quoi, parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est furprise? un moment après un mauvais esprit raisonne, il faut se fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle à cause de la conséquence de ce qu'elle dit? mon parti! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais? mais que fais-je? de quoi m'accuse-t'on? instruisez-moi, je vous en conjure; cela est-il serieux, me jouet'on, se mocque-t'on de moi? je ne suis pas tranquille.

M. Org. Doucement donc.

Silv. Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne; comment donc, des surprises, des conséquences ! Eh qu'on s'explique, que veut-on dire? On accuse ce va-let, & on a tort; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, & voilà qui est fini, pourquoi donc m'en reparler encore? car je suis outrée!

M. Org. Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller aussi; mais failons

failons mieux, il n'y a que ce valet, qui est suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

Silv. Quel malheureux deguisement! Sur tout que Lisette ne m'approche pas, je la

hais plus que Dorante.

11

i,

X

1-

ui

ai ft

is

la

le

é-

al

. ?

je

ie-

as

de

les

X-

72-

us,

oilà ·ler

au-

ais

ons

M. Org. Tu la verras si tu veux, mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, ment. stobiodo no ouism noc . go affure-

Silv. Je n'ai point à m'en plaindre, il me prend pour une fuivante, & il me parle fur ce ton-là; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

Mar. Tu n'en es pas tant la maîtresse que

tu le dis bien.

M. Org. Ne l'avons-nous pas vu le mettre à genoux malgre toi ? n'as-tu pas été obligée pour le faire lever de lui dire qu'il ne te dèplaisoit pas?

Silv. [à pari.] J'etouffe. simp so siest

Mar. Encore a-t'il fallu, quand il t'a demandé fi tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajoûté, volontiers, sans quoi il y feroit encore.

Silv. L'heureuse apostille, mon frere! mais comme l'action m'a dèplu, la repetition n'en est pas aimable; haça, parlons se-rieusement, quand sinira la Comedie que vous vous donnez fur mon compte?

M. Org. La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause; attens

encore

encore, tu me remercieras du délai que je

demande, je t'en réponds.

Mar. Tu épouleras Dorante, & même evec inclination, je te le prédis. . mais, mon pere, je vous demande grace pour le

Silv. Pourquoi grace? & moi je veux

M. Org. Son maître en décidera, allons-

Mar. Adieu, adieu, ma fœur, fans rance ton-là; mais il ne me dite pas ce-squis

veur, j'y mets bon ordre oup shortes C.E.N.E.XII,

in le dis bien. SILVIA feule, DORANTE qui vient pen mettre à genoux maisseptoi? n'as-tu pas été

Silv. Ah, que j'ai le cœur serré! je ne sçais ce qui se mêle à l'embarras où je me me défie de tous les vilages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moimême.

Dor. Ah, je te cherchois, Lisette.

Silv. Ce n'étoit pas la peine de me trouver,

CINCOLG

car je te fuis, moi.

Dor. [l'empêchant de fortir.] Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière sois, il s'agit d'une chose de consequence qui regarde tes maîtres, on of hos sille am int will et qu'avec connoillinte de caule; antens

voisijamais quel tuoite ane chagnities, laiffémoi.

Dor. Je t'en offre autant; mais écoutemoi, le dis-je, tui vas voir les choies bien changer de face, par co que je te vais direct Silv. Els bien, passes donc, je t'écoute,

puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

Dor. Me promets-tu le fecret ?

Silv. Je n'ai jamais crahi personne.

Dor. Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'a l'estime que j'ui pour toil.

mer fans mes le dire, carrocla fent de prénexte. manare le dire, carrocla fent de pré-

promis le secret ; achevons ; tu m'as vû dans de grands mouvemens, je n'ai pû onte défendre de t'aimer, sup li sual su somme

de t'entendre moi, adieu.

qui te parle. Dong in a loup prist shin a

Silv. Eh qui es-tu donc?

ger des peines qu'a du ressentir mon cœur

parle, c'est à tois and rellagerai à des des

Dor. Personne ne vient-il?

distance

G 2

Dor. L'état où sont les choses me force à te le dire, je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

Sile. Soit : thitte offic nest al . roll

Dor. Scache que celui qui est avec ta maîtreffe n'est pas ce qu'on pense mando

Silo. [vivement.] Qui est-il donc?

Dor. Un valet. sup ab un in hingling

Silv. Après.

pour toi sera éternelles Dor. C'est moi qui suis Dorante.

Silv. [à part.] Ah! je vois clair dans Der Tu ne deis la confidencaruson nom

Dor. Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtreffe avant que de l'épouser, mon pere en partant me permit ce que j'ai fait, & l'évenement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, & j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtreffe a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire, quel parti prendre?

Silv. [à part.] Cachons-lui qui je suis . . . [baut.] Votre situation est neuve affurément! mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pû avoir d'irregulier dans nos entretiens.

Dor. [vivement.] Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent, ils me rappellent la distance 4611

distance qui nous separe, & ne me la rendent que plus douloureuse.

C

15

n

e

n

je

ni

u

î-

le

n

d

nt

es

la

Silv. Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusques-là

Dor. Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon fort au tien; & dans cet état la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haissois pas.

Silv. Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte, & je le payerois volontiers du mien, si je ne craignois pas de le jetter dans un engagement qui lui seroit tort.

Dor. N'as-tu pas affez de charmes, Lifette? y ajoûtes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

Silv. J'entends quelqu'un, parientez encore fur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vîte, nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

Dor. Je suivrai tes conseils. Il sort.

dons point. HX me Nn H Dar aus men ar-

nive d'égal à cela!

Mar. Je viens te retrouver, ma sœur : nous l'avons laissée dans des inquiétudes qui G 3 me touchent : je veux ten tirer écoutes moi. oper plus doulourelie:

Silv. [vivement.] Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles ! xusi isl

Mar. Qu'est-ce que c'est de uA

Silv. Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante, and the fron nom time to

Mar. Duquel parlez-vous donc? ob ship

Silv. De lui, vous dis-je, je viens de l'apprendre tout à l'heure, il fort, il me l'a dit dicion où je tuis, cit affurêment hamâmejul

qu'on l'accepte, & je le snob in Cramers

Silv. Vous ne m'entendez donc pas?

Mar. Si j'y comprends rien, je veux Dor. N'as-tu pas allez de chare riquom

Silv. Venez, fortons d'ici, allons trouver mon pere, il faut qu'il le scache; j'aurai befoin de vous auffit mon frere, il me vient de nouvelles idées, il faudra feindre de arfaither. vous en avez déja dit quelque chose en badinant; mais fur tout gardez bien le secret, je vous en prie. Elistos en invital no.

für la Dorante!

sçai ce que c'est.

Silv. Allons, mon frere; venez, ne perdons point de tems; il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela!

Mar. Je prie le Ciel qu'elle n'extravague

pas. Mar. Je viens te retrouver, me fœut t

ATO'Avons laiffee dans des inquietades qui

Der Comment, infolent, tu veux que je lausie un hersete John Grand erreut; & oue je foutile que ju epoules it hile sous inon nom? Et upe par ju grand es encore de cette imperunence-in, des que j'aurai everti Monling Augh, atmanodues, je te

Hart HELAS, Monsieur, mon très honoré mattre, je vous enscenjuire.

Der Encore ? up 38 30 30 100 norm

o Arl Ayez compassion de ma bonne avanture, ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement, ne lui
fermez point le passage.

Dor. Allons donc, miserable, je crois que tu te mocques de moi l'in mériterois cent coups de bâtonut annoltre alluminag according

Art. Je ne les refuse point, si je les mérite; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en meriter d'autres : voulezvous que j'aille chercher le bâton?

Dor. Marant!

t

Arl. Maraut soit, mais cela n'est point contraire à saire sortune, in a manage

Dor. Ce coquin! quelle imagination it

Arl. Coquin, est encore bon, il me convient aussi; un maraut n'est point deshonoté d'être appellé coquin; mais un toquin pout faire un bonimariage; m si ab sarque anal d'embarras de la more anolle.

G 4 Shirt revides

Dor. Comment, insolent, tu veux que je saisse un honnête homme dans l'erreur, & que je souffe que su épouses sa fille sous mon nom? Eccute, fi tu me parles encore de cette impertinence-là, des que j'aurai averti Monsseur Orgon de ce que ru es, je te chaffe, enters-tu?

- Arl. Accommodons-nous! cette Demoiselle m'adore, elle m'idolâtre? si je lu dis mon état de valet, & que nonobstant, son sendre cœur soit toujours friand de la nôce avec moi, ne hifferez-vous pas jouer les hely qui va for train in sondement anolois

Dor. Dis qu'on te connoîtra, je ne m'en

Dor. Allors done, miler sull silvandene

Arlo Bond & je vais de ce pas prévenir cette genercuse personne sur mon habit de caractere, j'e pere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera enfemble, & que son amour me fera passer à la table en dépit du fort qui ne m'a mis qu'au buffet.

miod to a Sic En N E II.

DORANTE feul, & enfuite MARIO.

Dor. Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable . . . Je voudrois pourtant bien voir Lisette, & fravoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver scule.

Mar. Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

Dor! Qu'y a-t'il pour votre service, Monfufficz, Monfeur

Mar. Vous en contez à Lifette?

Dor. Elle est si aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour p odost

Mar. Comment recoit-elle ce que vous lui vantage à cle, non pas dans le fond 4 estib

Dor. Monsieur, elle en badine. pomisso

Mar. Tu as de l'esprit, ne fais-tu pas Phypocrite ?grund nova b lom a nisles om

Dor. Non; mais qu'est-ce que cela vous fait, supposé que Lisette cue du goût pour guigeon, tout Bourguignon qu'il elt . nom

Mar. Du goût pour lui! où prenez-vous vos termes? vous avez le langage bien pré-cieux pour un garçon de votre espece. Dor. Monsieur, je ne sçaurois parler au-

tiez peur m'anacher lenegament

- Mar C'eft apparemment avec ces pe tites delicatesses la que vous attaquez Lifette l'écla imite l'homme de condition.

Dor. Je vous affure, Monsieur, que je n'imite personne; mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre chose à me dire? nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle & de l'interêt que vous y prenez.

Mar: Comment, morble u! il y a déja un ton de jalousie dans ce que tu me réponds? modére toi un peu. Eh bien, tu me difo's THE

qu'en supposant que Lisette est du goût pour toi, après. Dor Dourquoi faudroit-il que vous le

scussiez, Monsieur?

Mar. Ah, le voici ; c'est que malgré le con badin que j'ai pris tantôt, je serois trèsfaché qu'elle r'aimat, c'est que sans autre raisonnement je te dessens de t'adresser davantage à elle, non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela, mais c'est qu'il me déplaît à moi d'avoir Bourguignon pour Dor. Non: mais qu'est-ce que cela-lavin

Dor. Ma foi, je vous crois, ear Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous foyez le fien.

Mary Il prendra patience ov 4 com of cov

Dor. Il faudra bien; mais, Monsieur, vous

Paimez donc beaucoup? meilnoM . al

m'ap.

Mar. Affez pour m'attacher sérieusement à elle, dès que j'aurai pris de certaines mefures 30 comprens tu ce que cela fignifie? 2011

Der. Oui, je crois que je suis au fait ; &

fur ce pied-là vous êtes aimé sans doute.

Mar. Qu'en penses-tu ? est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?qve pag xonev on

Dor. Vous ne yous attendez pas à être loue par vos propres rivaux peut-êtred atron

Mar. La reponse est de bon sens, je te la pardonne; mais je suis bien mortissé de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme ra le crois bien, mais c'est qu'il faut dire

la vénité. en es siem estali l'elled emis's Dor. Vous m'étonnez, Monfieur, Lisette ne scait dong pas vos desseins?

Mar. Lisette scait tout le bien que je lui veux, & n'y paroie pas fentible, mais j'espere que la saison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi fans bruit : fon indifference pour moi, malgré tout ce que je lui offre doit te confoler du facrifice que tu me feras ... ta livrée n'est pas propre àlfaire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait-pour Don Avez-vous de l'inch sunos ratul

Side. Outil de Made Posto je crois

qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le de SIEVIA, DORANTE, MARIO, SOUTH

Mar. Ah te voila, Lilette?
Silv. Qu'avez vous, Monlieur, vous me

paroissez émű?

SCENE

Mar. Ce n'est rien, je disois un mot à Bourguignon

Silv. Il est triste, est-ce que vous le que-

relliez ?

Dor. Monfieur m'apprend qu'il vous aime, Lifette.

Silv. Ce s'est pas ma faute.

Dor. Et me défend de vous aimer.

Silv. Il me défend donc de vous paroître aimable.

Mar.

Monfigur?

Mar. Je ne scaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lifette, mais je ne veux' pas qu'il te le dife.

Silv. Il ne me le dit plus, il ne fait que

me le répeter. 51 1501 1150 9 15

Mar. Du moins ne te le répetera-t'il pas quand je serai présent, retirez vous, Bourguignon polition ment : mand and to some

Dor. J'attens qu'elle me l'ordonne.

Mar. Encore? sup sor hold all notonico

Silv. Il dit qu'il attend, ayez donc patience al card es n un 33 parter prins sona

Dor. Avez-vous de l'inclination pour

Monfigur?

Silv. Quoi, de l'amour? oh je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende. OIN

Dor. Ne me trompez-vous pas?

Mar. En vérité je joue ici un joli personnage, qu'il sorte donc? à qui est ce que je parle?

Dor. A Bourguignon, voilà tout.

Mar. Eh bien qu'il s'en aille.

Dor. [à part.] Je souffre.

Silv. Cedez, puisqu'il se fâche.

Dor. [bas à Silv.] Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

Mar. Allohs, finissons.

Dor. Vous ne m'aviez pas dit cet amourlà, Lisette?

and the see of the see

Miv. Off, layon ther Perce je l'efferen.

Perel tu ne nome grondes plus à prélent, tit M. ORGON, MARIO, SILVIA.

With Your ne me partien. Silv. Si je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate,

Mar, [riant.] Ha, ha, ha, ha loud just

M. Org. De quoi riez-vous, Mario?

Mar. De la colere de Dorante qui fort,

& que j'ai obligé de quitter Lisette.

Silv. Mais que vous a-t'il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec stellowAb, Monfein, si vous seates faint

Mar. Je n'ai jamais vû d'homme ni plus

intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. Org. Je ne suis pas sâché qu'il soit la duppe de son propre stratagême, & d'ailleurs à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur ni de plus obligeant pour lui que tout ce que un as fait jusqu'ici, ma fille; mais en voilà affez. de mis noint en contrata de mais en voilà affez. Mais où en est-il précisément, ma

fœur?

E

sur? Silv. Hélas, mon frere, je vous avoue

que j'ai lieu d'être contente, mist mistal att

Mar. Hélas, mon frere, me dit-elle! sentez-vous cette paix douce qui se mêle à

ce qu'elle dit?

M. Org. Quoi, ma fille, tu esperes qu'il ira jusqu'à l'offrir sa main dans le déguise-

ment où te voilà?

Silv. Oüi, mon cher Pere, je l'espere.

Mar. Friponne que tu es, avec ton cher Pere! tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

Silv. Vous ne me passez rien.

Mar. Ha, ha! je prens ma revanche; tu m'as tantôt chicanné sur les expressions, il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes; ta joye est bien aussi divertissante que l'étoit ton inquiétude.

M. Org. Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille, j'acquiesce à tout

ce qui vous plate. Save and suo puisme

Silv. Ah, Monsieur, si vous sçaviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante, & moi, nous sommes destinés l'un à l'autre, il doit m'épouser, si vous sçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souverir de l'excès de tendresse qu'il me montre; fi vous feaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable, il ne pourra jamais se rappeller notre histoire fans m'aimer, je n'y fongerai jamais que je ne l'aime; vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire, c'est un mariage unique, c'est une avanture dont le seul recit est attendrissant, c'est le coup de hazard le plus singulier, le ce qu'elle dit ? plus heureux, le plus...

Mar. Ha, ha, ha! que ton cœur a de

caquet, ma fœur, quelle éloquence!

M. Org. Il faut convenir que le regalique tu te donnes eft charmant, fur-tout fi m silv. Cela vaut fait, Dorante oft vaincu,

j'attens mon captif. " ouvrou eb zerrav suov

Mar, Ses fers feront plus dorez qu'il ne penfe, mais je lui crois l'ame en peine, &

j'ai pitié de ce qu'il fouffre, alla se pen

Silv. Ce qui lui en coûte à fe déterminer, ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinera son pere en m'épousant, il creit trabir sa fortune & sa naissance, voilà de grands sujets de reflexion, je serai charmée de triompher ; mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour & AL Ogy Oir, qu'il s'accommonnoinoileral

Mar. Et que la raison y périsse de la

M. Org. C'est-à-dire que su veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour A. Org. Attends, i'v mets pour barqonq

Mar. Cela, c'est l'amour propre d'une

femme, & il est tout au plus uni, libilib auon

difes us peu qui tu es. elli ,ung ms eC El NI E V. all Mille

feaura tout-à-fait. M. ORGON; SILVIA, MARIO, se femicodra-tieser Astel ficourte-là? je

M. Org. Paix, voici Lisette: voyons ce qu'elle nous veut?

Lif. Monfieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discretion, je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faffe à présent, Madame

M. Org. Ma fille, encore une fois n'y

prétendez-vous rien ?ulq oup bast el em en

Silv. Non, je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits, & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

Lif. Quoi! vous voulez bien que je l'és

pouse? Monsieur le veut bien auffi ? anob

M. Org. Oüi, qu'il s'accommode, pourquoi t'aime-t'il? y nolisi al sup all trail.

Mar. J'y consens aussi, moi.

Lif. Moi auffi, & je vous en remercie croma faire a quelle infattable vanue d'ansuot

M. Org. Attends, j'y mets pourrant une petite restriction, c'est qu'il faudroit pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui difes un peu qui tu es.

Lif. Mais fi je le lui dis un peu, il le

scaura tout-à-fait.

M. Org. Eh bien cette tête en fi bon état, ne soutiendra-t'elle pas cette secousse-là? je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher làdeffus. JiL elle nous veut

Lis. Le voici qui me cherche, ayez donc la bonté de me laisser le champ libre, il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. Org. Cela est juste, retirons-nous?

fur i in a riS C E N E VL

LISETTE, ARLEQUIN.

Arl. Enfin, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus, car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai crû que vous esquiviez la mienne.

Lif. Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il

en étoit quelque chose.

Ark. Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

Lis. Non, mon cher, la du ée m'en est

trop précieuse.

t

2

e

e

e

1

16

ic

16

ur

le

at,

if.

Arl. Ah, que ces paroles me fortifient!

Lis. Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

Arl. Je voudrois bien pouvoir bailer ces petits mots-là, & les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

Lif. Mais vous me pressiez sur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre; je viens de lui parler, & j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand a bonic de tac latter le champ, zonbuov suov

Arl. Avant que je la demande à lui, fouffrez que je la demande à vous, je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne qui en est véritablement indigne.

Lif. Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez

pour toûjeurs DULAA , ATTEST.

Arl. Chere petite main rondelette & potelee, je vous preus fans marchander, je ne fuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

Lif. Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en

faut.

Arl. Ah que nenny, vous ne sçavez pas cette Arithmetique-là aussi-bien que moi.

Lif. Je regarde pourtant votre amour

Art. Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas, il est bien mesquin:

Lif. Je ne le trouve que trop magnifique.

Arl. C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

Lif. Vous ne sçauriez croire combien

votre modestie m'embarrasse:

Arl. Ne faites point dépense d'embarras, je serois bien effronte, si je n'étois pas mo-JUL Co, & j'ai fon aven pour vous dire que

Lif. Enfin, Monfieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore.

Arl Ahi, ahi, je ne sçai plus où me trop avec coquin.

mettre.

Lis. Encore une fois, Monsieur, je me connois; fe una nu a vili secret d'A l'A

e

n

Z

e

11

+

le

au

en

LS,

0-

if.

Arl. Hé, je me connois bien aussi, & je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand yous l'aurez faite; mais, c'est-là le Diable que de me connoître, vous ne vous attendez pas au fond du fac.

Life [à part.] Tant d'abaiffement n'est pas naturel ! [kaus.] d'où vient me dites-vous

cela?

Arl. Et voilà où git le Lievre.

Lif. Mais encore? Veus m'inquietez:

Arl. Ahi, ahi, vous m'ôtez ma couver-Life II y a une heure que je lui demanut

Life Scachons de quoi il s'agit 38 , 22 mg

Arl. [à part.] Préparons un peu cette affaire-là ... [baut.] Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste, soutiendra-t'il bien la farigue que je vais lui donner, un mauvais gîte lui fait-il peur r je pourtant m'empéchénementine ragol el sisv,

Lif. Ah tirez-moi d'inquiétude l'en un

mot qui êtes-vous ?q est priole am ev ev

Arl. Je fuis . . . n'avez-vous jamais vû de fausse monnoye? scavez-vous ce que c'est qu'un Louis d'or faux ? En bien, je ressemble affez à cela. fance '

Life

Lif. Achevez done, quel est votre nom?

Arl. Mon nom! [a part.] Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? non, cela rime trop avec coquin.

Lif. Eh bien I siot anu arean!

Arl. Ah dame, il y a un peu à tirer ici! haiffez-vous la qualité de foldat ?

Lif. Qu'appellez-vous un foldat?

Arl. Oüi, par exemple un soldat d'antichambre loanon, am ed e up elda (Liei Al-de's

Lif. Un foldat d'antichambre ! ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin?

Arl. C'est lui qui est mon Capitaine.

Lif. Faquin.

Arl. [à part] Je n'ai pû éviter la rime.

Lif. Mais voyez ce Magot, tenez!

Arl. [à part.] La jolie culbute que je fais-Ahis sins vous morez ma cource

Lif. Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuise en humilités pour cet animal-là!

Arl. Hélas, Madame, si vous preferiez l'amour à la gloire, je vous ferois bien au-

tant de profit qu'un Monsieur.

Lif. [riant.] Ah, ah, ah! je ne sçaurois pourtant m'empêcher d'en rire avec sa gloire; & il n'y a plus que ce parti là à prendre... va, va, ma gloire te pardonne, elle est de bonne composition.

Arl. Tout de bon, charitable Dame, ah que mon amour vous promet de reconnoisallez à ce a.

fance!

Lif. Touche-là Arlequin; je suis prise pour duppe : le soldat d'antichambre de Monsieur, vaut bien la coëffeuse de Madame. m'appellois Arlequin, que

Arl. La coëffeuse de Madame !

List. C'est mon Capitaine ou l'équivalent, Arl. Masque ! nov el siden not s mune de

0

te

ur

ez

u

ois

e;

de

ah oif-

Lis.

Lif. Prens ta revanche. Hist on List , mai

Arl. Mais voyez cette Magotte, avec qui depuis une heure, j'entre en confusion de ma misere!

Lif. Venons au fait; m'aimes-tu?

Arl. Pardi oui, en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage, & tu sçais bien que nous nous sommes promis fidelité en dé-

pit de toutes les fautes d'ortographe.

Lif. Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous, ne faisons semblant de rien, & n'apprêtons point à rire; il y a apparence que ton Maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse : ne l'avertis de rien, laissons les choses comme elles sont : je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre fervante.

Arl. Et moi votre valet, Madame, [riant.] ha, ha, ha! Omes Jan e line ve

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN. 11011 3111

Dor. Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon, lui as-tu dit qui tu étois? THE

Arl.

Mrl. Pardi oui, la pauvre enfant, j'ai trouve fon coeur plus doux qu'un Agneau il n'a pas foufflé. Quand je lui ai dir que je m'appellois Arlequin, que j'avois un habit d'ordonnance; En bien, mon ami, m'at'elle die, chacun a fon nom dans la vie, chacun a fon habit, le vôtre ne vous coûte rien, cela ne laisse pas que d'être gracieux.

Der. Quelle forte hiftoire me contes tu-là? Avl. Tant y a que je vais demander en

mariage.

Dor. Comment, elle consent à t'épouser? Pardi Shemmalade ibra 9

Dor. To men imposes, elle ne scait pas que nous cous fommes promis fideles capino

del

Arl. Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une fouguenille si vous me fachez ? je veux bien que vous fçachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friper e pour pouffer ma pointe, & que vous n'avez qu'à me l'endre la mienne.

Dor. Tu es un feurte, cela n'est pas concevable, & je vois bien qu'il fau lra que j'avertisse Monsieur Orgon.

Arl. Qui? notre Pere, ah le bon homme, nous l'avons dans notre manche; c'est le me lleur humain, la meilleure pare d'homme ... vous m'en direz des nouvelles.

Der. Quel extravagant ! as-tu vû Lifette ? lui as-tu dit qui tu étois?

Arl.

KS.

Taire ict.

Arl: Lisette! non; peut-être a-t'elle passé devant mes yeux, mais un hommête homme ne prend pas garde à une chambrière: je vous cede ma part de cette attention-là.

Dor. Va-t'en, la tête te tourne, ou fulli

Arl. Vos petites manieres sont un peu aisées, mais c'est la grande habitude qui fait cela: Adieu, quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but; yotre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon, c'est un garçon qui a quelque mérite.

yen ent que me reunt, de la relies que

Si anolist a DORANTE, SELVIA.

Dor. [à part.] Qu'elle est digne d'être aimée! pourquoi faut-il que Mario m'air prévenu?

Silv. Où ériez-vous donc, Monsieur? depuis que j'ai quitté Mario je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monsieur Orgon.

Dor. Je ne me suis pourtant pas éloigné;

mais de quoi s'agit-il?

?

as

er

je,

de

ur

ez

338

ue

ne,

le

me

Li-

Arl.

Silv. [à part.] Quelle froideur! [bau.]
j'ai eu beau décrier votre valet, & prendre
fa conscience à temoin de son peu de mérite,
j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du
moins reculer le Mariage, il ne m'a pas
seulement écoutée; je vous avertis même
qu'on

qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, &

qu'il est tems de vous déclarer.

Dor. C'est mon intention; je vais partir incognito, & je laisserai un billet qui inftruira Monfieur Orgon de tout.

mon compte. Partir! ce n'est pas là

Dor. N'approuvez-vous pas mon idée?

Silv. Mais... pas trop.

Dor. Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, & je ne sçaurois m'y réfoudre; j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire, je n'ai plus que faire ici.

Silv. Comme je ne sçai pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre; & ce n'est pas à moi à vous les demander.

Dor. Il vous est aife de les soupçonner,

Lisette.

avertis interne

Silv. Mais je pense, par éxemple, que vous avez du dégoût pour la fille de Monfieur Orgon.

Dor. Ne voyez-vous que cela?

Silv. Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer; mais je ne suis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter,

Dor. Ni le courage d'en parle; car vous n'autiez rien d'obligeant à me dire : Adieu, Lisette.

anov by technology on Silv.

Silv. Prenez garde, je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

Dor. A merveille! & l'explication ne me seroit pas favorable, gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

Silv. Quoi, lérieusement, vous partez? Dor. Vous avez bien peur que je ne change d'avis. vov son up a

Silv. Que vous êtes aimable d'être si bien

au fait long a dicloor of

à

17

X

le

2

ui

ie-

je

1,

ne

n-

fes

35

er.

us

u,

lv.

MINUM

Dor. Cela est bien naif: Adieu. [Ils'en va.] Silv. [à part.] S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épou erai jamais... selle le regarde aller.] il s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête, je ne sçaurois le rappeller moi . . . Il seroit pourtant singulier qu'il partît après tout ce que j'ai fait ... Ah! voilà qui est fini, il s'en va, je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois: mon frere est un mal-adroit, il s'y est mal pris, les gens indifferens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? quel dénouement!... Dorante reparoît pourtant; il me semble qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête: il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

Dor. [l'arrêtant.] Restez, je vous prie,

J'ai encore quelque chose à vous dire.

Silv. A moi, Monfieur?

The same of the House of Dor.

76 LE JEU DE L'AMOUR,

Dor. J'ai de la peine à partir fans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

Silv. Eh, Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine, je ne suis qu'une suivante, & vous me le faites bien sentir.

Dor. Moi, Lisette! est-ce à vous à vous plaindre? vous qui me voyez prendre mon

parti, fans me rien dire.

Silv. Hum, si je voulois je vous répondrois bien là-dessus.

Dor. Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que difje! Mario vous aime.

Silv. Cela eft vrai.

Dor. Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vû par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse, ainsi vous ne sçauriez m'aimer.

Silv. Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit? je ne sçaurois vous aimer, qu'en sçavez-vous? vous décidez

bien vîte.

Dor. Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde instruisez moi de ce qui en est, je vous en conjure.

Silv. Instruire un homme qui part!

Dor. Je ne partirai point.

Silv. Laissez-moi, tenez, si vous m'aimez ne m'interrogez point; vous ne craignez que mon indifference, & vous êtes trop heureux heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens?

113

le

ſé-

ni?

ni-

us

on

n-

as

if-

e

ne

ui

us

ez

ue

ez

ez

ez

p

1X

Dor. Ce qu'ils m'importent, Lisette? peux-tu douter encore que je ne t'adore?

Siv. Non, & vous me le répetez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous, que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, Monsieur? je vais vous parler à cœur ouvert, vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien Que de ressources férieuse pour vous. n'avez-vous pas pour vous en défaire? La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre fensible, les amusemens d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au fortir d'ici, & vous aurez raison; mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? qui est-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Scavez-vous bien que si je vous aimois tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? jugez donc de l'état où je resterois; ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions H 2

où vous êtes, l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison, & vous voyez bien

auffi que je vous les cache.

Dor. Ah, ma chere Lisette, que viens-je d'entendre! tes paroles ont un seu qui me pénetre, je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparoisse devant une ame comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi, & mon cœur & ma main t'appartiennent.

Silv. En vérité ne mériteriez-vous pas que je les prisse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, & croyez-vous que cela puisse durer?

Dor. Vous m'aimez donc?

Silv. Non, non: mais si vous me le demandez encore, tant-pis pour vous.

Dor. Vos menaces ne me font point de

peur. questinola dem silm ; notar some

Silv. Et Mario, vous n'y fongez donc

plus ?

Dor. Non, Lisette; Mario ne m'allarme plus, vous ne l'aimez point, vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous êtes sensible à ma tendresse, je ne sçaurois en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr, & vous ne sçauriez plus m'oter cette certitude-là.

la, nous verrons ce que vous en ferez.

ants etala ande of suo Dor.

Dor. Ne consentez-vous pas d'être à moi? Silv. Quoi, vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre sortune?

Dor. Mon pere me pardonnera des qu'il vous aura vûe, ma fortune nous suffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

Silv. Il ne changera jamais! scavez-vous

bien que vous me charmez, Dorante?

Dor. Ne gênez donc plus votre tendresse,

& laissez-la répondre...

Silv. Enfin, j'en suis venue à bour, vous... vous ne changerez jamais.

Dor. Non, ma chere Lifette.

Silv. Que d'amour!

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE,
LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

Silv. Ah, mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joye qu'on n'en eût jamais.

Dor. Qu'entends-je! vous, son pere, Monsieur?

Silv. Oüi, Dorante; la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux, après cela je n'ai plus rien à vous dire, vous m'aimez, je n'en sçaurois douter, mais à votre

votre tour jugez de mes sentimens pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai taché de l'acquérir.

M. Org. Connoissez-vous cette lettre-là? voilà par où j'ai appris votre déguisement,

qu'elle n'a pourtant içu que par vous.

Der. Je ne sçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

Mar. Dorante me pardonne-t'il la colere

où j'ai mis Bourguignon?

Dor. Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

Arl. De la joie, Madame; vous avez perdu votre rang, mais vous n'êtes point à plaindre puisqu'Arlequin vous reste.

Lis. Belle consolation! il n'y a que toi

qui gagne à cela. I vii ? . voo i O i

VOLVE

Arl. Je n'y perds pas; avant notre reconnoissance votre dot valoit mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons saute Marquis.



nor composition mous eff wering a rous deux, spectage and plus that a vous chief, wons to carez, je n'en feations douter, mais a

MELANIDE,

COMEDIE NOUVELLE

De Monsieur DE LA CHAUSSE'E, de l'Academie Françoise.

EN CINQ ACTES EN VERS.

n-

je

re

us

rez t à

toi

que otre

geil

100

1



DUBLIN:

Imprimé chez S. Powell, en Crane-lane.

M DCC XLIX.

COMBDIE NOUVELLE

De Monfeur-we ta Creates a sur de

ACTEURS.

DORISE'E, Veuve.

ROSALIE, Fille de Dorifée.

THE'ODON, Beau-frere de Dorisée.

LE MARQUIS D'ORVIGNY, Amant de Rofalie.

ME'LANIDE, Amie de Dorisée.

D'ARVIANE, Amant de Rosalie.

UN LAQUAIS.



logeimé chez S. Powning en Crane-lane.

MID OCC MIN.



MELANI

MELANIDE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
DORISE'E, ME'LANIDE.

nt

Sec.

-old and Me'LANIDE.

J'AURAI fait à Paris un voyage inutile.

Dor. Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquile

Au fond de la Bretagne, où, depuis si longtems,

Vous avez essuyé des chagrins si constans?

. 18M ides en rapporte à fon expérience.

Mél. Ils étoient ignorez; & le secret con-

Je ne crains que l'éclat.

Dor. Quelle crainte fri-

vole!

N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert?

Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

Mél. S'ils étoient divulguez, j'en serois défolée.

Dor. Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.

Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à fon tour;

Ainsi, ne craignez point l'eclat d'un trop grand jour.

Dans votre appartement reculé, folitaire,

A tous les Importuns vous pourrez vous foustraire.

Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon, De n'admettre que moi, ma Fille, & Théodon.

Je vous l'ai toujours dit, ma chere Mélanide,

Comptez que mon Beau-frere est un ami folide.

Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.

Hélas! je deviendrois bien à plaindre fans lui.

Daignez donc l'honorer de votre confiance, Et vous en rapporter à son expérience.

Ma

MELANIDE.

Mél. J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer

Que ses soins généreux puissent rien opérer. Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire...

Dor. Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.

Ah! vous méritez trop, pour espérer si peu.

Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu

Qui, depuis quelque tems, m'embarasse & me pése.

Mél. D'où vient?

Dor. C'est que je crains...

Mél. Quoi? Dor. Qu'il

ne vous déplaise.

Mél. Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.

Puis-je vous être utile?

Dor. Oui, sans doute. Aprenez Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.

Ma Fille en est la cause.

Mél. Ah! seroit-il possible?

Dor. Je l'aime, elle en est digne. A son
goût comme au mien,

Je voudrois la pourvoir; & vous concevez

Le sujet douloureux de mes peines secrettes. Est-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,

I 2

Que

é-

é-

IS

mi

ur-

ce,

Ma

MELANIDE

Que je puis, à mon gré, lui choisir un Époux?

Je crois que le plus fûr, s'il n'est pas des plus doux,

Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.

Parmi ceux que m'attire ici le voisinage, Il seroit un parti qui rassemble à la fois

Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon

Gloire, faveur, emplois, opulence, no-

Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.

Mél. Est-ce un homme de guerre?

Dor. Oui;

mais très-estimé. Mél. Aime-t'il Rosalie?

Oue

Dor. Il m'en paroît charmé. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la

conquête :

Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête; Et, s'il n'a pas encor osé se proposer, J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'ex-

poser...

Mél, Madame, il faut l'aider; vous ne
pouvez mieux faire.

Dor. Vous me conseillez donc de suivre cette affaire?

Mél. Quoi! c'est un avantage; & vous vous consultez?

Der. avec per de bien, des proces de des

detters,

MELANIDE.

Der. Il est vrai que j'y vois quelques difficultez.

Mel. Quelles difficultez?

Der. Sur tout il en est

une.

n

1-

ié.

la

te;

X.

ne

VIC

OUS

Der.

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune, Monsieur votre Neveu sera desespéré.

A tout autre parti je l'aurois preféré.

Car enfin, son amour dont il n'est pas le maître,

Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.

Cet heureux mariage eût resserré les nœuds De la tendre amitié qui nous joint toutes

deux.

D'Arviane & ma Fille étoient nez l'un pour l'autre;

Mais vous connoissez trop mon état & le votre.

Tant de félicité n'est pas faite pour nous.

Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez vous?

Mél. D'Arviane, fans doute, a grand tort de prétendre

Au bonheur de pouvoir être un jour votre

S'il ose s'en flatter, je ne sais pas pourquoi. Il manque de fortune; & comme il n'a que moi

Sur qui puisse rouler toute son espérance, Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.

I 3

Mais

Mais d'un enchantement, plus fort que mes discours,

Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le

N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance. Et comme son amour, & sur-tout sa présence,

Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,

Mes ordres absolus lui vont être donnez.

- Dor. Comment?

Mél. L'occasion en est fort

N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle?

Quoiqu'il prétende encor éloigner son dé-

Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

Dor. Madame, ce depart est un grand facrifice;

Pourra-t'il s'y resoudre?

Mél. Il faut qu'il obéisse.

Dor. Je le plains.

Mel. Il m'est cher.

Dor. Ah! vous

pouvez l'aimer,

Sans craindre que personne ose vous en blamer;

Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

Mél. Je lui vois tous les jours un défaut
qui s'augmente.

Dor.

Dor. Quel est-il?

Mél. Un peu trop d'impétuosité.

Dor. Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité

Désigne un grand courage, & beaucoup de droiture;

Ces cœurs-là font toujours honneur à la na-

D'ailleurs je ne crois pas qu'on puisse, à dixhuit ans,

Avoir moins de défauts avec plus d'agré-

Mél. Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,

A partir dès demain je saurai le contraindre;

Et je vais de ce pas...

Dor. Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCENE II.

D'ARVIANE, MELANIDE.

Mél. J'avois à vous parler.

robnamed rella rige D'Arv. Ma joie en est

extrême.

Le fujet qui m'amène, est sans doute le même;

Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

Mél. Vous avez dû fonger à faire vos

I 4

D' Aro.

le

23

e. é-

113

rt

oir

lé-

ue

nd

Te.

ous

olâ-

te.

or.

D' Arv. Non, Madame.

Mél. Tant-pis. Vous

auriez du les faire.

D'Arv. Rien ne me presse encore; & je compte...

Mél. Au contraire,

Vous partez dès demain.

D'Arv. Sur un nouveau congé Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé. Mél. Vous n'en obtiendrez point, si vous

voulez me plaire.

Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous

Et voulez-vous tomber dans le relâchement? Puisqu'on pense de vous avantageusement, Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'Arv. Ne puis-je demander sans scrupule

& fans crainte,

Que l'on me renouvelle un malheureux congé?

Est-ce donc le premier que l'on ait pro-

longé?

Mél. D'accord; mais le plus fage est celui qui s'en passe.

Hé 1 peut-on, fans rougir, aller demander grace,

Quand il est question de remplir son devoir? Quel pretexte avez-vous à faire recevoir? Vous n'osez me le dire; & j'entens ce lan-

D' Arv. Je n'imaginois pas être dans l'efclavage.

Dans

Dans ma profession, il est quelques loisirs Que la gloire permet de prêter aux plaisirs: Quand il en sera tems, je pourrai m'y soustraire.

Je ne sais point manquer où je suis nécesfaire.

Mêl. J'ai vû que votre ardeur & votre

Ne se mesuroient pas sur la nécessité.

Un cercle moins étroit renfermoit votre zéle. Déja l'on vous citoit par tout comme un modéle.

Ah! vos devoirs, pour vous, auroient le même appas;

Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas. Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.

Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous

Laissez, Monsieur, laissez l'amour aux gens heureux:

Hélas! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.

Accablé sous le poids d'une chaîne importune,

Eh, comment voulez-vous aller à la fortune? Il iera tems d'aimer quand vous serez au port.

D'Arv. Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?

Est-il si différent de celui de tant d'autres? Mél. Ne vous comparez point.

D' Arv. Quels dif-

cours font les vôtres!

Mon fort n'est pas des plus heureux, sans contredit.

Je n'ai rien oublié. Vous m'avez affez dit Que les Infortunez, à qui je dois la vie, Contraints, par des malheurs, à quitter leur

patrie.

Ayant bien-tôt après fini leurs triftes jours, Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autres of fecours day 1800 , Hove Pov. IdA

Que vos seules bontez, avec quelque naissance; Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance.

Pris des soins que le tems n'a pu diminuer: Tant que vous daignerez me les continuer,

Ma situation ne sera point affreuse.

Mél. Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût

plus heureuse:

Mais, par un contre-tems qu'on éprouve toujours,

La Prudence ne vient qu'à la fin des beaux

lours.

L'Amour qui peut vous faire un tort si main the nifefte, the ment of the death in

N'est pas le seul écueil qui vous sera funefte =

Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.

Vous avez dans l'esprit un feu séditieux

Qui prend de plus en plus sur votre caractére.

Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altére; Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais

L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix Les contrariétez dont la vie est semée?

La moindre dans votre ame aisément ensiammée,

Vous donne du dèpit, du dègoût, de l'humeur. Quand on veut, dans le monde, avoir quelque bonheur,

Il faut légérement gliffer sur bien des choses: On y trouve bien plus d'épines que de roses. Aux contradictions il faut s'accoutumer, Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.

Ce discours vous ennuie?

7

if-

ns

UF

es

e;

re

Ìŧ

3

X

-

13

n

Sot O

D'Arv. En quoi donc?

Mél. J'en

foupire.

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire

A la veille du jour où vous m'allez quitter;

Par tout où vous serez, tâchez d'en prositer.

D'Arv. Pourquoi ce prompt départ?

Mél. N'y

formez point d'obstacle. Le cœur d'un Galant-homme est son plus sûr oracle.

Interrogez le vâtre, & suivez son conseil.

SCENE some audi, Canthe, & vous

SCENE III.

D'ARVIANE Seul.

Oh, parbleu, je ne vis jamais rien de pareil!

Cest me tyranniser d'une façon cruelle. Je veux bien lui passer ses leçons & son zéle; Mais, qu'à propos de rien, elle sixe à demain

Mon malheureux départ, l'ordre est trop

C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale; Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?

Il faut paisiblement digérer ce poison? Non, malgré ma douceur, j'enrage; & j'ai raison.

SCENE IV.

Rosalie, D'ARVIANE.

D' Arv. [allant au devant de Rosalie.] Ah,

Rof. Eh bien? Quel sujet vous agite? D'Arv. On prétend que je parte; on veut que je vous quitté.

Rof. Est-ce un mal aussi grand que vous

D'Arv. Et vous aussi, Cruelle, & vous m'y condamnez!

Quoi!

Quoi! vous me prescrivez ce départ inutile ? Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,

Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir, Et perdre des momens consacrez à vous voir?

Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle,

Je ne balance pas à vous quitter pour elle. Que dis-je? Pardonnez; ce n'est pas vous quitter

Que d'aller acquérir de quoi vous mériter. Mais quand rien ne m'oblige...

Rof. Ecoutez. On

m'ordonne

1-

P

<u>-</u>

ai

?

ut

us

us

i!

D'user de tous les droits que votre amour me donne.

On s'en prendroit à moi si vous ne partiez

Comme si je pouvois disposer de vos pas, Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'Arv. Eh! qui peut mieux que vous décider de ma vie?

Ah! du moins, convenez enfin, de bonne foi,

De l'empire absolu que vous avez sur moi. Ros. Il faut donc m'en donner la preuve

la plus claire.

D'Arm Jarross

D' Arv. Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire,

the do no pas avoir con air conjours paintite

Hélas!

Hélas! je dois m'attendre à tout de votre part.

Ros. On veut que vous partiez.

D'Arv. Quoi! tou-

jours ce départ ? Vous l'avez resolu ?

Ros. Si l'amour vous arrête, Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête. D' Arv. Voyons.

Rof. Ma Mere ...

D'Arv. Eh bien?
Rof. M'or-

donne de vous fuir.

D' Arv. On n'aura point de peine à vous faire obéir?

Rof. J'obéïrai, sans doute.

D' Arv. On vous l'a

fait-promettre?

Ros. Et j'exécuterai ma parole à la lettre. D'Arv. Je le crois.

Ros. Cependant vous ferez

fagement

De vous prêter de même à cet arrangement, D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'Arv. Ne faut-il pas plus loin pouffer la

complaisance,

Et pour l'amour de vous, ceffer de vous aimer? Ros. Vous feriez bien.

D'Arv. [animé.] L'avis a de quoi me charmer!

Rof. Vous vous fâchez, je crois?

D' Arv. J'ai tort

d'être sensible, Et de ne pas avoir cet air toujours paisible Qui montre que pour vous tout est indifférent!

Ah! je n'en connois pas de plus désesperant.

Ros. L'égalité d'humeur sut toujours mon
partage.

D'Arv. Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage;

Si pour vous c'en est un; quant à moi, je le fuis.

Plus je sens vivement, plus je sens que je suis.

L'égalité d'humeur vient de l'indifférence; Et quoique vous puissiez dire pour sa défense.

L'insensibilité ne sauroit être un bien.

3

1

Z

t,

la

.

oi

rt

ui

25.380.19

Quoi! jamais n'être émû, n'être affecté de rien;

Rester au même point tout le tems de sa vie,

Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;

Borner, ou pour mieux dire, anéantir son goût;

Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme;

N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme:

Etre toujours soi-même; y peut-on résister? Est-ce là vivre? Non. C'est à peine exister. Ros. Ainsi votre bonheur est grand?

D'Arv. Il de-

vroit l'être.

Enfin, je vais partir.

Ros. Je vous ai fait connoître Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois?

Vous ne me quittez pas pour la première fois, Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiérude!

D'Arv. Hélas! je vous laissois dans une solitude,

On vos charmes naissans, par moi seul adorez,

De tout ce qui respire, étoient presque igno-

A ma conquête alors l'Amour bornoit les vôtres.

Grands Dieux! que ce départ est différent des autres?

Vous restez à Paris. Déja de tous côtez On se plast à semer le bruit de vos beautez. Et sur quoi voulez-vous que mon repos se sonde?

Je vous vois mille Amans.

CHESTER HARRIES CO.

Rof. Qui font-ils?

le monde.

Rof. Mais encore il faudroit me nommer...

D'Arv. Eh! ce font

Tous ceux qui vous ont vûe, & ceux qui

vous verront.

Paroîtrez

Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée?
Vous seignez d'ignorer quel est votre pouvoir.

Onne fait point d'Amant sans s'en appercevoir. Le Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire?

re

je

is,

ne

0-

10-

les

ent

ez.

s se

'out

er ...

font qui

îtrez

Rof. Et quand cela feroit, qu'auriez-vous

D' Arv. Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,

Et qu'ici tous les jours il ne reviendroir pas, Si vous ne l'attiriez.

Ros. Je dépens d'une Mere, Et d'un Oncle qui m'a toujours servi de Pere. Il m'aime; & vous savez que je puis espérer D'en hériter un jour, s'il veut me présérer. Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux

qu'il honore? A l'égard du Marquis; s'il m'aime, je l'i-

gnore:
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'Arv. Vous lui ferez bien-tôt avouer fon secret?

Rof. Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'Arv. Il ne tardera pas à rompre le silence.

Apprenez que vos yeux en favent plus que vous.

Vous leur laissez parler un langage si doux :

Ils favent regarder d'une façon si tendre, Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre:

Chacun de vos regards paroît un sentiment, Qui semble autoriser les desirs d'un Amant; Et dès qu'ils sont sormez, l'espoir les fait éclore.

Ros. L'avez-vous, cet espoir qui fait que l'on m'adore?

D' Arv. De tous ceux que l'Amour a mis fous votre loi,

Vous n'avez jamais sû desespérer que moi.

Ros. Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

D'Arv. Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

Ros. Que vous ai-je promis? Osez le réclamer.

D' Arv. Ne s'engage-t'on pas, quand on fe laisse aimer?

Ros. Ainsi vous m'apprenez, d'une saçon discrette,

Que naturellement je suis un peu coquette.

D'Arv. Ah! si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

Ros. Eh! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux?

D' Arv. Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie?

Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,

the parier un languer i dour :

N'est

I

M

I

Vo

Im

Au

N'est qu'un sentiment vif, & toujours ani-

Par la crainte de perdre un objet trop aimé. I Ros. Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.

Quand je pouvois encore à peine vous en-

Il sembloit que, pour vous, l'Amour & la Raison

Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur faison;

A vos fausses terreurs tout servoit de matière;

r

7

é-

on

on

ne

ous

mpt

fré-

J'est

Vous vouliez occuper mon ame toute entière. Chez vous l'inquiétude est dans son élément : On n'a jamais été plus injuste en aimant.

En croyant pénétrer au fond de ma pensée, Hélas! combien de fois m'avez vous offensée?

L'Amour dans votre cœur est toujours en courroux.

D' Arv. Ah! vous me trahirez, je le fais mieux que vous.

Ros. De part & d'autre enfin laissons-là le reproche,

Monsieur, en attendant que le tems nous

Il faut vous éloigner; il faut nous séparer. Votre départ m'importe; allez le préparer. Imaginez pourtant que j'y serai sensible Autant que je dois l'être.

D' Arv. Ah! feroit-il possible?

K 2 Oserois-

22 MELANIDE.

Oserois-je expliquer?...

Rof. Finissons l'entretien; Il n'a que trop duré: je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE feul.

C'en est fait; aux chagrins je ne suis plus

Non jamais je ne sus si transporté de joie.

L'absence est donc un bien?... Sans elle, aurois-je appris

Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris?

Il falloit me bannir pour favoir qu'elle m'aime.

Mais puis-je me flater de ce bonheur suprême? Que dis-je? S'il est vrai, je l'apprends un peu tard.

Pour la première fois, au moment d'un dé-

part,
Ce cœur, où je n'ai vû que de l'indifference,
Me donne tout-à-coup une douce espérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? Est-ce une trahison?

Auroit-elle employé cet aimable poison Pour me perdre?... Il faut voir. Ma présence satigue;

Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :

Ald lession Principle?

Ciordo:

Rofalie

Rosalie elle-même y pourroit avoir part. Pour nous en éclaircir, retardons mon dé-- part. The line and digitage realism to

Devois-je encore aimer? je vous ai racence

Bont on me his cules la chalca fortimes. A C T E IL

SCENE L

LE MARQUIS D'ORVIGNY, THE ODON.

Le Marq. T'ALLOIS me plaindre à vous. Le Marq. de quoi, je vous prie?

Le Marq. D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie alor tollemous bright

Théo. C'est me faire un reproche assez mortifiant.

Le Marq. En flatant mon amour, en le fortifiant

Dans mon ame incertaine, & toujours com-

Vous avez irrité le poison qui me tuë.

Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enyvré;

Et peut-être déja serois-je délivré

D'un mal qui dans le tems n'étoit pas incurable.

Théo. Mon tort est donc bien grand?

Le Marg., Il est

irréparable.

Doll

Done undeur qui n'a isming Theo.

in-

A

le

e ?

un

lé-

ce,

ce!

та-

oré-

falie

Theo. Pourquoi Pag y saidin-sils sillo A

Le Marq. Sur votre appui je n'ai que

trop compté!

Devois-je encore aimer? je vous ai raconté L'histoire de ce triste & secret hyménée, Dont on me sit briser la chaîne sortunée. Vous savez quelle sut la douleur que j'en eus:

Et qu'ayant employé bien des foins superflus A chercher en tous lieux une Epouse si chere, Alors pour me venger des rigueurs de mon Pere.

Je me promis du moins le reste de mes

De fuir également l'hymen & les amours. Vaine promesse! hélas! qu'est-elle devenue? Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

Théo. J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.

Avois-je mandié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence;
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir je vous en ai
donné,

Le Marq. C'est de quoi je me plains. Théo. J'en

dois être étonné. Car enfin je n'ai pû, ni dû vous faire un

D'une ardeur qui n'a rien que de très-légitime.

D'où

D'où viennent ces remords? Votre Epouse n'est plus

Depuis affez long-tems; & croyez au furplus,

Que, pour peu que sa mort est été moins certaine,

Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne, Je n'aurois pas laissé mourir un seu si beau. Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

Le Marq. J'ai trahi mes sermens; j'ai vaincu mes scrupules:

Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

Théo. Quels font donc ces travers si grands & si fâcheux?

Le Marq. C'est l'amour à mon âge, &

Je vais servir à tous de fable & de risée.

is

n

ù

Théo, Eh! par où cette crainte est-elle

Le Marq. Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?

D'Arviane l'adore; il doit en être aimé.

Et n'est-ce pas à moi la plus grande solie

D'oser lui disputer le cœur de Rosalie?

Il l'aime; il lui convient; ils sont dans leurs

beaux jours; Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

worth your near WK 400

I'en

J'en jure bien autant. Mais quelle différence!

Je sens trop que l'Amour lui doit la présérence.

Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

Théo. Il est rare d'aimer sans avoir de

Le Marq. Je le crois. Mais, du moins, il eût fallu m'instruire.

Théo. D'Arviane, en tout cas, ne pourra

pas vous nuire.

Le Marq. Il n'est point de Rival qui ne foit dangereux.

Théo. Il vient de recevoir un ordre rigouis 4 septed of all reux,

Qui va vous délivrer de cette concurrence,

Le Marq. Comment?

Théo. Il part demain, &

perd toute espérance.

Le Marq. Vous me débaraffez d'un poids bien importun.

Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres musi la plus m.esriôv

Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins

La première beauté dont je sus si charmé.

Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie Va jusqu'à la sureur; oui, c'est sait de ma vie;

J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux fuccès:

Je n'exagére point un si cruel excès.

Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.

Vous m'avez embarqué; sauvez moi du naufrage.

Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;

Parlez à votre Sœur, & ne ménagez rien. Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie. Enfin, pour obtenir la main de Rosalie, Sacrifiez-lui tout; j'ose vous l'ordonner: Je lui devrai bien plus que je ne puis donner. Théo. Je verrai Dorisée.

Le Marq. Oui, réglez avec elle. Théo. Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

Le Marq. Vous me le promettez?

pouvez espérer.

2

S

S

Le Marq. Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

DE CENEUL SON SINGE

THE ODON Seul.

Cette affaire n'est pas difficile à conclure, Et voilà pour ma Niéce une heureuse avanture.

K 5 J'imagine

DAMEST HOLL

J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.

Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle

fache

Le triste & malheureux secret que je lui

Tous mes retardemens ne pourroient em-

Vous commission S C E No E MIL.

Me'LANIDE, THE'ODON.

Theo. A votre appartement je vous allois chercher.

chercher.

Mél. J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble :

Je la quitte toujours quand le monde s'affemble.

Théo. Vous le fuyez?

Mél. Beaucoup.

Sastismong of om a Theo. Je ne vous

and V comprens pas.

Peut-on ne pas- l'aimer, quand on a tant

Lorsqu'on est, comme vous, si sure de lui plaire

Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire, modo an T

A travers le torrent se jetter à grand bruit, Et suivre avec sureur le monde qui les suit?

.sigi Mél.

l'imagine

Mél. N'auriez-vous point, Monsieur, quelque chose à m'apprendre?

Théo. Je ne sais que vous dire, & quel compte vous rendre.

Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

Mél. Non, non, parlez.

orpiBiv al 2019 200 Theo. Je fuis tout-à-fait

indigné.

Mél. Eh! de quoi donc, Monsieur? Théo. Dites-

moi, je vous prie,

Qu'avez-vous fait à ceux à qui le fang vous De toutes thees doubleurs c'all la pingaibroc-

Pour qu'ils se soient ainsi contre vous dé-Mon pardon m'edt été plas santag nol

Je ne vis de mes jours des gens plus acharndomerer vousit mon fort ringeneux

Mél. Peut-être ont-ils raison, du moins aux yeux du monde:

C'est ce qui cause ici ma retraite prosonde. Théo. Vos biens font dans leurs mains fans elinespoir de retour. p 50 2001 A

Ne nous en flatons point: je n'y vois aucun jour.

Ils se trouvent armez d'un titre incontestable.

Mél. Suis-je deshéritée?

table.

t

u

Théo. Il est trop véri-May Like eff bien

Jeans your me connoctices, to perches voice

Mél. Quoi, mon Pere & ma Mere ont eu cette rigueur!

Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur?

Théo. En termes trop précis leur volonté s'exprime.

Des rigueurs de la Loi vous êtes la victime.

Mél. Ah, Ciel!

Théo. Que votre fort est digne de pirié!

Mél. Ils ne m'ont donc laissé que leur ini-

De toutes mes douleurs c'est la plus impor-

Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.

M'abandonnerez-vous à mon fort rigoureux?

Et mettrez-vous un terme à vos foins généreux?

Je n'espére qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

Théo. A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

Mél. Je vais donc... Le pourrai-je?...

Ah, quelle extrémité!

Je vais mettre le comble à ma calamité.

Théo. Quelle est cette frayeur?

Mél. Elle eft bien

légitime.

Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

T'béo.

Théo. Non, Madame; daignez vous raffurer.

Mel. Ah, Ciel! hote strong strong

Il faut donc dévoiler un secret si cruel, Et m'arracher ensin... Vous ne pourrez me croire.

C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma

J'ai payé cherement l'égarement affreux Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,

Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse

Sauver un jeune cœur des piéges qu'on lui

Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé. Je plûs; j'y sus sensible. A peine eus-je cédé

Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes,

En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.

L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité, Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.

Nous vîmes, mais trop tard, que jamais

Ne feroit le bonheur de notre destinée.

Nous devinmes certains de ne point obtenir.

L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.

Des haines, des procès, & mille circonstan-

Auroient fait rejetter nos plus vives instances.

Nos feux étoient secrets : s'ils s'étoient dé-

Notre perte étoit sûre; on nous eût séparez. Théo. [à part.] Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.

[à Mél.] Continuez.

Théo. Non, Madame; daignez me parler fans détour.

Quel parti prites-vous?

Mél. Le parti de l'Amour. L'objet de ma tendresse employa trop de charmes.

Nous ofâmes penser à des liens secrets.

L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.

Hélas! il n'en est point que l'Amour ne franchisse.

Je ne pus résisten au penchant le plus doux. Sur la foi des sermens... nous devînmes Epoux.

Je vois que sans frémir vous n'avez pû m'entendre:

A ce funeste effet je devois bien m'attendre. Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;

Ce funeste secret enfin se découvrit.

J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,

D'une famille alors justement irritée.

Celle

Celle de mon Epoux ardente à nous punir, Résolut de me perdre & de nous désunir. En vain il réclama contre leur violence. Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur venshov geance in siere in solo all

A peine mon opprobre eut été prononcé, Par un Pere en fureur il me fur annoncé. Au rang de ses enfans je ne sus plus comprée; Dans le fond d'un désert je me vis transportée, Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs, Aucun foulagement n'a fuspendu mes pleurs.

Théo. [à part.] Quelle conformité!

va vous furprendre,

Croiriez-vous que l'Amant, que l'Epoux le plus tendre

Me laissa dans l'horreur du plus profond

Son amour, ses sermens, tout fut enseveli... Mais le dois-je accuser de tant de perfidie? Non, le moindre foupçon m'auroit coûté la Le rapport elt entre cux aufil grapivou

Ses soins, comme les miens, ont été superflus, Il m'a cherchée en vain; peut-être il ne vit plus.

C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore.

Tout peut se réparer. S'il respire, il m'adore. Je suis libre; il doit l'être. Aidez-moi de vos foins.

Pour mon seul intérêt je vous presserois moins:

34 MELANIDE.

Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.
Théo. N'eûtes vous pas un Fils?

slow well sunos ame Mel. Hélas!

-my c'est pour lui-même la molep tame al

Que la plus tendre Mere implore votre

Théo. [à part.] Justement! [baut.] Esperez.

Mél. Mon Epoux seroit-il de votre connoissance?

Théo. Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance?

Mél. Oui, Monsieur; il servoit: il doit être avancé.

Thée. Comment se nommoit-il?

Mél. Le Comte

d'Ormancé. austron'il amb a

Théo. [avec chagrin.] Ce n'est plus lui.

. ilevelige auf tuot enema Mél. Qui donc?

croyois le connoître. Promote et no

Le rapport est entre eux aussi grand qu'il peut l'être;

Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

Mél. Que dites-vous ? Donot al mo.

Théo. Celui que j'avois

of fourconné, and la comme de la comme de

Depuis long-tems éprouve un fort pareil au vôtre.

Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

Mil.

Mél. Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t'on ?

Théo. Le Marquis d'Orvigny. Le connoiffez-vous ? oblitota a chiodato

Mél. Non.

Theo. Il vient fouvent ich and all

Mél. Voilà ce que j'ignore.

Théo. Vous auriez pû le voir ; vous le pouvez encore! IT shirt sup bull

Théo. Chez Dorifée. Il n'y fait

Comment avez-vous pû ne le pas rencontrer? Mél. Je disparois toujours dès qu'il vient des visites;

Et je n'ai jamais và celui que vous me dites. Théo. Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins

Que je n'épargnerai, ni mes pas, ni mes foins. Mél. Quel embarras pour vous!

Théo. Je m'en

charge avec jole;

Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie. Mél. On ne sait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

Théo. Quoi! vous n'avez jamais appris à Dorifée

La cause de vos pleurs?

1

Mél. Non : je l'ai deguise. Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon

Théo. Mon zéle me rendra digne de cet hon-SCENE neur.

SCENE IV.

THE ODON feul.

D'abord, à Dorifée allons, courons apprendre

Un bonheur que, sans doute, elle n'osoit

Que je plains d'Arviane! Il sera furieux.

Mais que faire? Il pourra quelque jour trouver mieux. anob 40

A son âge, on remplace aisément ce qu'on aime. Mélanide revient. cue d'entrer.

Senment S. C. E. N. E. S. C. B. NuE - SV. 100 mino.

Me'LANIDE, THE'ODON.

. Mél. :Ah, ma joie est extrême! Il fortoit ; je l'ai vû. peno just

Théo. Qui donc avez-vous vû? Mél. Le Marquis d'Orvigny ... Quel

bonheur imprévû l Jel'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçûe: Il fembloit que mon cœur me l'avoit an-Théo, Quoi ? in mor or sold and sold !!

i airoge eleme vove'n avov Theo. Qui? Mél. Le

Comte d'Ormancé. Theo. Ne vous trompez-vous point?

nom navo noveh lust suov s'up Mél. Quoi! Hé! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?

C'eft

C'est lui-même; j'en ai des signes trop certains. Mes sens se sont troublez; mes yeux se sont éteints;

Mon cœura treffailli... Que mon ame est ravie!
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs sont payez. Sans mon faississement,

it

11

e.

?

el

e:

1.

n

ft

J'aurois cédé, sans doute, à mon empresse-

Vous avez déploré mon infortune affreuse. Félicitez-moi donc.

Théo. [d'un air embarrassé.] La rencontre est heureuse.

Mél. Heureuse! j'en mourrai. Mais ne différez pas;

Vers un Epoux si cher précipitez vos pas; Sa vive impatience égalera la mienne.

Qu'il vienne réunir ma flâme avec la sienne. Volez... Mais je vous vois un air embarassé: D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé? Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive?

Théo. J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,

Si je n'appréhendois un contre-tems facheux.

Mél. En quoi donc mon bonheur peut-il
être douteux?

Théo. Il ne devroit pas l'être.

Mel. Expliquez-

vous, de grace.

Quel est ce contre-tems? Qu'est-ce donc qui
se passe?

Je

Je retrouve l'Epoux que j'avois tant pleuré. Se peut-il que mon fort ne soit pas affuré?

Théo. [après avoir un peu rêvé.] Il reprendra, fans doute, une chaîne si belle; Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENEVL

Dorise'e, Rosalie, Theodon, MELANIDE.

Dor. [à Rosalie.] On a sur un Amant un pouvoir absolu.

Il auroit obeï, si vous l'eussiez voulu.

Rof. Madame, ce reproche a de quoi me furprendre.

Dor. [à Melanide.] D'Arviane nous reste,

on vient de me l'apprendre.

Je pense qu'il est bon de vous en avertir. Mél. Il me semble pourtant qu'il s'apprête

à partir.

31

Dor. J'ai sû qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence ;

Et que, pour vous cacher sa désobéissance, Il doit se retirer chez un de ses amis.

Mél. Je croyois qu'à mon ordre il feroit plus foumis.

Dor. [regardant Rofalie.] Aux volontez d'une autre il auroit pû se rendre.

On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu iup of prendre 200 same ennor de fie La

La raison m'en paroît aisée à pénétrer.

Mais, laissons ces détails; je n'y veux pas entrer.

Ros. Trop de prévention peut-être vous abuse.

Dor. La prompte obéissance est la meilleure excuse:

C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter.

Ainsi, Mademoiselle, il vous plaira d'opter. Le Cloître est d'un côté, de l'autre est l'Hymenée.

Vous même, décidez de votre destinée.

Acceptez, des ce jour un Epoux de ma main.

Ou déterminez-vous à partir dès demain.

2

ì

Z

u

2

Alsia.

On vous offre un bonheur que vous n'ofiez prétendre.

Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre

Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.

C'est le plus tendre Amour qui vous offre un Epoux.

Mél. [à part.] Oh Ciel! quel coup de foudre ?

Dor. [à Rosalie.] En cas qu'il vous con-

vienne, Distez votre réponse, elle sera la mienne. stre n'aura yas un bien dei fut à lui

Mél.

Mél. [à part.] Oh Ciel! Dor. [à Rosalie.] Pour d'Arviane, il v faut renoncer;

Madame, vous dira de n'y jamais penser. [en regardant Mélanide.]

Mél. [à part.] Que vais-je devenir? Dor. [à Mélanide.] Qu'elle

C'est la seule, en un mabisabemamuiste Que vois-je!... Qu'avez-vous?... Ma ne chere Mélanide. Al lionne M. M. Marine

[MELANIDE en se laissant aller dans les bras de Théodon.]

Hélas! je n'en puis plus.

Théo. Aidez-moi prompte-

ment.

Il faut la remener dans son appartement. Dorisée, Rosalie & Théodon l'emmenent,

ACTE

SCENE I.

Rosalie seule.

UE je hais du Marquis la recherche importune! Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune? Ah! du moins, pour jamais s'il me perd vocre repond, elle Liud bruojus e. Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.

Mais,

Mais, hélas! le voici. Faisons-nous violence.

Pour le persuader de mon indifférence.

Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer, Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCENE IL

D'ARVIANE, ROSALIE.

Rof. Que ne me fuyez-vous? Quel espoir vous attire?

D'Arv. Vous paroissiez avoir quelque

chose à me dire. Chose à me dire. Ce n'est rien. Ne me Rof. Je l'ai cru. retenez plus.

D' Arv. Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

Ros. Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire?

Hé bien! n'avez-vous point de reproche à vous faire?

D'Arv. Le seul que je me fasse, est de vous trop aimer.

Ros. Laissez-là votre amour; tâchez de vous calmer.

Que devient ce départ promis & necessaire? D' Arv. [plus doucement.] J'y songe apparemment.

Rof. On fait tout le contraire.

D' Arv.

D' Arv. [vivement.] C'est me persécuter d'une étrange façon.

Avois-je si grand tort de prendre du soup

Oui, je reste; & s'il faut que je me justifie, C'est pour être témoin de votre persidie.

Ros. Je suis accoutumée à vos vivacitez.

D'Arv. Achevez librement ce que vous méditez.

Sans craindre desormais que je vous impor-

Mais, en facrifiant l'Amour à la Fortune, Falloit-il abuser de ma foible raison? Ne peut-on se quitter sans une trahison?

Ros. Seroit-ce bien à moi que ce discours

s'addreffe ?

D'Arv. Deviez-vous affecter une fausse tendresse?

Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

Ros. De tout ce que j'entens, j'ai lieu de m'étonner.

C'est vous qui m'accusez quand je suis ofsensée!

Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée!

D'Arv. Le Marquis ne va pas devenir

votre Epoux?

Rof. Peut-être.

D'Arv. Ce n'est pas votre espoir le plus doux?

Pour

Pour hâter mon départ, dont j'ai prévû la Tion fuite,

Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite? Nos adieux sont trop bien gravez dans mon

Perfide! en me quittant, vous ne m'avez e comptois vous en voir pas dit

Imaginez, pourtant, que j'y serai sensible Autant que je dois l'être?

Rof. Ah! rien n'est plus

Had rifible 2012 SUOT

L'interprétation vous égare & vous perd. Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert. Et les expressions qui sont de cette espèce, Il faudroit du discours bannir la politesse.

D' Arv. Quoi! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,

N'est plus qu'un compliment?

Ros. Je vous ai

toujours die

D'une façon très-claire & très-intelligible, Que, sans aucun amour, on peut-être sensible. L'amitié véritable a sa tendresse à part,

Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hazard. D' Arv. Ce n'est pas là le prix d'une tendreffe extrême. It sau op suov-rollio

Je cherchois de l'amour... depuis que je

Et que vous le fouffrez ...

Ros. Pouvois-je l'empêcher? D'Arv. Je n'ai pû pervenir encore à voustoucher.

Ros.

Rof. Je m'en rapporte à vous.

D' Arv. Que d'amour

inutile.

Si l'estime insipide & l'amitié stérile

Sont les feuls fentimens qui soient connus de Perfide l'en me quittant, vous fauny avez

Je comptois vous en voir partager de plus

Rof. Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous fuffire.

D' Arv. Non, je ne vous crois pas, puifqu'il faut yous le dire, nominagioni'.I

Je tiens, depuis long-tems, ce secret rentermé :

Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé. debons and el 1

Vous riez?

Ross

Ros. C'est répondre.

D'Arv. Employez l'ironie! Elle a, dans votre bouche, une grace in-

finie.

Ros. Mais vous qui m'accusez, dites-moi donc comment

On parvient à pouvoir éconduire un Amant? Pour se débarasser d'une vaine poursuite,

Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite? erchois de l'amour!

Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat? Qu'elle porte, en tous lieux, sa plainte avec éclat ?

to Je a' ai pu parvenir encore à vote

A

En

U

En vérité, Monsieur, ce n'est pas trop l'usage.

Entre nous, le parti que je crois le plus

fage,

Est de fermer les yeux, de supporter en paix Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'Arv. Avec quelle malice elle se justifie!

La cruelle me brave encore & me défie! C'est, un peu trop long-tems, s'être laissé trahir:

Pour ne vous plus aimer, il faudra vous hair. Oui, je vous haïrai, je vous le certifie; C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

Ros. Il ne falloit donc pas vous en servir

fi tard.

D' Arv. C'est la haine à présent qui hâte mon départ.

Je m'en fais un plaisir, une joye infinie. Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.

Recevez les adieux les plus déterminez.

Ros. Eh bien, je les reçois.

D'Arv. Vous vous

imaginez

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre

Un cœur qui fut toujours si soumis & si tendre: 100 1 10010

Rof. J'aurois grand tort.

D' Arv. A quoi serviroit

mon retour? A rien; puisqu'au mépris du plus parfait amour, of au

En

vec

at?

Z

oi

t?

la

La Fortune & vous même avez juré ma perte.

Ma présence vous gêne; elle vous deconcerte.

Rof. Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez...

D'Arv. Et le mépris s'en mêle! Ah, vous me ravissez!

Rof. Vous êtes étonnant! Quel but est donc le vôtre?

Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un
à l'autre?

D' Arv. L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux céder.

Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.

A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,

Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.

Il fera bien heureux s'il peut vous enflammer:

Pour moi, je vais chercher un cœur qui fache aimer.

SCENE III.

il de aimeof Rosalie Jeule.

Que son sort est cruel! Du moins il peut s'en plaindre.

Et moi, par le devoir réduite à me contraindre.

Je ne puis recevoir aucun foulagement.

Voilà donc où conduit un tendre engage ment!

Nou

MELANIDE. 47

Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes.

Dans les commencemens d'un amour plein de charmes,

de charmes, Que l'esprit & le cœur sont frappez foiblement

D'un malheur qui n'est vû que dans l'éloigne-

Enfin, mon choix est fait; il faut que je

l'annonce: Ma Mere impatiente attend une réponse....

SCENE IV.

THE ODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

Théo. [en ramenant d'Arviane.] Rentrez donc.

D'Arv. Non, Monsieur; j'ai fait trop de sermens

Theo. Eh bien, parjurez-vous; c'est le droit des Amans.

Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre. Eh! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un & l'autre.

D'Arv. Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

Ros. Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

Théo. Je vous suis obligé. La complai-

Les Amans font entr'eux un peuple bien bizare...

L 3 Pardonnez

qui

dé-

12

n-

ou

h,

eft

un

Tais

r. ent

nU peut

con-

gage

Nou

Pardonnez; j'oubliois que je suis devant vous.

Ros. Je vous les abandonne; ils extravaguent tous.

Théo. Vous vous rendez justice. En tout

cas, il me femble

Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre ensemble.

D'Arv. Sans doute. Est-ce ma faute?

Er peut-on me blamer?

Je ne sais qu'adorer; c'est ma façon d'aimer. Mais, où trouver un cœur capable d'y répondre?

Le choix que j'avois fait a de quoi me con-

fondre.

Parcoentz:

Théo. [à Rosalie.] Ne repliquez-vous

D'Arv. J'ose l'en défier.

Rof. Moi! Monfieur, je n'ai point à me justifier.

Théo. C'est la régle entre les Amans: l'un

fe plaint, l'autre nie;

La querelle s'embrouille, & devient infinie.

Rof. [à Théodon.] Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embarasser?

[en montrant d'Arviane.] Ce doit être à Monfieur qu'il faut vous adresser.

Theo. [à d'Arviane.] On me renvoye à

D'Arv. Non, non, qu'elle poursuive. J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive D'avoir D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

Théo. [à Rosalie.] Vous en dites autant? Et sans plus discourir,

Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.

J'en suis fâché, pourtant : j'avois eu quelque idée

D' Arv. Et qui, vous?

Theo. Il n'est plus besoin

de l'expliquer.

D'Arv. Ah! vous pouvez toujours nous la communiquer.

Théo. Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.

Oui, j³aurois parié, mais toute chose au monde, Que depuis très-long-tems, les plus tendres amours

Uniffoient vos deux cœurs.

D' Arv. Eh! Supposez tou-

jours.

1

à

Théo. La supposition me paroît un peu sorte. [à Rosalie.] N'en convenez-vous pas?

Rof. Sans

Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'Arv. Quel étoit ce dessein?

Théo. Mon pro-

jet eût été

De vous unir tous deux par un bon mariage. J'affurois tout mon Bien... [à part.] Ils changent de visage!

L 4

[baut.]

[baut.] Dorifée eût, sans doute, accepté le parti. Rof. Quoi! ma Mere?...

Théo. Oui, vous dis-

je; elle auroit consenti....

D' Arv. Qu'entens-je? Et qu'ai-je fait? Grands Dieux!

Rof. [à part.] Quel parti suivre!

D'Arv. Je pouvois être heureux! Je n'y pourrai furvivre.

[à Rosalie.] Mon bonheur est possible; on daigne y concourir ! popilo 195

[Il se jette à ses genoux.] Ah, Rosalie! helas! dois-je vivre, ou mourir ?

Je sens tous mes excès; ils sont irréparables. L'infortune & l'erreur, toujours inséparables, Ont causé le transport & le délire affreux Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

Rof. Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?

Le reproche, l'insulte!...

D' Arv. Il y va de ma vie. L'Amour au désespoir est toujours insensé. Rof. Levez-vous.

D' Arv. [à Théodon.] Ah! Monfieur, vous avez bien pensé.

Que rien ne vous arrête.

Théo. Eh bien, l'affaire est

changint de villige !!

faite.

J'ai parlé; Dorisée en paroît satisfaite. elf [.ring h] ... mill nom sum it D'Are.

D'Arv. Dorisée y consent? Que de félicitez!

Ma chere Rosalie! [il baise la main de Rosalie.]... Ah! Monsieur, permettez... [il embrasse Théodan.

Théo. Il faut que Mélanide achéve mon ouvrage.

Allez donc au plus vîte obtenir son suffrage.

D'Arv. Nous l'aurons. Mais, souffrez.

frez...
Théo. Epargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contens, je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THE ODON feul.

Travaillons à présent au bonheur de sa Tante.

Je crois que le Marquis remplira mon attente;

Que son premier amour, facile à réveiller, Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SICENE VI.

LE MARQUIS, THE ODON.

Le Marq. Je vous trouve à propos.

ai l'ame ravie.

Le Marq. Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie ?

Monsieur,

Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?

Dites; puis-je espérer d'être bien-tôt heureux?

Théo. Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

Le Marq. Comment, si je le veux?
Théo. Vous

en êtes le maître

Le Marq. N'avez-vous pas conclu?
Théo. Tout

est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormancé?

Le Marq. On m'appelloit ainsi; c'est mon nom véritable.

Un Oncle, en me laissant un Bien considérable,

M'a fait prendre à la fois son nom & son bonheur.

Je'le dis volontiers, & je m'en fais honneur;

C'est à lui que je dois la meilleure partie De ce que je vais mettre aux pieds de Rofalie.

Théa. Ne pourrois-je savoir à peu près en quel tems

Vous avez pris ce nom?

Le Marq. Depuis près de seize ans. Théo. Et vous étiez déja, depuis plus d'une année, Séparé, malgré vous, de cette infortunée,

Dont

Dont la perte a cause votre juste courroux? Le Marq. Il est vrai. Mais pourquoi?... -moor of ruscarelle sook it-stole Theon le

n'ai point sû de vous

Comment on appelloit une Epouse si tendre Le Marq. Eh! Monsieur, à présent laissons en paix fa cendre. b lam ab ba

Elle & le trifte fruit de mon funeste amour Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour Théo. Mélanide est son nom?

Bassishi ameil ast a Le Marg. Ma furprise

est extrême!

Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir sû? Thée. D'elle

que de toutes parts on m'aprament tre-

Le Mare, Mais

Le Marg. Vous l'avez donc connue?

nionmont stor to , un Theo. Oui. Le Marg. Vous

m'étonnez fort.

Est-ce long-tems avant qu'elle ait fini son sort? En quel endroit?

Théo. Sortez d'une erreur trop cruelle. Je vous ai retrouvé cette Epouse fidelle, Toujours digne de plaire, & de vous en-

flammer. Elle respire encore, & c'est pour vous aimer. Le Marq. Mélanide!

Théo. Qui; la mort n'a point? tranché sa vie.

Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie, Elle n'a point cessé d'aimer, & d'espérer.

Le Marq. Ah! de grace, un moment laissez moi respirer.

MELANIDE.

De tous les coups du fort ce n'est pas la le moindre.

Mais, où falloit-il donc aller pour la rejoindre?

Qu'ai-je à me reprocher? Où n'ai-je point

'Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré?

Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?

Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles?

Par tout, mais vainement, j'avois porté mes

Lorsque de toutes parts on m'apprit son tré-

Theo. Monsieur, on vous trompoit.

Le Marg. Mais

fon filence même soaron ita

M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.

Ah! devoit-elle ainsi me laisser si long-tems Deplorer des malheurs que j'ai crû trop constans.

Théo. Ne lui reprochez rien.

Le Marq. Sur les moin-

dres nouvelles

Soyez für que l'Amour m'auroit donné des aîles.

Theo. Eh! ne lui faites point ce reproche indiferet.

Ses lettres ont été soustraites en secret.

Avec

Avec trop de rigueur elle étoit observée.

Le Marq. Eh! comment donc, Monsieur, l'avez-vous retrouvée?

Théo. Elle n'est plus en proie au courroux trop réel

D'une Mere infléxible, & d'un Pere cruel: Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée

Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

Le Marq. Ah! Mélanide, hélas! quel moment prenez-vous

Pour venir réclamer le cœur de votre Epoux?

Malgré moi, malgré lui, l'Amour vous a trahie.

Je ne l'ai plus ce cœur; il est à Rosalie. Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.

Je l'ai trop disputé, je l'ai trop désendu, Pour oser espérer de pouvoir le reprendre : Il est trop tard.

Théo. Comment ! & qu'osez-vous m'apprendre ?

Le Marq. Que je crains de céder à la fatalité

Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

Théo. Cette fatalité n'est autre que vousmême.

Vous craignez de céder? Quelle foiblesse extrême!

Mais il faut excuser un premier mouvement; Vos esprits ont été frappez trop vivement : Vous Vous y penferez mieux. Dugit ab gomany A

Le Marq. Eclatez sans con-

De reproches fans nombre accablez-moi fans crainte:

Les plus fanglans de tous font ceux que je me fais.

Théo. Eh! croyez-vous par-là vos devoirs fatisfaits?

Le Marq. Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

Théo. Ah, Ciel! cette ressource indigne & méprisable

N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert!

Hélas! presque toujours c'est-elle qui nous

Sans faire un seul effort, vous vous laissez

De peur de triompher, vous n'oseriez combattre.

Le Marq. Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

Theo. Ah! vous devez fentir qu'il en coûte bien plus

A trahir fon devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

Le Marq. Vous n'avez, ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

र का श्रीवरण का कार्या के प्रवृत्वा के अपने अपने अपने का प्र

Theo.

Theo. Non: mais j'ai, comme ami, votre gloire à fauver:

C'est un bien assez cher pour vous le conserver.

Etouffez un amour qui n'est plus légitime. Le penchant doit finir où commence le crime.

Le Marq. Le crime, dites-vous?

Théo. Le mot

m'est échappé.

Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé,

Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.

Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous fé-

Pouvez-vous à présent revendiquer des loix Que vous ne trouviez pas si justes autresois? Soyez vrai; j'interroge ici votre droiture.

Vous êtes-vous crû libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t'elle si longtems

Nourri dans votre sein les seux les plus cons-

Vous n'aurez donc été fidéle qu'à son ombre?

Quoi ! si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,

Vous objectez l'arrêt qui vous a séparez? Ce n'est plus lui, c'est vous qui la deshonorez.

Quel

Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?

Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre?

Vous n'aurez donc été qu'un lâche Suborneur;

Le Marq. Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur,

N'a jamais, dans le vôtre, altéré la sagesse. On censure aisément, quand on est sans foiblesse.

Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,

Que ce n'a pas été sans m'être désendu.

Ma résolution incertaine & flottante,

Ne pouvoit se fixer, ni remplir votre attente.

Mon amour indécis me laissoit en suspens.

Vous ne pouviez prévoir ce fatal contretems.

Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la vic-

A qui dois-je ma perte? A vous, qui, vers

Pressant toujours mes pas par la crainte en-

Enfin, jusques au fond les avez entraînez. Pensez-vous que je puisse, au gré de votre

zéle,

Me relever d'abord d'une chûte mortelle?

plus lei, c'els rous qui la delice-

3911

Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour.

La pente qui m'aidoit sert d'obstacle au redappen fist.

Cependant, quel que soit cet amour si funefte, ut of av no up any said as il

J'armerai contre lui la vertu qui me reste: Théo. J'en dois tout espérer.

Le Marq. Vous m'avez

pénétré,

THO SECUL STATES Dans toutes vos raisons mon esprit est entre; Mais le cœur n'est jamais si facile à con-

Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre. Théo. Ne vous arrêtez pas à de foibles ob effais.

Le Marq. Je répons des efforts, & non le l pas du succès mome mone entros ett

ob miom os CE NE VII. augusti o.

Un VALET, LE MARQUIS, THE ODON.

Le Val. [au Marquis.] Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorifée Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

Le Marq. J'y vais. [au Valet.] Permet-tez-vous?... [à Théodon.] Théo. J'ose vous en prier.

SCENE School of the men the scene

Tion II

SCENE VIII.

THE ODON feul. And Il ne devine pas qu'on va le supplier De ne plus desormais penser à Rosalie. Ce que je viens de faire, est un coup de partie

Qui les sauve tous quatre, & moi-même Dans source vos randas mon caus soldos ans C

Car enfin il étoit pour moi bien douloureux D'être, sans y penser, le complice d'un Te ne fais fi le mien nouvra fe laifamira more.

Dont Mélanide alloit devenir la victime.

Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon denon voir

Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'efpoir.

Le Marquis, à présent, aura bien moins de peine

A reprendre son cœur & sa première chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THE ODON.

D'Arv. Monfieur, vous avez crû faire mon bonheur? Théo. Oui.

D' Arv. Sachez qu'il n'en est rien, tout est évanoui.

Je suis au désespoir.

Théo. Et quelle en est la cause?

D'Arv. A ma félicité Mélanide s'oppose :

Il lui plaît d'éluder & de temporifer.

Théo. Pourquoi? quelle raison la peut autorifer ?

D'Arv. Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrettes.

Théo. Vous m'étonnez!

D' Arv. Ce font de mé-

chantes défaites ;

Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

Théo. Je ne conçois pas.

D'Arv. C'est un entête-

ment.

Dorifée, aussi-tôt, sensible à cet outrage A mandé le Marquis.

statuo que Théo. Qui, je fais le mel-

fage.

D' Arv. Et, pour que mon malheur for plutôt confommé,

Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nire de notre dest l'airoire un'ammon

Il est venu: jugez si mon bonheur s'ar-Er pourcuoi lans belon vouloir s'sparit ?

Théo. Il faut voir d'où provient ce changenor ment étrange nom am tra me l'assisti

: elfofile diorag om molder à no D' Arv.

62 MELANIDE.

D' Arv. Monsieur, je suis perdu.

Théo. Sachez

vous modérer;
Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

Fin du troisième Acte

ACTE IV.

SCENE I.

THE ODON, ME LANIDE.

Mél. TELLE est de mon refus la cause nécessaire.

D'Arviane est outré. Mais que pouvois-je faire?

Quand j'aurois consenti, rien n'eût été con-

Dans cette occasion n'auroit il pas fallu II. Faire de notre état l'histoire infortunée?

Dorisée eut alors rompu cet hyménée.

Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier? Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

Theo. J'ai crû que mon projet vous seroit plus utile.

Cet hymen à présent me paroît difficile :

Quel

Quel dommage! Il pouvoit nous rendre tous heureux.

Mél. Voilà tous mes fecrets; ils sont si douloureux

Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

Théo. Il est peu de malheurs aussi grands que les votres.

Mél. Voyez la cruauté du fort qui me poursuit.

Quand tout semble contraire à l'Ingrat qui me fuit,

Quand je puis à mon gré lui ravir ma Rivale,

Il faut qu'il se rencontre une raison fatale Qui me force à laisser combler mon deshonneur.

Pour mon malheureux Fils & pour moi quelle horreur!

Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare

Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

Théo. Je le crains.

Mél. Vos efforts seroient in-

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux. Le sien est fait pour l'être; il l'étoit, j'en suis sûre.

Eh! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure?

Vous

Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

Théo. Je voudrois, en l'état où le fort vous réduit,

Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alarmes.

Mais, helas! je ne puis que partager vos larmes;

Je tremble que bien-tôt, peut-être dès ce jour,

Votre Epoux ne vous soit arraché par l'amour.

Tout m'allarme pour vous; & rien ne me rassure,

Peut-être en ce moment signe-t'il son parjure.

Mel. Ah! Perfide, arrêtez? c'est l'arrêt de ma mort!...

Vous n'empêcherez pas un si cruel accord?

Théo. Eh! Madame, comment?

Mél. Votre pi-

tié se lasse ?

Théo. On me fait un secret de tout ce qui se passe.

Mél. Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien?

Théo. C'est ce qui me surprend; & j'appréhende bien

Que de tant de grandeurs la brillante chimére

N'ait éblouï la Fille aussi bien que la Mere. Rosalie Rosalie est, d'ailleurs, contrainte d'obéir. Elle n'a pas le choix.

Mél. Tout fert à me trahir.

Ah! Monsieur, vous voyez qu'en cet état

La pitié que j'inspire, est tout ce qui me

Ai-je épuisé la votre ? Il me seroit affreux...

Théo. Elle suit vos malheurs, & redouble avec eux.

Mél. Et me permettez-vous d'en abuser encore?

Théo. Ah! votre confiance & m'oblige & m'honore;

Disposez de mon zéle.

Mél. Auprès de mon Epoux

Daignez donc l'employer; portez les der-

Faites lui bien sentir que, s'il me sacrifie,

Mes pleurs feront autant de taches sur sa vie;

Que le bien qu'il reprend, est un vol qu'il me fait;

Des plus vives couleurs peignez-lui son for-

Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire, il perd la sienne;

Que sa honte sera plus grande que la mienne:

Et qu'il est (quel que soit l'excès de mes douleurs)

Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs. a cy amaimoMildA

Mais non. Ne vous servez que des plus La pide que j'hafpire, ; semna sesoni me

Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes.

Hélas! ne lui portez que des gémissemens, Que de tendres douleurs & des embrassemens.

Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne De lui garder toujours ce cœur qu'il aban-The Ah! votre confiance sannobiline

Ce cœur qui lui parut un don si précieux. Cet heureux tems n'est plus. Mais, Monfieur, faites mieux;

Parlez-lui de son Fils; il sauvera sa Mere. Qui peut mieux resserrer une chaîne si Faires lei bien Jentin que, sliem! srah.

Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour, Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour. Dans ce gage innocent de la tendresse extrême,

Je le conjure, hélas! de ne voir que luimême.

Mon fort fera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,

Il daigne sur son Fils réparer mes malheurs.

at the first bullet of the state of the stat

Théo.

Thée. Mais voudra-t'il m'entendre? On fuit ceux qu'on redoute.

Il a lieu de me craindre; il me fuira sans doute.

Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclatté J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

Mél. Toute ressource enfin seroit-elle épui-

Si j'allois me jetter aux pieds de Dorisée? L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

Théo. C'est lui dire un peu tard ce mal-

Pourquoi ne pas aller, dans ce péril ex-

A l'auteur de vos maux, au Marquis, à

Vous aurez contre lui des traits victorieux.

Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à set

Par un charme plus fort, on en détruit un autre, par le son de le

Mel. Et sur quoi fondez-vous mon espoir

Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs !...

Théo. Madame, comptez mieux fur vousmême. D'ailleurs,

On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.

Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême

M

Ont

100

Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

Mél. Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

Théo. Ne perdons point de tems, venez-y tout-à-l'heure.

Mél. Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

Théo. Éspérez que son cœur ne résistera pas.

Il faut que votre Fils accompagne vos pas; Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses

charmes:
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.

Vous porterez tous deux d'inévitables coups. Je vous feconderai. Nous vous aiderons tous.

Mél. Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices

La nature & l'amour nous devenir propices! Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui:

J'y conduirai mon Fils: je n'espère qu'en lui.

On Sembellit encore en voyant ce ou ba

nother I various

SCENE someting elloup and rangemite and

anibu!

le crains la wiolence; elle peut aller loin. The Hon Bris No B 1 Ot Spers. Vous.

d'abord avez foin Un VALET, THE ODON, ME LANIDE.

Le Val. [en donnant un billet à Mélanide.] De la part de Madame.

C'est affez. [au Valet.]

SCENEUL

THE ODON, ME LANIDE.

Mél. Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

[Elle lit ...]

Je vous donne au plutôt ce malbeureux avis. D' Arviane, chez moi, vient de se méconnoître, Et d'insulter vivement le Marquis.

L'outrage est, de sa part, aussi grand qu'il

peut l'être. frémis. Voyez donc, & tâchez de f'en frémis. trouver

Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver. C'est à moi de frémir.

Théo. Cette affaire est af-

freuse. Mel. D'Arviane! ... Ah! Monfieur,

que je suis malheureuse s

M 2

Je crains sa violence; elle peut aller loin. Théo. Les momens nous sont chers. Vous. d'abord ayez soin

D'arrêter d'Arviane; empêchez qu'il ne forte:

Et moi, de mon côté, je m'en vais faire enforte

Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis. Mél. Que ne vous dois-je pas?

Théo. Mes foins

vous font acquis.

Mél. Si d'Arviane étoit ici, je vous supplie,

Daignez me l'envoyer.

Ile 100 90 Théo. Vous serez obéie.

SCENE IV.

ME'LANIDE Seule.

Je tremble que déja son aveugle fureur Ne l'ait précipité dans la dernière horreur. Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux confpire . . .

Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire :

J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter

Cette attente est, pour moi, trop rude à dec je nus malhantalle population

Il faut ...

SCENE

hi rows in since escore such SCENE V. THOME

D'ARVIANE, ME LANIDE

Mél. Qu'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre,

Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D' Arv. Quoi donc?

Mel. Tenez, voyez, li-

lez ce qu'on m'écrit.

C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit !

Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise ?

D' Arv. La sensibilité ne m'est donc pas permise ?

Mel. Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.

Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur:

Quand on ne le sait, pas, on s'en attire un autre.

D' Arv. Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre?

Mél. Un moment d'imprudence a souvent fait verser

Des larmes, que le tems n'a pû faire cesser.

à

D' Arv. Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre?

Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre? TE M 3 SO COLOR TELLOS

MELANIDE

Si vous m'aimez encore; au nom de cet amour.

Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce lour.

Vous aviez, dans vos mains, le bonheur de ma vie.

Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rofalie.

Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?

Car il le tient de vous. Dans cette concurrence

Cet homme devoit il avoir la préférence? Mél. Envers votre Rival foyez plus circonspect,

Et ne sortez jamais du plus profond respect Que vous devez avoir pour lui; je vous l'ordonne.

D'Arv. Et par quelle raison?... Mais votre ordre m'étonne.

Qui, moi le respecter? Ah! retranchez ce point. Mel. Je l'exige de vous.

D'Arv. Et ne faudra-t'il

Que je lui fasse aussi des excuses i

Mél. Sans doute:

Il faut vous y résoudre, oui, quoi qu'il vous en coûte.

Croyez que mon conseil n'est pas indifférent. Obéissez enfin; ce n'est qu'en réparant Qu'on

Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D' Arv. Madame, y pensez-vous? .ustraged horst mov mornand Mél. Je sais

t

D'Arv. Ah! c'en est un peu trop: Ne m'abaissez pas tant.

Mon Rival, fi l'on veut, est un homme imold portant. ... and a specification

Eh! que me fait, à moi, si sa fortune est grande ? ou's shallon lou

Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende ?

Les procédez reçûs entre gens tels que nous, Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux, าบานอาไ

S'il se croit offensé, nous avons notre usage. Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

[En mettant la main sur son épée.

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

Mél. Je gémis de vous voir des sentimens Scroll co ma formaxosh a cft

Et pour qui?... Mais je céde; il vaut 5 one mieux yous apprendre

Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.

J'ai prévû, dès long-tems, ce qui vient d'éclatter.

J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.

Depuis

Je To la Wille I al Me, I el vrai, fai peu

de connoillance.

74

Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée

N'uniroit Rosalie à votre destinée;

Que même son amour vous seroit superflu.

D'Arv. Madame, cependant, si vous

Mél. Si j'avois pû détruire un obstacle invincible

Qui rend ce mariage entre vous impossible, Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'Arv. Quel obstacle s'oppose à des liens

Mél. Votre état.

D'Arv. Mon état, dites-vous?
J'en fais gloire.

Je sers avec honneur; du moins j'ose le croire.

Et, si quelque revers n'arrête point mes

Je ferai mon chemin, and and they L'e

Mél. Vous ne m'entendez

pas.

D'Arv. Seroit-ce ma fortune? Elle est

J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc?

N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour? Serois-je le premier?... On en voit chaque jour...

Mél. Mais ils font affortis, du moins, par la naiffance.

D' Arv. De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.

Depuis

Depuis que le hazard a pû nous réunir, Vous avez évité de m'en entretenir,

Mais je vous appartiens; ce titre me rassure. Oui, j'ai quelque naissance; elle n'est point obscure.

Mél. Ah! bien loin d'en avoir, gémifse fez d'être hé. movement anot unousel A.

D' Arv. Je frémis. par les sup les soles

Mel. Et voilà l'obstacle in-

Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D' Arv. Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître ?

Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour? Mél. Que voulez-vous favoir?

D' Arv. Parlez-moi

fans détour

La fource de ma vie est donc bien mépri. nifable ? construction not aftern the soun nil

Mél. Elle est, de part & d'autre, affez confidérable :

Mais ... ver samifici escos i files sial sad afu ill

D' Arv. Quoi donc! quel malheur me feroit furvenu? Mél. Il est affreux.

D'Arv. Comment?

Mél. Vous êtes

méconnuel ob appropolate appi muser &

Vous êtes à la fois le fruit & la victime D'un hymen que la loi n'a pas crû légitime. Ceux M 5

Ceux qui vous ont fait nattre, au désespoir réduits sous avez de m'en che carrete save suo v

L'un de l'autre ont été féparez.

smou flo a sile ; soul D'Aro. Et je fuis ?

Mél. Une attente fondée, & trop bien conhim fonduess as'b nich neid lake

A foutenu long-tems votre Mére éperdue : Elle a crû que des nœuds, brisez malgré l'awith the voils a ruome in-

Entre elle & son Epoux se renoueroient un said jour. The mind of warming to

D' Arv. Ne seroit-elle plus?

x000 90 18 01 A Wel. Elle eft tou-

jours fidelle. Santa ties too to inde

D'Arv. Son Epoux est donc mort?

Salovia andy salov : Mel. Il ne

vit plus pour elle.

D' Arv. Il ne vit plus pour elle! Eh quoi! - in cet Inhumain, he ow am be sound as

En nous restituant son cœur avec sa main, Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature,

Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture? Mél. Son cœur, par un amour impossible à dompter, I unswall hers!

Involontairement s'est laissé surmonter.

D' Arv. Devois-je naître? Ah, Ciel! tu m'as choisi mon Pére

Dans un jour malheureux de haine & de coous êms à la tois le fruit & la victissel smingel and sequential of enp non Daignez

Daignez me le nommer; je veux des au-D' Me. Vous Touriniud'bruojuis-is

Suivre par-tout ses pas & m'attacher à lui. l'irai lui reprocher ma honte & fon parjure. Mél. Ne sachez rien de plus.

ile'm ibo shreifis es D'Ard. Ah! je vous

en conjure.

an Mélin Je ne puis, u nos s'in imp mist s'?

D'Arv. Et pourquoi ne voulez-

e vous donc pasilogul nu olle as

Que j'aille, de sa main, recevoir le trépas? Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie?

C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

Mél. Vous me faires trembler.

D'Arv. Ne me re-

-me fulez plus, anob seleter off

Mél. Vous ferez, près de moi, des efforts tent de work de les en subrequitie :

L'état où je vous vois, a trop de violence. L'épouvante & l'effroi m'imposent le si-Non les adeutirons, en les pleuresansitent

D' Arv. Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant

Puisqu'on ne peut venger un affront si fanglant?

Me refuserez-vous aussi, dans ma misére, La grace & la douceur de connoître ma Mére ?

Mél. Hélas! : Trumpa de stormangia (1

D'Arv. Vous soupirez! En suis-je abandonné?

Désavoué? Sans doute. En dois-je être étonné?

Je me rens la justice affreuse qui m'est

Le fein qui m'a conçu, doit frémir à ma

C'est pour elle un supplice; elle a droit de me fuir;

Ma vie est son opprobre; elle doit me haïr.

Mél. Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime;

Qu'elle gémit sur vous, plus que sur ellemême.

D'Arv. Ne refusez donc plus, à mes em-

Le bonheur de jouir de ses embrassemens: Qu'au moins, dans nos malheurs, notre

amour nous raffemble ; is strategic

Nous les adoucirons, en les pleurant ensemble.

Mil. Ne la connoissez point.

D'Arv. Ou réunissez-

nous,

Ou vous alkez me voir mourir à vos ge-

Mel. Que vous êtes pressant ! maintain.

D' Arv. Que vous

etes cruelle Para lang Mallan Mova

Mél. Votre Mére se rend ; vous l'emportez fur elle

Ah, mon Fils!

icanamo i

D' Arv. Quoi! c'est vous? Mon cœur est satisfait.

Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

Mél: Hélas! votre destin n'est pas moins déplorable.

D' Arv. O Mére la plus tendre & la plus adorable !

Mél. Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,

Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.

Vous voyez quel doit être un jour votre partage.

Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage :

Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment ;

On les gagne avec peine, on les perd aifement :

Mais la douceur attire, & retient sur ses

L'amitié, la faveur, la fortune, & les graces,

SO MELANIDE.

La hauteur n'a jamais produit que des mal-

Je vous laisse y penser; je vais cacher mes

SCENE VI

D'ARVIANE Seul.

Me voilà donc instruit de mon sort effroïable?

Grands Dieux! quel en est donc l'auteur impitoïable?

Hélas! je l'aurois sû, si j'avois pû calmer Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.

A sa discrétion j'aurois été me rendre :

Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre.

Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté, N'ont pû de cet Ingrat vaincre la cruauté? Quelle idée imprévue, & peut-être infensée, Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée?

Je ne sais; mais je sens accrostre mes soup-

Quand je pense aux conseils, aux avis, aux lecons.

Qu'au sujet du Marquis j'ai reçus de ma

Elle y prend intérêt. Quel en est le mys-

Pourquoi

Pourquoi tous ces égards, & ce profond refpect

Qu'elle éxige pour lui? Cet ordre m'est

Ce Monsieur d'Orvigny, qu'on veut que je révére,

Seroit-il, à la fois, mon Rival & mon Pére ?

Lui ? Dans ce doute affreux tout se con-

Haine, desir, terreur, espoir, amour, effroi:

Je ne démêle rien dans ce trouble funeste. Qui m'en fera sortir?... Mais Théodon me reste;

Il est instruit. Allons, & tachons d'arracher Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

THE ODON, LE MARQUIS.

Théo. PLUS d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

Le Marq. Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?

C'est

C'est, pour un étourdi, prendre beaucoup de soin.

Ce jeune-homme a poussé l'affaire un peu trop loin.

C'est une offense en forme, une insulte marquée,

Qui jamais ne peut être autrement expliquée.

Elle a trop éclaté dans toute la maison :

Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

Théo. Vous ne le ferez pas.

Le Marqi Pourquoi donc,

je vous prie?

J'y suis très-résolu.

Théo. Vous en perdrez l'en-

Quand yous serez instruit d'un secret important,

Dont je ne suis instruit que depuis un ins-

Le Marq. Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

Theo. Il ne seroit plus tems.

Le Marq. J'ai peine à

vous comprendre.

Théo. Si vous saviez à qui d'Arviane ap-

Le Marq. Que m'importe?

Théo. Ah, Monsieur!...

Le Marg. Dites;

qui vous retient?

Théo.

Théo. Vous en auriez pitié.

Le Marq. Suis-je ami de

fon Pére ?

Parlez.

Théo. Hélas!

Le Marq. Eh bien?

Théo. Mélanide est fa

9 mod. Ab

Mêre.

Le Marq. Ah! que m'annoncez-vous? Théo. C'est

cet Infortune in the sull al suscincit at Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné ; mich

Enfant né pour pleurer la honte de sa Mére, Déplorable héritier d'opprobre & de mifére,

Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, fans rang;

Qui va se voir privé de tous les droits du fang,

Au lieu d'être un objet d'amour, de com-

plaisance, de joye, & de reconnoissance. Il devroit être heureux de vous devoir le Le Marg. Hélas!

Théo. C'étoit par lui que l'hymen & l'amour

Comptoient que vous deviez vous furvivre à vous-même:

C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.

Vous

84 MELANIDE.

Vous l'avez; & pourquoi n'en jouissez-vous pas?

Que voulez-vous de plus qu'un fort fi plein d'appas?

Qu'une Épouse pour vous si tendre & si constante,

Et qu'un Fils en état de remplir votre attente ?

Songez que, pour jamais, vous allez vous

Du bonheur le plus grand qui pût vous ar-

Le Marq. Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue!

Ah! Rosalie, hélas! pourquoi vous ai-je

Devois-je rencontrer vos dangereux appas? Quelle étoile funeste alors guida mes pas? Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos

charmes :

Son infidelité fait verser trop de larmes.

Théo. Vous les payerez cher, je puis vous l'annoncer.

Mélanide bien-tôt vous en fera verser.

Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

Le Marq. Qu'entens-je?

Theo. Vous allez hâter

Vous-meme

qu'il aine.

fa dernière heure.

I oft an biet que le God no fait qu'à ceux

Yous

3

-

S

S

e

Le Marq. Ah! Cruel, je le vois, vous voulez mon trépas,

Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein

Mais, comment parvenir à cet effort sur

Est-ce à l'Amour heureux à s'immoler luimême ?

Thée. Quand il est criminel, il ne pent être heureux.

Mais, voilà votre Fils, je vous laisse tous

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

Le Marq. [à part.] Théodon ne doit pas

De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'Arv. Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,

Je cherche à réparer un transport indiscret, Avec quelque bonté daignerez vous m'entendre?

Je viens chercher ma grace. A quoi doisje m'attendre?

Le Marq. Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,

Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D' Arv. Je craignois de trouver un Rival.

infléxible.

Prévenu contre moi d'une haine invincible,

Si vous me haissiez, mon sort seroit affreux.

Le Marq. On ne hait pas toujours ceux
qu'on rend malheureux.

D'Arv. Cet aveu n'adoucit mes maux

qu'en apparence,

Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

Le Marq. Croyez que je vous plains. [à part.] Tous mes sens sont troublez.

D'Arv. Votre pitié m'est chére. Ah! si vous la réglez

Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

Le Marq. Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'Arv. J'ai bien d'autres sujets de me dé-

sespérer.

Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer Qu'une si douloureuse & si triste infortune : Cette perte, après elle, en entraîne encore une.

On n'éprouva jamais un revers plus affreux. Hélas! j'avois un Pére illustre, généreux, Digne d'être à jamais ma gloire & mon modelle:

Je ne pouvois sortir d'une source plus belle. Vain bonheur! Au mépris de l'amour paternel,

Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel;

A ses premiers liens il s'arrache de sorce, Et va sacrisser, au plus affreux divorce, La nature, l'hymen, & l'amour gémissant. Je serai dénué de tout ce qu'en naissant

Le

Le plus vil des mortels apporte avec la vie.

Malheureux d'être né, je vais porter envie.

A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux:

J'en deviens le dernier, & le plus malheu-

Je vous vois attendri! je me flatte, j'espére Que vous ne prenez pas le parti de mon Pére.

Le Marq. Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'Arv. En vous, entiérement je puis donc
me fier?

Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.

Dans cette extrémité, je vous prens pour mon guide.

Le Marg. Moi? il a cal inp com fis'2

D' Arv. Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'addresser?

Ma confiance, hélas! doit-elle vous bleffer? Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse?

Mon Pére va bien-tôt combler notre dif-

Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,

Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses

Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?

Quoi! mon Pére?... Ah! Monsieur, mettez-vous à ma place;

Supposez

Supposez un moment que je sois votre Fils : Que feriez-vous ? Parlez: 300 b x 807 100 Mal

Le Marg. [à part.] Sauroit-il qui je fuis ?

[à d' Arviane.] Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.

De mes foins les plus doux vous devez tout nomattendres sie land xome of the stroy a

D' Arv. Puis-je me contenter d'un vain rell foulagement ? lam fiere fit. walls

Cruel! je ne veux point de dédommage-

Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystére ?

Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon Pére.

C'est moi qui suis le fruit de vos premiers foupirs.

Songez que ma naiffance a comblé yos défirs :

Du plus grand des malheurs doit-elle être fuivie?

Qu'une seconde fois je vous doive la vie. Je ne veux en jouir que pour vous honorer; Je ne veux respirer que pour vous adorer N'osez-vous voir les pleurs que vous faites of repandre ? maldinan as pitionang s A

A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre. Vous me feriez penfer que je me fuis mépris;

Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,

Et

Et que je n'ai fur vous aucun droit à préo tendre, ono smil

Vous êtes vertueux, & vous feriez plus tendre.

J'ai crû de faux foupcons . . . Ah! daignez m'excuser :

Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abufer, The anal

On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma mifére.

Avant que de sortir de l'erreur la plus chére.

Et de quitter un nom que j'avois usurpé, Vous-même montrez-moi que je m'étois in trompérandiq absig aux in ansiv di fit

Vous pouvez m'en donner la preuve la plus fore. Seven seven seven selection M

Je vous ai fait tantôt une affez grande injure ;

En Rival furieux je me fuis égaré;

Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé. L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous

engage

A laver dans mon fang un fi sensible ou--mitrage. I sk week total news Low Alliens

Osez donc me punir, puisque vous le devez ?

Vous allez m'arracher Rosalie; achevez, Prenez aussi ma vie, elle me désespère.

Le Marg. Malheureux! ... qu'ose-tu proposer à ton Pére?

D' Arv.

90 MELANIDE

D'Arv. Ah! je renais.

Le Marq. Que vois-je? O

Ciel! En est-ce assez?

SCENE DERNIERE.

Me'LANIDE, DORISE'E, THE'ODON,
ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

Mel. Vous rappellerez-vous des traits presqu'effacez?

On veut, avant ma mort, que je vous im-

Et je viens, à vos pieds, pleurer notre infortune.

Mon Fils, uniffons-nous?

Divior.

[Elle va pour se jetter aux pieds du Marquis qui l'en empêche.]

D'ARVIANE se jettant aux pieds du Marquis.

Mon Pére !

Le Marq. [à Mélanide.] Pardon-

Au trouble où tous mes sens se sont abandonnez.

[à part.] Que je me sens confus, interdit & coupable!

coupable!

Mél. Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;

Mais

Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,

Quel que soit le sujet qui fait couler mes

Hélas! je sais toujours excuser ce que j'aime. Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.

Une si longue absence, & les bruits de ma mort,

Ont rendu votre cœur le maître de son fort.

Je devois succomber. La fortune jalouse Dès long-tems auroit dû vous ravir votre Epouse:

Pardonnez si j'emprunte encore un nom si

Je céde à l'habitude, elle me vient de vous. Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée, Je vous remets le fruit du plus tendre hymenée.

J'aurois lieu d'espérer que cet Insortuné Ne démentiroit point le sang dont il est né, Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa Mére.

Daignez donc vous charger de toute sa misére.

Permettez qu'il s'éleve en secret sous vos yeux:

Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.

N

[à d' Ar-

[à d'Arviane.] Et vous, à vos vertus faitesvous reconnoître.

Me pardonnerez-vous de vous avoir fair

Oh, mon Fils!

Le Marq, [à Mélanide.] N'imputez qu'à ma confusion

Si j'ai paru refter dans l'indécision.

Avez-vous pû me croire assez de barbarie

Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie;

Vous, dont j'ai si long-tems déploré le tré-

Vous, en qui je retrouve un cœur & des

Dignes d'être adorez de tout ce qui respire? Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire!

Avant que de revoir un objet si touchant, J'ai crû ne pouvoir vaincre un coupable penchant:

Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,

Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.

Mon cœur & mon amour vont se renouveller.

Heureux que vous ayez daigné les rappeller. [En l'embrassant.] Quelle félicité m'alloit être ravie!

Mel. Je vous retrouve donc!
D'Arv. Cher auteur

de ma vie!

Le Marq. [à d'Arviane.] Oui, je suis votre Pére. [à Mélanide.] Oui, je suis votre Epoux.

Que l'Amour & l'Hymen nous réunissent

tous!

[à Dorisée.] Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,

Aussi-bien que l'Amour, mon devoir me

ramene!

Dor. Je ne puis qu'applaudir, & vous féliciter.

J'eusse été la première à vous solliciter...

Le Marq. [à Dorifée.] Pourriez-vous détourner vôtre choix sur un autre, Et souffrir que mon Fils devînt aussi le vôtre?

Nous ferions tous heureux.

Dor. J'accepte cet

honneur.

r

Le Marq. [à Mélanide.] Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

Mél. [embrassant Rosalie.] Qui, moi ? si j'y consens! Qui, vous serez ma Fille:

Le Marq. Ne faisons désormais qu'une même famille.

O Ciel! tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,

Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

F I N.

JUGEMENT

MERICALINA DE

SUR

MELANIDE.

A MADAME LA

MARQUISE DE * * * *

MADAME,

L'ANIDE, font à fon Auteur plus de tort que vous ne pensez. Il est trop éclairé pour ne pas les redouter : un encens préparé de la main des graces est si flateur qu'il est bien propre à multiplier les envieux. L'Auteur dont je parle n'en a déja que trop, Me Lanide a revolté les Communes de l'Empire des Lettres. Les Mylords & les Pairs sont montés sur un ton bien différent. Les succès des grands Hommes font leurs délices. Ce n'est pas que les Maîtres de l'Art ne désaprouvent rien

rien dans les beaux Ouvrages. Mais il n'apartient qu'aux Favoris du goût & du génie, de fixer le prix des choses en dévelopant leurs beautés & leurs défauts. L'académie seule pouvoit juger Rodrigue & Chiméne.

Croyez-vous maintenant que je fois affez témeraire pour donner mon Jugement sur ME'LANIDE? Il faut laisser parler les Maîtres du génie. Dans ce dessein je n'ai pas crû pouvoir mieux faire que d'aller au TEMPLE DE LA CRITIQUE. J'ignorois les chemins qui conduisent à cette demeure éclairée : dans la crainte de m'égarer, j'eus recours à trois hommes dont je fis la rencontre. Corneille étoit la matiere de leur conversation. A les entendre rien n'étoit si miserable que ce Prince de la Scene. L'extravagance de ce discours me fit connoître qu'il seroit dangereux d'avoir de tels guides; je les quittai brusquement, & je tournai sur la droite. Ce départ si précipité ne sut point de leur goût. Où courez-vous? me disoit l'un; écoutez du moins la Lecture de mon Poëme d'Allaric. Entendez mes discours oratoires, me disoit l'autre. Ma Phedre vous divertira. crioit à pleine tête le troisième, & vous conviendrez qu'elle est infiniment supérieure à celle de Racine. Je reconnus alors ces trois Héros si souvent celebrés par la Satyre. Le peril me donna des aîles, & je sus bien-tôt hors d'infulte.

n

Is

IS

n

n'il deived mo al ne Neguent envor J'étois

J'étois à peine revenu de ma frayeur, que j'apperçus derriere moi ces deux Poëtes, que les caprices de la fortune ont ravi à leur Patrie. Un Disciple d'Epicure en manteau court, étoit au milieu d'eux. Il essuyoit de leur part les railleries les plus piquantes. Celui-ci qui n'est point au fait de l'impromptu, juroit de s'en venger d'une maniere éclatante. Serment bien inutile! On l'en auroit crû sur sa parole. A cela près, ils voyageoient d'assez bon accord. Pour moi, je n'eus besoin que de leur présence, pour me persuader que ce chemin conduisoit au Temple de la Critique, & je touchai bien-tôt au terme de mon voyage.

Cet édifice me surprit par sa noble simplicité. La force du Puget, les graces de Girardon, la sublimité de Michelange, le pathétique de Raphaël, le coloris du Titien, & la simplicité dans le dessein du fameux Desbrosse, tout cela se marioit admirablement dans ce Temple à la correction élegante du

celebre Levau.

Mais tant de beautés réunies sont encore éloignées de la perfection. Sous les yeux de la Critique, ces grands génies mettent la

dernière main à leurs Ouvrages.

Corneille est entre Homere & Michelange. Ils s'opposent leurs chefs-d'œuvres, sans faste & sans orguëil. La Critique les a séparés de tous les autres. Elle seule peut les éclairer dans la route singuliere qu'ils ont suivie. Un

peu plus bas, j'apperçus Virgile, Raeine, & Raphaël. Ils attiroient sans cesse les regards de la Déesse & sembloient être l'objet de ses plus tendres complaisances. L'iniformité de teur maniere, ne pouvoit, à la vérité, lui plaire; mais elle avoitoit que jamais personne ne les avoit égalés dans l'art de manier, avec grace, les passions & le sentiment.

Despreaux, te Titien & Molière, discouroient ensemble. Ils sont peut-être les seuls dans ce Temple, à qui le véritable coloris de la nature ait été parfaitement connu. Ainsi la Critique sçavoit affortir ces charmantes sociétés. J'y vis encore tous ces génies célébres qu' Atbenes, Rome & Paris ont vû nattre dans leur sein. Ce spectacle me ravir

d'une juste admiration.

Cependant je m'avançai vers le Trône de la Déesse. L'idée que javois conçu de cette Divinité étoit bien éloignée du vrai. Je me la réprésentois aveugle sur les beautés, infiniment éclairée sur les desauts, ne consultant que l'envie & le caprice dans ses décisions, tant le siel qui distile sans cesse de la plume de nos Ecrivains, m'avoit aveuglé sur son compte! A peine la Critique eut elle entendu le sujet de mon voyage, qu'elle m'honora d'un souris leger, qui sit couler dans mon cœur une entière constance. Avec le Discernement & la Droiture, on voyoit à ses N a

côtés les Graces & l'Enjoument. Vous venez. me dit-elle, fort à propos. L'on va jouer ME'LANIDE en ma présence, & vous entendrez ensuite mon jugement sur cette Piéce. A ces mots elle descendit de son Trône, & suivie de toute sa Cour, elle se rendit à la Salle des spectacles. Parmi les Acteurs qui jouerent devant elle, je reconnus Baron, & la charmante le Couvreur. Celle-ci repréfentoit Me'LANIDE, & l'autre jouoit d' Arviane. Les couleurs brillantes de la jeunesse éclatoient encore sur leur visage. Leur maniere avoit pris de nouvelles forces dans le Temple de la Critique. Chaque Vers qui sortoit de leur bouche excitoit un doux murmure bien différent de ces acclamations bruyantes qui ne sçauroient être l'ouvrage du discernement & de la raison. Le moindre de leurs regards peignoit un fentiment. Je m'apperçus alors que les cris furieux d'un Acteur emporté ne peuvent suppléer aux finesses de l'Art. Ce sont des traits qui pénétrent le cœur, en amufant l'esprit. A la reconnoissance de Mélanide avec fon Fils, M. Baron, & Mademoiselle le Couvreur faisoient paroître cette sorte de joye, mêlée de douleur que Rubens a si bien exprimée dans ses Tableaux du Luxembourg.

Le plaisir que je goutois à ce Spectacle, ne m'empêcha point d'envier celui que vous goûtiez à Paris dans le même tems; Eh! qui pourroit me faire oublier les attraits enchanteurs de la Demoiselle Gaussim, & la

brillante

brillante vivacité du Sieur Granval. Cependant j'oserois conseiller à ces favoris de Thalie, d'aller de tems en tems, au Temple de la Critique; ce voyage qui seroit inutile à la plûpart de leurs Confreres, leur découvrira la route qui conduit à la derniere perfection.

Les Acteurs célébres qui jouerent devant moi avoient été choisis par le Goût; ils surent généralement applaudis; la Critique elle-même donna des larmes à Mélanide, & tous les Spectateurs firent si bien leur devoir à cet égard que l'Auteur-même de la Piéce en eût été satisfait.

Cependant, la Déesse assembla bien-tôt ces Génies célébres qui mettent dans la balance les Ouvrages, & qui décident de leur fortune. La Critique présidoit à cet Aréopage redoutable. Pour y être admis, il ne sufficient pas d'avoir enfanté des Ouvrages immortels; il falloit avoir joint le discernement au Génie.

Afin, dit la Critique, de procéder avec ordre, examinons d'abord le choix du Sujet. Elle fit signe en même tems à Despreaux de donner son avis. Il saut en convenir, dit le Satirique Français; Mélanide interesse par ses malheurs, mais n'est-ce pas plûtôt le sond d'un Roman, que la matiere d'une Comédie? En esset, tout ce qui ne retrace point le ridicule des mœurs ne mérite pas ce nom. Quelques-uns ont voulu donner à Mélanide N s

le nom de Tragi-comédie. L'intention de Mr. de la Chauffée leur est aussi contraire que la raison. Peut-on appeller Tragi-comédie, une Piéce où l'on n'apperçoit rien de tragique? Peut-être l'Auteur de Mélanide a-t'il voulu produire fur la Scene un spectacle d'un nouveau genre : l'amour de la nouveauté l'a féduit; il a facrifié le désir d'être utile, au désir de plaire. En vain a-t'il mis dans la bouche de Mélanide une excellente Morale. les Pièces de ce caractere feront toujours le même effet que Zaïde & la Princesse de Cleves. Quel ridicule, ces Romans ont-ils détruit? Les charmes de Mélanide ne diminueront pas le nombre des Amans infidéles! Plus la Piéce est ingenieuse, plus le goût des Avantures se fortifie parmi la Jeunesse. Il n'appartient qu'aux Ouvrages de caractere, tels que l'Imposteur, les Femmes sçavantes, le Joueur, le Glorieux, ou les Préjugez à la mode, de corriger les travers & les ridicules en les critiquant.

L'on me dira peut-être que tous les caracteres ont déja paru sur la Scene. L'Auteur de Mélanide a trop de discernement pour nous opposer une raison si frivole. La variété infinie dont la nature marque tous ses Ouvrages, fournira toujours à la Scene des Caracteres nouveaux. J'avouë qu'ils ne se découvrent qu'aux grands génies. Mais cela même rend l'Auteur de Mélanide inex-

cufable.

C'es,

[ror]

C'est, d'ailleurs, le seul moyen de passer à la postérité. Les attraits de Métanide, quoique très-dignes des applaudissement qu'elle reçoit aujourd'hui, seront essacz par la revolution des Tems. Il n'appartient qu'au Misantrope, & aux Pièces d'un Goût aussi vrai, de parvenir à la Postérité la plus reculée. Cet avis judicieux sut bien reçu, & la Critique l'appuya de son suffrage.

Il s'agit maintenant, ajouta la Déesse, d'é-xaminer l'Ordonnance générale du Poème. L'Auteur du Telemaque prit la parole. L'ordonnance du Poème de Mélanide est généralement affez reguliere. Mr. de la Chaussee a disposé son sujet en Mastre; & tout ce que la fortune de Mélanide pouvoit fournir de plus interessant, il l'a faisi avec habileté. Ces reconnoissances si tendres & si bien préparées, ne méritent-elles pas les Eloges qu'on leur prodigue? Mais je ne vois pas pour-quoi l'Auteur a voulu dérober à nos yeux la reconnoissance de Mélanide avec le Comte d'Ormancé. N'est-il pas privé de ce que son Poême lui fournissoit de plus interessant? Des Critiques peu éclairés souhaitteroient qu'il eût plûtôt retranché l'amour du Comte. N'est-ce pas demander que l'on bâtisse un Palais sans fondemens? L'amour du Comte d'Ormancé est la base sur laquelle tout le Poëme est apuyé, & rien n'est plus lumineux que cet incident. D'autres soutiennent que l'amour du Comte paroit trop violent,

DOUL

pour qu'il puisse renoncer sitôt à Rosalie en faveur de Mélanide. Ceux-ci paroissent plus fondés en raison. Ainsi le dénoument, qui d'ailleurs est bien entendu, peche contre la vrai-semblance. J'avouë que plus l'amour du Comte paroît invincible, plus ces coups de Théâtre si bien ménagés dans le quatriéme & le cinquiéme Actes, frappent les Spectateurs. Mais c'est aux Maîtres de l'art à si bien assortir toutes les parties de Jeur Ouvrage, que les beautés de l'une ne soient jamais parsaites aux dépens de l'autre. Ne peut-on pas reprocher encore à M. de la Chaussée que, dès le troisiéme Acte on découvre le dénoûment? C'est priver le Spectateur du plus grand plaisir que l'on goûte au Théâtre, je veux dire, de la surprise. D'un autre côté, l'on ne peut donner trop de louanges à Mr. de la Chaussée de s'être élevé à ce baut Comique dont les honnêtes gens s'accommodent si fort. Au lieu de ces plaisanteries fades qui ne plaisent qu'à la Bourgeoisse, il a trouvé l'art d'amuser le Spectateur par le sentiment. Ce role de Valet, que nos Poëtes ont crû si nécessaire pour égayer le haut comique, il l'a sacrifié en faveur de la Politesse & du bon Goût. Il n'est pas dans nos mœurs de charger un Valet d'une intrigue considerable. Terence est en cela le modéle que nos Poëtes se sont proposez; mais en fait de mœurs, doit-on co-pier à Paris un Poëte qui peignoit les anciens Romains?

Romains? La nature & la justesse ne peuvent s'y rencontrer. Mr. de la Chaussée s'entend encore parfaitement bien à rendre ses Personnages interessans. Il leur a prêté de ces soibles que le Spectateur aime à partager, & qui le disposent à la pitié. Les Actes d'ailleurs, sont bien distribuez, & se sortissent à mesure que le dénoûment approche. Cette marche est conforme aux loix du Théâtre. M. Bossuet n'étoit point dans l'assemblée, & l'Auteur du Telemaque sait pour avoir raison, ne trouva point de Contradicteurs.

Ensuite on rechercha si l'unité de lieu. d'action & de tems, est observée dans le Poëme de Mélanide. Le lieu de la Scene, dit Racine, à qui la Critique demanda son avis; le lieu de la Scene est dans la Maison de Dorisée, Mère de Rosalie. Les incidens y conduisent naturellement tous les Acteurs, & tout cela peut bien s'être passé dans le même lieu. Tout est parfaitement conforme aux loix qui reglent le tems d'une action dramatique. Dans trois heures, qui suffisent à la Représentation, tous ces évenemens peuvent être arrivés en effet, & la vraisemblance n'a rien à désirer à cet égard. Pour l'unité d'action, je ne la crois pas aussi reguliérement observée. Ce n'est pas que je me range du parti de ces Critiques mal inftruits, qui prétendent que le double intérêt de Mélanide & de son Fils, blessent les loix

de l'unité. Leur censure est injuste & malfondée, la multiplicité des intérêts ne détruit point l'unité, pourvû que l'intérêt principal foit toujours dominant. Ils parleroient plus juste, s'ils censuroient le premier Acte de Mélanide, en ce que l'amour d'Arviane, qui n'est point l'intérêt principal, l'occupe tout entier. Ainsi l'unité n'est point établie dans ce premier Acte, & le Spectateur prend le change. L'intérêt principal doit s'emparer des Spectateurs des l'ouverture de la Scene, pour en rester le maître pendant tout le cours du Poëme. Ce sont là de ces fautes que l'on ne pardonneroit qu'à des Auteurs médiocres. Mr. de la Chaussée ne mérite point de grace. A cette censure si juste & si moderée, je reconnus le Pere d'Ipbigenie & d' Andromaque.

Moliere fut ensuite chargé d'éxaminer les Caracteres de la Piece nouvelle. Le Caractere de Métanide est certainement, dit-il, touché de main de Maître. C'est un amour éclairé qui la tient inviolablement attachée au' Comte d'Ormance, malgré l'inconstance de cet Epoux infidele : ses paroles & ses démarches sont toutes frappées au même coin. La nuance la plus légere ne porte point à faux. Le caractere de son Fils n'est point à beaucoup près, aussi bien soutenu. Dans le premier Acte on peint d'Arviane bouillant & impétueux; cela prépare affez-bien sa querelle avec le Comte d'Ormanté, mais la ja-9.9 lousie

lousie est trop lente & trop moderée. Cette passion aussi indéliberée que l'amour même, doit se proportionner au caractere que l'on dépeint. Ce coup de pinceau fait grimacer la figure, si legérement, à la vérité, que peu de gens sont en état de l'appercevoir. Ceux qui prétendent que la Jalousie est fille de la Refléxion, sont bien éloignés de la vérité! Le Comte paroit sous un caractere qui ne mérite pas de louanges. Cette obstination trop long-tems foutenuë, à ne vouloir point facrifier son amour à Mélanide, indispose les Spectateurs. Un homme d'honneur & de probité peut-il balancer entre l'amour & des devoirs de cette nature? L'Auteur pouvoit éviter ce défaut, en reculant jusqu'au cin-quiéme Acte la reconnoissance du Comte avec Mélanide. Le caractere de Rosalie contraste assez bien avec celui de son Amant. D' Arviane est entraîné par un amour viofent, dont les transports l'agitent sans cesse, Rosalie n'aime peut-être pas moins; mais l'amour emprunte en elle le coloris de l'enjoûment & de l'indifference. Ce contraste est d'une addresse merveilleuse, & ces deux caracteres sont très-bien soutenus. Celui de Théodon se dément en quelques endroits; il agit en homme d'honneur quand il s'efforce de ramener à son devoir l'Epoux de Mélanide. Mais fait-il le même Rôle en laissant le Comte d'Ormance dans l'espoir d'obtenir Rofalie qu'il vient d'accorder à & Arviane

d'Arviane, ne sont ce pas des morceaux de différente couleur? Tout le monde goûta si fort la justesse de ces observations, que la Critique engagea l'Auteur du Misantrope à les continuer.

Le stile & les vers de Mélanide, ajouta-t-il, sont dignes de notre attention. Le stile en est noble sans être guindé, spirituel sans être précieux, élégant sans être affecté. A quelques negligences près, la diction de Mé-lanide peut servir de modéle. Pour l'harmonie & la cadence des vers Mr. de la Chaussée la connoit affurément, mais il l'a négligée. J'avouë que des Hemistiches trop bien marquées, rompent la déclamation & gênent les Acteurs; mais ce défaut d'harmonie, qui peut-être est avantageux sur la Scene, nuit à la Piéce lorsqu'elle est imprimée. Ses vers, à cela près, ont un grand air de facilité, & ses images sont douces & gracieuses, quoique déparées par la foiblesse du coloris. Parmi ses vers en voici qui méritent d'être censurez; en a fort applaudi à celui-ci

Le penchant doit finir où commence le crime.

Je conviens que ce vers ne manque point d'énergie, mais la vérité qu'il annonce est commune & triviale. Personne n'ignore que les commencemens du crime sont des bornes

San Line

que nous ne devons jamais franchir; en di-

Qu'il faut brider nos penchans les plus doux,

Vous n'apprenez rien à personne.

Je veux un vrai plus fin, reconnoissable à tous,

Et qui cependant nous étonne,
De ce vrai dont tous les Esprits
Ont en eux-mêmes la semence,

Qu'on ne cultive point & que l'on est surpris

De trouver vrai quand on y pense.

D'ailleurs, ce mot de penchant n'est-il pas déplacé? Peut-on nous faire un devoir de ce qui ne dépend pas de nos efforts? Où seroit la victoire si le penchant sinissoit où commence le crime? Est-il en notre pouvoir de ne suivre notre penchant que jusques aux commencemens du crime? D'ailleurs, cette sentence m'a tout l'air d'appartenir au bon homme Seneque. Depuis long-tems les bons mots de ce Philosophe son bannis de la Cour & de toutes les societés polies. Dans la premiere Scene du premier Acte, Dorisée fait ainsi le caractere du fils de Mélanide:

Mais d'Arviane a trop d'impetuosité.

C'est un des plus méchans Vers qui soient encore montés sur la Scene. Cet autre que l'on met dans la bouche de Théodon peche contre la Langue. Parlant de l'Arrêt qui cassoit le mariage de Mélanide avec le Comte, il dit:

Ce n'est pas lui, c'est vous qui la delbonorez.

Un Arrêt ne peut être personisé & cette expression, ce n'est pas lui, est proscrite par l'usage. Si ces Vers sont censurés avec justice, c'est sans raison que de mauvais Censeurs attaquent celui-ci

Quel parti prîtes-vous? Le parti de l'a-

Cette derniere expression leur paroît trop hardie dans la bouche d'une semme de qualité. Je conviens avec eux que les expressions trop libres doivent être bannies de la Scene; mais celle-ci n'est point du nombre; elle fait une chute heureuse, & les oreilles les plus délicates ne seront frappées que de sa legereté. Le Vers qui suit mérite encore moins la censure:

Le Ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

Cependant

[100]

Cependant il n'est point approuvé par certains Censeurs. Ils trouvent ce compliment trop recherché pour une reconnoissance si tendre. Leur Jugement est injuste, ce Vers est très-beau, & peint avec énergie un sentiment très-délicat. Il en est d'autres qui n'aprouvent pas cette expression: d'Arviane montre son épée, & dit:

.... Ceci nous rend égaux.

La valeur d'un Courtisan, disent-ils, ne tint jamais un tel langage: & les véritables gens de qualité n'adopteront point des expressions si peu modestes. Cette censure si spécieuse n'est point sondée, & ce mot ne sied pas mal dans la bouche d'un jeune Officier. En vain donc les mauvais Censeurs voudroient-ils balancer ici les beautés de la versification par ses désauts. Une douzaine de Vers soibles, parmi quinze cens frappés au bon coin, doivent-ils revolter la raison & le bon goût. L'on ne peut honnêtement se dispenser de leur faire grace.

M. de la Mothe qui se trouvoit au nombre des Juges sur prié d'examiner les Scenes de Mélanide. Les quatres Scenes du premier Acte, dit M. de la Mothe, sont régulières. Dorisée & Mélanide ouvrent la Scene, elles s'occupent de l'amour de d'Arviane, & dès l'entrée le second intérêt de la Pièce est mis dans un beau jour. La seconde Scene n'est considérable que par les

beaux

beaux Vers que l'Auteur met dans la bouche de Mélanide. Ce sont des préceptes excellens qu'elle donne à son fils; & persuadée qu'un galant homme ne doit point balancer entre l'amour & les devoirs de son état, elle ordonne à d'Arviane d'aller rejoindre son Regiment. Cette Scene absolument trop longue, devient trop courte par la beauté des Vers & de la Morale. Dans la troisiéme Scene d'Arviane & Rosalie commencent à dévoiler leur caractere. Celle ci confirme à fon amant la nécessité de partir. D'Arviane éclate à cet ordre; tout ce qu'il dit alors à sa Maîtresse réjouit par sa vivacité. D' Arviane n'étoit point satisfait de sa Maîtresse, & ne devoit point se retirer avec elle. Cette legere décence n'a point échappé à M. de la Chaussée. Il fait séparer les deux Amans, & d'Arviane par un monologue remplit la quatriéme Scene. Ainfi les Scenes du premier Acte naissent naturellement l'une de l'autre, & sont très-bien maniées.

Dans la premiere du second Acte, le Comte d'Ormancé déclare à Théodon la violence de son amour pour Rosalie. Ainsi les incidens se découvrent de suite, & l'Auteur hâte sa marche vers le dénoûment. La seconde Scene mérite plus d'être censurée. Est-il vraisemblable que Mélanide instruite pas des malheurs de vingt années, & que l'Auteur a fait parler avec esprit & de très-

conde Scene n'erb confidérable que par les

Yussel

nod e. eff and done en been jour. La &-

bon sens dans le premier Acte, découvre ici ses avantures à Théodon? Il étoit plus naturel qu'elle se confiat à Dorisée qu'elle aime depuis long-tems. Le reste n'est point du tout dans son caractere. Ce qu'elle entend dire à Théodon sur le Marquis d'Orvigny, l'engage à se retirer pour s'éclaircir entierement. Mais je ne vois pas pourquoi Théodon ne l'accompage point. Les regles de Théâtre ne font point gardées en cette rencontre; cependant Mélanide ne tarde point à rejoindre Théodon; & par une nouvelle méprise, au lieu de voler à cet époux si chéri qu'elle cherche depuis si long-tems, elle vient faire part de sa découverte à Théodon. Cette faute n'est pas moins sensible que celle dont je viens de parler.

La seconde & troisséme Scene du troisséme Acte, où d'Arviane & Rosalie se brouillent & se racommodent, sont dans le bon goût, & rien n'est plus ingénieux; mais elles sont entierement copiées d'après le Tartusse de Molière. Mr. de la Chaussée n'est pas né pour être Copiste. Après la quatrième Scene, où Théodon étoit seul, le Comte d'Ormancé vient le joindre. Il apprend avec une surprise qui pourroit être bien mieux exprimée, que Mélanide est dans la maison de Dorisée. Une exclamation contre la fatalité du sort ne repond point à la beauté de cet incident. Dans la septiéme Scene, d'Arviane vient fort à propos relever l'attention des Spectateurs.

tateurs, trop affoiblie par la fin de la troi-

Le quatrieme Acte est le plus interessant & le plus brillant de toute la Piéce. La querelle qui s'éleve entre d'Arviane et le Comte d'Ormancé, & que l'on annonce à Mélanide par le moyen d'une Lettre, jette dans les esprits des semences d'appréhension & de pitié, qui font bien de l'honneur à d'Arviane & au Poëte qui conduit ses démarches. Cet incident prépare fort bien la reconnoissance de Mélanide avec son fils; mais je ne puis pardonner à Mr. de la Chauffée de n'avoir pas fait paroître d'Arvione auffi-tôt cette Lettre luë. Mélanide reprend fon discours avec Théodon. Ne devoit-elle pas voler au lieu de la querelle? D'Arviane paroît enfin, & c'est alors que l'Auteur se surpasse lui-même.

Dans la premiere Scene du cinquiéme Acte, le Comte d'Ormancé paroît resolu de tirer vengeance de l'outrage qu'il a reçu de d'Arviane, mais il apprend que son rival est son fils. Mr. de la Chaussée ne laissée point respirer le Spectateur. D'Arviane paroît & sa présence remplit tous les cœurs de crainte & de compassion. Le discours que ce fils infortuné adresse à son Pére est trop recher-

ché

Cette Lettre paroît singuliere lorsque l'on fait reséxion qu'elle est envoyée par Dorisée, qui pouvoit elle même venir annoncer à Mélanide la querelle de L'Avviane & du Marquis.

ché pour être naturel. Il fait d'abord semblant de le consulter sur ses démarches; voyant que le Comte d'Ormancé ne s'avouë point son pére, il le désie au combat. Tout cela n'est point dans la nature. Cependant il ébranle l'obstination du Comte d'Ormancé. Les charmes de Mélanide qui paroît dans la troisséme Scene, achévent l'ouvrage; le Comte revient à ses premiers engagemens, & Rosalie est accordée à d'Arviane. L'on finit par ces deux Vers

Et le Ciel nous fait voir, en comblant tous nos vœux,

Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

Par ces observations il est aise de voir, ajoûta Mr. de la Mothe, que les défauts de Mélanide ne peuvent entrer en parallele avec ses beautés. C'est un objet charmant, dont les attraits reçoivent un nouvel éclat de quelques legeres imperfections. Ce Jugement su inseré dans les Registres du Temple de la Critique, & je me retirai. J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

[LEKE] C

It is Oal nous fait volt, en combiant tous

13 OCB5

ARLEQUIN SAUVAGE, COMEDIE

EN

TROIS ACTESAM

Amante de Lelio.



IPE des Amours.

LELIO, Amant de Flaminia.

Par le Sieur DE L'ISLE. de la Scevetien

DUBLIN:

Serve of A MARSEILLE.

Imprimé chez S. Powell, en Crane-lane.

ARIFOUIN

ACTEURS

COMEDIE.

LELIO, Amant de Flaminia.

MARIO, autre Amant de Flaminia.

PANTALON, Pére de Flaminia.

FLAMINIA, Amante de Lelio.

VIOLETTE, fuivante de Flaminia.

ARLEQUIN, Sauvage.

SCAPIN, Valet de Lelio.

UN MARCHAND

UN PASSANT.

L'HYMEN.

L'AMOUR.

TROUPE des Amours.

TROUPE de Plaisirs.

TROUPE d'Archers.

La Scene of à Marseille.

ZEEK SOCIA-

South S. Powent, en Granellane.



ARLEQUIN SAUVAGE.

eal. It tue portaint le broker en berne

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE:
LELIO, SCAPIN.

or more so entre Letto. o in it dead

S-tu tout préparé pour mon départ?

Scap. La Felouque est arrêtée,

& vous pourrez partir demain à

l'heure que vous voudrez.

Lel. Je prétends que le jour ne meretrouve pas dans Marleille: tous les momens que je O 2 passe

polec

passe loin de Flaminia, me semblent des siécles; & je me livrerois avec plaisir à la fureur des tempêtes, si elles me poussoient

vers cette belle avec plus de rapidité.

Scap. Laissons là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode; l'expérience que nous en avons faite dans notre nausrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

Lel. Il est vrai que sa frayeur étoit grande; & si j'avois pû rire dans le péril où nous étions, je me serois diverti de sa colére, & des injures qu'il me disoit à cause du danger

où je l'avois exposé.

Scap. Il fut pourtant le moins embarrassé; dès que le vaisseau fut échoué, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jetta à la nage, & fut le premier hors de danger, sans s'embarrasser de ceux qu'il y laissoit.

Lel. A propos d'Arlequin, où l'as-tu

Scap. Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, & vous ririez de son étonnement.

Lel. Je l'imagine affez; c'est pour m'en ménager le plaisir, que j'ai désendu de l'instruire de nos coûtumes. La vivacité de son esprit qui brilloit dans l'ingenuité de ses répontes, me firent naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je v.ux voir en lui la nature toute simple opposée

posée parmi nous aux Loix, aux Arts & aux Sciences; le contraste sans doute sera fingulier. Scap. Des plus singuliers!

Lel. Va tout préparer pour demain; je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

SCENE II.

MARIO, LELIO.

Mar. Je commence à croire sérieusement, que les mariages sont écrits dans le Ciel, & qu'ils s'accomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette Ville, que je l'aime. Je parle, & son pére me l'accorde: voilà mener les choses du bon pied. Mais que vois-je! N'est-ce pas Lelio? Oüi, c'est luimême. Seigneur Lelio?

Lel. Ah! mon cher ami, est-ce yous?

Mar. Je suis charmé de vous voir ; perfonne n'a pris plus de part à votre malheur que moi. Pardonnez à mon empressement; votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit d'Espagne?

Lel. J'y devois tout perdre; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avois de plus précieux, & ce que j'y ai perdu n'est pas

considerable.

1986

u

e

n

e

es

)-

aboles en

this femonia. Contine it eff

Mar. Voilà la nouvelle du monde qui pouvoit le plus me flatter, & je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle

avanture êtes-vous dans cette Ville?

Lel. Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimois avant mon voyage, le pére me l'avoit ac-cordée, & nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche fuccession. Comme je trouvai les choses en régle, j'eus bien-tôt fini mes affaires : je partis: j'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne. Après en avoir ramassé les débris, & donné ordre à quelques affaires, je me fuis embarqué fur un vaisseau de cette Ville, pour passer d'ici en Italie.

Mar. Je suis charmé de tout ce que vous me dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je suis amou-reux aussi, & que je vais me marier.

Lel. Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

Mar. La personne est aimable, riche, &

d'un bon caractere.

Lel. C'est tout ce que l'on peut souhaiter.

Est-elle de cette Ville?

Mar. Non, elle est Italienne; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appellé ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est logé logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent: elle m'a plû, je l'ai dit au pére, il me l'accorde; voilà en deux mots toute mon histoire.

Lel. Je souhaite que la possession de cette charmante personne, & le tems que vous aurez de vous mieux connoître, ne fasse qu'augmenter vos feux.

Mar. J'espere d'être heureux avec elle. Mais vous me serez bien l'honneur d'affister

à ma nôce, mi my loidy pop sitted

Lel. Je m'y convierois de moi-même si je pouvois. Vous aimez, & vous connoissez l'inquiétude des Amans, lorsqu'ils sont éloignés de ce qu'ils aiment; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous: j'ai quelques affaires dans cette Ville, ausquelles il faut que je donne ordre, & je parts demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

Mar. Je suis fâché de ne pouvoir pas vous arrêter, mais il faut vous laisser libre.

Let Tu tous fais beaucons d'I,usibA

SCENE III.

Lelio, Arlequin.

Lel. Allons; mais voilà Arlequin.

Pays! les uns ont de beaux habits qui les
O 4 rendent

rendent fiers; ils lévent la tête comme des Autruches; on les traîne dans des cages, on deur donne à boire & à manger, on les met au lit, on les en retire ; enfin on diroit qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en fervir.

Lel. Le voilà dans les réfléxions : il faut que je m'amuse un moment de ses idées.

Bon jour, Arlequin.

Arl. Ah! te voilà : bon jour, mon ami.

Lel. A quoi penses-tu donc?

Arl. Je pense que voici un mauvais Pays, & si tu m'en crois, nous le quitterons bien vite, 2007- 35 " sergie alle Vet giove od mi

Lel. Pourquoi ? ab oborbioni ! school

Arl. Parce que j'y vois des Sauvages infolens qui commandent aux autres, & s'en tont fervir; & que les autres, qui font en plus grand nombre, font des lâches, qui ont peur, & font le métier des bêtes : je ne veux point vivre avec de telles gens.

Lel. Tu loueras un jour ce que ton igno-

rance te fait condamner aujourd'hui.

and Arl. Je ne fçai: mais vous me paroiffez de fots animaux. mais il face , mais ac etov

Lel. Tu nous fais beaucoup d'honneur. Ecoute: tu n'es plus parmi des Sauvages qui ne suivent que la nature brute & grosfiere, mais parmi des Nations civilifées.

Arl. Qu'est-ce que cela, des Nations ci-

1119171191

vilifes Pupoh A sliov aism ; moll A .h. A Lel. Ce font des hommes qui vivent sous Pays! les uns out de beaux halxio. L'esb

Arl. Sous des Loix! Et quels Sauvages

font ces gens-là?

Lel Ce ne sont point des Sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, & rendre les hommes fages, & honnêtes gens.

Arl. Vous naissez donc fous & coquins

Arl. Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de Loix pour être sages & honnêtes gens, vous êtes fous & coquins naturellement : cela est clair.

Lel. Bon: nous naissons avec nos défauts comme tous les hommes; la raison seule soutenue d'une bonne éducation, peut les

réformer. non en de ce de puil yé Arl. Vous avez donc de la raison?

Lel. Belle demande! fans doute.

Arl. Et comment est faite votre raison?

Lel. Que veux-tu dire?

Arl. Je veux sçavoir ce que c'est que

votre raison.

Lel. C'est une lumiére naturelle qui nous fait connoître le bien & le mal, & qui nous apprend à faire le bien & à fuir le mal.

Arl. Eh mor-non de ma vie, votre rai-

fon est faite comme la nôtre!

Lel. Apparemment, il n'y en a pas deux

dans le-mondé poy soid sionbrov of,

Arl. Mais puisque vous avez de la raifon, pourquoi avez-vous besoin de Loix; car si la raison apprend à faire le bien & à

fuir le mal, cela fuffit, il n'en faut pas da-

vantage.

Lel. Tu n'en sçais pas affez pour comprendre l'utilité des Loix: elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous & pour nos fréres; l'éducation que l'on nous donne, nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose, nous l'accompagnons de complimens & de politesses qui donnent un nouveau prix à la chose.

Arl. Cela est drôle. Fais-moi un peu un compliment, afin que je sçache ce que c'est.

Lel. Supposons que je te veux donner à

fourentie d'une bonne

Arl. Fort bien.

Lel. Au lieu de te dire grossierement: Arlequin, viens dîner avec moi; je te salue poliment, & je te dis: mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me saire l'honneur de venir dîner avec moi.

Arl. Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah! la drôle

de chose qu'un compliment!

Lel. Vous ne serez pas traité aussi-bien que vous le méritez.

Arl. Cela ne vaut rien : ôte le de ton

compliment.

Lel. Je voudrois bien vous faire meilleure chere.

Arl. Eh bien, fais-la moi meilleure, & laisse tout ce discours inutile.

Let. Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chere; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, & que mon estime pour toi est si forte, que je

ne trouve rien d'affez bon pour toi.

Arl. Tu me crois donc, bien friand? Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasse bonne chere; quoi qu'à te parler franchement, j'aurois bien autant aimé que tu m'eusses dit sans façon, que tu me vas bien traiter.

Lel. C'est-là le moindre avantage que

l'éducation produit chez les hommes.

Arl. A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

Lel. Elle nous rend humains & charitables.

Arl. Bon cela.

Lel. Elle nous fait entrer dans les peines d'autruy.

Arl. Bon cela.

Lel. Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

Arl. Cela eft excellent.

Lel. A protéger l'innocence, à punir les vices. C'est par elle que dans ce pays on trouve à sa porte tout ce dont on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher : on n'a qu'à parler, & sur le champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

Arl. Quoi ! l'on vous apporte ici tout : ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même ?

Leh

Lien

Arl. Je ne m'étonne donc plus fi tu fais si bonne chere, & je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les Loix vous rendent meilleurs & plus heureux que nous; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans son pays; pardonne à mon ignorance : tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvois pas m'imaginer que vous fussiez si hometes gens.

L.I. Je le sçai. Retourne au logis : je te

dirai le reste une autre sois. [Il sort.]

Arl. [seul.] Ce Pays-ci est original! qui diable auroit jamais deviné qu'il y eût eu des hommes dans le monde qui eussent besoin de Loix pour devenir bons?

SCENE IV. WITHING of the Bon calagoral and the

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, Mon ARLEQUIN. Was Cela eft excellence and medicarries and

Pant. Que dites-vous de ce pays-ci, ma fille? Qu'il est charmant, mon Pére!

Pant. Aimeriez-vous à y rester?

Flam. Beaucoup, mon Pére, aug a a ao

Hôte le Seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, & je vous ai promise. al asagiade anov mon sobustinshe aser er Flam,

poine de l'aller cuercher wous-unémet ut

Lelio?

Pant. Il le faut oublier; il a perdu son bien par un naufrage, & son état ne vous permet plus de penser à lui, ni lui à vous.

Flam. Et qu'importe de son état, s'il m'aime toûjours, & s'il est toûjours almable? Il peut avoir perdu son bien, mais son mérite lui reste.

Pant. C'est perdre son mérite que de perdre son bien.

Flam. Oüi, pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise sortune, pour lui rendre par celles de l'amour ce que la tempête lui a ravi.

votre raison; ce n'est que d'elle dont vous avez besoin aujourd'hui.

Flam. Mon cœur & ma raison sont d'ac-

[Arlequin pendant cette Scene se promene sur le Theâtre, & va donner dans le nez de Pantalon.]

Arl. Oh, le plaisant animal! je n'en ai jamais vû comme celui-là. Ah, ah, ah! la ridicule figure!

Pant. Qui est cet impertinent?

Arl. [à Flaminia.] Dis-moi, comment appelles-tu cette bête-là.

Flam. Vous êtes un insolent. C'est un homme respectable, qui vous sera rouer de coups, si vous n'y prenez garde.

Arl.

Arl Lui, un homme? ah, ah! la drôle de figure! Dis-moi, Barbette, de quelle diable [d'espece es-tu] dont ? car je n'ai jamais vû d'hommes, ni de bêtes faits purmit plus de penter à lui, ni liot ammo

Pant. Maraut, fi tu ne te retires, tu pourras bien avec ta Barbette t'attirer une volce de

coupside bâtonisid not ubract ions man !! Arl. [à part.] Quels diables de gens sont donc ceux-ci? ils se fachent de tout. [baut.] Je t'appelle Barbette, parce que tu as une barbe longue, longue, mon

Viol. Ne lui faites point de mal, Monsieur, ne voyez-vous pas que c'est un pauvre

innocent? in mor sent to sign an al sh Arl. Elle est bonne, celle-là; elle scait apparemment mieux les Loix que les auvotte in for : es n'els aus a'

Flam. Le pauvre homme a l'esprit trouing. More coeur or ma railon font .bld.

Arl. Vous en avez menti : je suis un homme sage, un ignorant à la vérité, un âne, une bête, un lauvage qui ne connoît point de Loix; mais d'ailleurs un très-galant homme, plein d'esprit & de mérite.

Flam. Je le crois, mon ami. Cet homme-là

cups to vous n'y preneu grade.

me fait peur. Pant. Un uomo savio, de spirito, un ignorante, un ofino, una bestia, mo pur uomo de grand merito, ah, ah!

Flam. Il y a quelque chose de singulier en lui. Ecoute, mon ami, de quel pays es-

Arl. Moi? je fuis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne sçavent pas un mot de Loix; mais qui font bons naturellement. Ah, ah! nous n'avons pas besoin de leçons, nous autres, pour connoître nos devoirs; nous fommes fi innocens, que la raifon feule nous fuffit.

Flam. Si cela est, vous en sçavez beaucoup, mais comment êtes-yous venu ici?

Arl. Je suis venu dans un grand canot long, long... pouf, il étoit long comme le diable, nous y étions moi & puis le Capitaine, & puis trois autres Nations que l'on appelle les Matelots, les Soldats & les Offi-

Flam. Sa simplicité est extrême : c'est un Sauvage, comme il le dit, qui ne sçait rien encore de nos mœurs.

Arl. Oh pour cela pas un mot : tout ce que je seai, c'est que vous naissez sous & coquins, mais que les Loix vous rendent sages & honnêtes gens. C'est le Capitaine qui me l'a appris; il les sçait bien lui les Loix. Les sçais-tu bien aussi toi?

Flam. Sans doute. Sans doute.

Arl. Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur sait plaisir? Flam. Tu me fais bien de l'honneur. TALLE CE QUE I ON TIGUYE TOIL

Arl. Je crois que cette Grace-là les scait mieux que toi, ima nom anno de dul no Flam. Pourquoi?

Arl. Parce qu'elle est bonne, & qu'elle n'a pas voulu que tu me fisse du mal. Dismoi, je la trouve jolie; crois-tu qu'elle fonc bons pactirellement. 1-Ah a spamis'm

Flam. Elle vous aimera, si elle vous trouve aimable: effayez. [à part.] Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette

Arl. Elle est appetissante. Je vous trouve bien aimable, & je n'ai jamais vû de fille qui m'ait plû davantage, en vérité.

Viol. Vous êtes bien obligeant, Monsieur. Arl. Je ne suis point Monsieur, je m'ap-

pelle Arlequin: 1 annue ciora ciuq 3 anica

Viol. Arlequin: que ce nom est joli !

Arl. Oüi. Et le vôtre est-il aussi joli que vous? Dites le moi, je vous en prie,

Viol. Je me nomme Violette.

Arl. Violette: le charmant petit nom! il vous convient bien; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

Flam. Comment! cela est dit avec esprit. Pant. J'ai entendu dire que les Sauvages parloient toûjours par métaphore.

Flam. Il est fort joli. us-zinoi en !

Arl. Vous entendez bien? cette fille me trouve joli: me trouvez-vous joli, vous? Viol. Sans doute, another was agriffe inp

Arl. Vous m'aimez donc? car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

Viol.

Viol. On n'aime pas si facilement dans ce

pays, il faut bien d'autres choses.

Arl. Eh que faut-il de plus? Vous verrez que c'est encore là un tour des Loix que je n'entends pas; foin de mon ignorance. Ecoutez, je ne sçais qu'aimer, s'il faut quelqu'autre chose pour se rendre aimable, apprenez-le-moi, & je le ferai.

Viol. Il faut dire de jolies choses, faire des

charrs

caresses tendres.

Arl. Pour des caresses, je sçai ce que c'est, & je vous en ferai tant que vous voudrez: quant aux jolies choses, je ne les sçais pas en vérité; mais commençons toûjours par les caresses, en attendant que j'aye appris le refte.

Viol. Non pas cela; il faut au contraire commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa maîtresse, & d'obtenir d'elle la permission de lui faire des caresses.

Arl. Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses, je ne les sçai pas : apprenez-les-moi, & je vous

les dirai.

Viol. Ce n'est point à moi à vous les ap-Arl. Et comment ferai-je donc?

Flam. Le voilà bien embarrasse! Ecoute: dire de jolies choses, c'est louer la beauté de sa Maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau; lui vanter ses vœux steam, celled in the Pavoir apprile. Allows

& la fincerité de l'amour que l'on sent pour elle.

Arl. Eh ventre de moi, nous en disons donc de jolies choses, lorsque nous sommes dans nos bois? Peste de ma bêtise; écoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez, écoutez-bien.

Viol. J'écoute.

Arl. Vous êtes plus belle que le plus beau jour; vos yeux sont comme le Soleil & la Lune lorsqu'ils se lévent, votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, & votre vifage une plaine charmante où l'on voit naître des fleurs de tous les côtés. En bien! cela n'est-il pas joli?

Viol. Pas trop: je serois horrible, si j'étois faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le Soleil & la Lune, un nez comme une montagne! fi, je ferois peur!

Arl. Vous ne trouvez donc pas cela beau?

Viol. Non.

Arl. Je ne sçai qu'y faire, je n'en sçai pas davantage. Tenez, cela me brouille : donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choses que je ne sçai pas, & en attendant, faisons l'amour comme on le fait dans les bois, aimons-nous à la Sauvage.

Flam. Arlequin a raison, Violette; tu dois faire l'amour à sa maniere, jusqu'à ce

qu'il scache la tienne.

Arl. Oui; car ma maniere est facile; on la sçait, celle-là, sans l'avoir apprise, Allons dans dans mon pays: on présente une allumette aux filles; si elles la souffient, c'est une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs; si elles ne la souffient pas, il faut se retirer. Cette methode vaut bien celle de ce pays: elle abrege tous les discours inutiles. [Il allume une allumette.]

Pant. Que dis-tu de la conquête de Vio-

lette ?

Flam. Elle n'est pas brillante, mais elle est plus assurée que la plûpart de celles dont

nos beautés se flattent.

Arl. [avec l'allumette.] Voici une ceremonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. [Il présente l'allumette, Violette la souffle.] Ah! quel plaisir! Allons, ne perdons point de tems: il ne s'agit plus de complimens ici, venez, ma belle. [Il l'emporte dans ses bras.]

Viol. Ah! ah! Monsieur, au secours.

Pant. Tout beau, Arlequin; ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

Arl. Pourquoi m'ôtes-tu cette fille?

Pant. Parce que la violence n'est pas permise.

Arl. Je ne lui fais pas violence; elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

Pant. Tu vois pourtant qu'elle crie.

Arl. Bon! elles font toutes comme cela, il

Flam. On ne va pas fi vite dans ce pays.

Arl.

Arl. Qu'est-ce que cela me fait ; ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la fauvage?

Flam. Oui, mais non pas pour l'allumette,

cela feroit tort à Violette.

Arl. Eh pourquoi? n'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui fait plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne?

Flam. Non, cela est défendu.

Arl. Vous êtes des toux, de désendre ce qui vous fait plaisir.

Flam. Ecoute: si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette Maison?

Arl. Oüi.

Flam. C'est-là où Violette & moi demeurons, viens nous y voir, & nous t'apprendrons à faire l'amour à la manière du pays.

Arl. Allons.

Flam. Non pas à présent, tu viendras une autre fois.

Arl. Et pourquoi pas à présent?

Flam. Parce que Violette a des affaires.

Arl. Mais je n'en ai point moi, d'affaires.

Flam. Je le crois; mais Violette en a, & tu dois avoir de la complaisance pour elle.

Arl. Cela est-il joli, d'avoir de la com-

plaisance?

Flam. Sans doute, il n'y a rien de plus

joli.

Arl. Allez donc faire vos affaires; mais faites vîte, car je fuis presse. Viol.

Black L. collecti, fore Parent ap

Viol. Adieu, Arlequin. [Elle fort avec Flaminia & Pantalon! I !. Start all line for the land of the land

SCENES Vines sint uq

ARLEQUIN, UN MARCHAND. avoir de fi petites femnies. Enit-on cel

Le March. Monsieur, voulez-vous acheter quelque chofe? The me half distant all avec quoi on les fair.

Arl. Eh?

Le March. Si vous voulez de ma marchandise, voyez. [Il deploye sa boutique.]

Arl. Pourquoi me fais-tu voir cela?

Le March. Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

Arl. Et s'il y a quelque chose qui me fasse

plaifir, tu me le donneras? Mus sist no 3-83

Le March. Avec joye: je ne demande

pas mieux.

Arl. [à part.] Le Capitaine a raison, il ne ment pas d'un mot. [haut.] Et tu vas donc par le pays porter ces choses, pour chercher des gens qui les prennent?

Le March. Oui, Monfieur, il le faut bien.

Arl. Les bonnes gens! les bonnes gens! & la belle chose que les loix!

Le March Voyez donc, Monsieur, ce

grande ignorance; nous en sustquelloviup

Arl. Cela me passe: voyons. [Il regarde avec beaucoup de seu; il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme véritable.] Ah! qu'est-ce que cela? une femme; qu'elle est petite!

Le March. Elle est jolie; n'est-ce pas?

Arl. [la caresse.] Petite mamour. Qu'elle est gentille! Mais comment diable l'a-t-on pù faire tenir là?

Le March. Ah, ah! vous vous divertissez.

Arl. Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir de si petites semmes. Fait-on celles là comme les autres?

Le March. [lui montre un pinceau.] Voilà

avec quoi on les fait.

Arl. Et comment nommes-tu cela?

Le March. Un pinceau.

Arl. Ah, ah, ah! la plaisante chose, & les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique les hommes: ah! ma foi, ce pays est original en toute chose. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau?

Le March. Moi? of souls asset all

Arl. Toi.

Le March. Moi! si l'on m'a fait avec un pinceau? ah, ah, ah! Et vous a-

t-on fait avec un pinceau? mod aved l'asc

Arl. Bon! je suis d'un pays d'ignorans, ignorantissimes; où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sçauroient faire d'autres sans femmes.

Le March. Effectivement, voilà une grande ignorance; nous en sçavons bien davantage ici, comme vous voyez.

Arl. Le diable m'emporte si j'y com-

prends rien.

Let qu'en . e que cela ? une femmie : qu'elle

Le March. Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

Arl. Tout me fait plaisir.

Le March. Eh bien, prenez tout. Arl. Mais, tu n'auras rien après.

Le March. Tant-mieux : un Marchand ne demande pas mieux que de se désaire de sa marchandise.

Arl. Tu te nommes donc un marchand?

Le March. Oüi.

Arl. Je suis bien aise de sçavoir le nom d'un si bon homme. Donne. Voilà une bonté sans éxemple : le Capitaine est trop aimable de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

[Il prend tout.]

Le March. Mais combien m'en voulez-

Arl. Moi? je n'ai rien à te donner, & j'en suis bien fâché; car je suis naturellement bon, quoique je ne sçache pas les Loix.

Le March. Ce n'est pas là mon compte,

il me faut cinq cens frans.

Arl. Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sçai seulement ce que c'est.

Le March. Rendez-moi donc ma mar-

chandise.

Arl. Bon! tu veux rire?

Le March. Je ne ris point; rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

Arl. Et à qui?

Le March. Au Juge.

Arl. Quel animal est-ce que cela?

Le March.

Le March. C'est un honnête homme qui fait exécuter les Loix, & pendre ceux qui y manquent : entendez-vous?

Arl. Ainsi si tu manquois à la Loi, il te

feroit pendre?

Le March. Sans doute.

Arl. Il feroit fort bien : à ce que je vois la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait être bons par force.

Le March. Allons, Monsieur, je ne ris pas, payez-moi, ou rendez moi ma mar-

chandife.

Arl. Je meure si j'entends rien de ce que tu dis: payez-moi, donnez moi des francs; quel diable de galimatias est-ce là

Le March. Ah! que de raisons.

Arl. Pourquoi te fâches-tu? tu m'es venu offrir ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire plaisir; & à présent tu te mets en colère contre moi? si, cela est vilain.

Le March. Vous n'êtes qu'un fripon; & fi vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je

Arl. Hola, ho! Si tu ne t'en vas bien

vîte, je t'assommerai.

Le Moreb.

Le March. Comment, est-ce ainsi que l'on paye les gens? au voleur! [Il se jette sur Arlequin, qui le charge.] Au secours, mi-sericorde!

Ouel animal cit-ca que cela?

Arl.

Arl. Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin. [Il leve le sabre, & le Marchand abandonne sa perruque en suyant.]

Le March. Ah mon Dieu! me voilà rui-

né.

SCENE VI.

ARLEQUIN feul.

Oh, oh! Qu'est-ce donc que cela? cette chevelure n'est point naturelle... Comment, diable! à ce que je vois, les gens d'ici ne sont point tels qu'ils paroissent, & tout est emprunté chez eux, la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure. Ma soi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux: allons trouver le Capitaine, pour sçavoir de lui ce que c'est que tout cela.

ACTE II.

le morque de moi.

SCENE I.

ARLEQUIN, TROUPE D'ARCHERS, LE

Arl. L E Capitaine m'a dit que les gens de ce pays étoient bons, & je les trouve

trouve tous méchans comme des diables;

cela viendroit-il de mon ignorance?

Un Arch. Voilà un homme qui ressemble à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bon jour, mon ami.

Arl. Bon jour. Ill tourne autour d'eux & les regarde, & dit à part.] Voilà des Sau-

vages de mauvaise mine.

L' Arch. N'avez-vous point vû passer un

Marchand?

Arl. Qui portoit de la marchandise pour attraper les paffans?

L' Arch. Cela peut bien être. Arl Un petit vilain homme?

L' Arch. Justement.

Arl. Ah, ah! je l'ai vû; il m'a joué un tour du diable.

L'Arch. Voyez ce coquin.

Arl. Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable, mais il l'a bien payé; car je n'aime pas que l'on se mocque de moi.

L' Arch. Vous avez raison : voyez si ce n'est pas un fripon; il nous a dit que vous lui aviez pris sa marchandise, & que vous n'avez pas voulu la lui payer.

Arl. Il vous l'a dit?

L' Arch. Oui.

Arl. J'en suis bien aise, il vous a dit la vérité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu?

L' Arch. Oüi, il nous a rendu compte de tout fort exactement.

Arl.

Arl. Cela me surprend, je ne lui croyois pas tant de bonne soi. Ce coquin m'est venu offrir sa marchandise: il m'a tant prié de la prendre, que je l'ai prise pour lui saire plaisir. Après cela ce besitre vouloit que je lui donnasse des francs; si j'en avois eu, je lui en aurois donné de bon cœur; mais je ne sçai pas même ce que c'est. Il s'est saché parce que je n'avois pas de francs à lui donner, & il vouloit que je lui rendisse sa lui donner, & il vouloit que je lui rendisse sa marchandise: cela m'a mis en colére, parce que je voyois qu'il se mocquoit de moi; aussi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurois assommé s'il n'avoit pas pris la fuite.

L' Arch. Fort bien.

Arl. Oh le voilà: écoute, belître, n'est-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandise?

Le March. Oüi, eh bien que voulezvous dire? Messieurs, c'est-là le voleur.

Arl. Que je l'ai prise?

Le March. Oui.

e

C

ai

le

rl.

Arl. Qu'après cela tu voulois que in te donnasse des francs, ou que je te renditse ta marchandise?

Le March. Affurément : j'en voulois cinq

cent francs, & c'étoit son prix.

Arl. Ecoutez bien: ne t'ai-je pas dit que je n'avois point de francs?

Le March. Oui.

Arl. Ne t'ai-je pas dit aussi que je ne voulois pas te rendre ta marchandise?

P 2

Le

Le March. Oüi.

Arl. Ne t'es-tu pas fâché parce que je n'avois pas des francs, & que je ne voulois pas te rendre ta marchandise?

Le March. Affurément que je me fuis fâ-

ché; n'avois-je pas raison?

Arl. Ecoutez bien, écoutez bien, Mesfieurs: ne t'ai-je pas donné à la place des cinq cent francs, cinq cent coups de bâton?

Le March. Si je l'avois oublié, mes épaules

m'en feroient bien souvenir.

Arl. Eh bien! vous voyez que je ne ments pas d'un mot? je ne le fais pas parler.

L' Arch. Nous le voyons.

Le March. Il ne faut point d'autres preuves, Messieurs, que sa propre confession.

L' Arch. Nous fommes fuffisamment inf-

truits, & l'on vous rendra justice.

Arl. [à l' Arch.] Ecoutez; ce fripon ne sçait la Loi qu'à moitié: sçavez-vous ce que je veux faire?

L' Arch. Que voulez-vous faire?

Arl. Je veux aller trouver le Juge, pour lui faire donner encore une leçon des Loix.

L'Arch. Vous ayez raison: venez avec nous, nous allons vous y mener.

Arl. Je ne puis pas à présent.

L'Arch. Il faut bien que vous le puissiez, car cela est nécessaire.

Arl. Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L'Arch. Vous les ferez une autre fois.

Arl.

Arl. Oh non, la chose presse; je suis amoureux d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vuë, je vous irai trouver, si je le puis.

L' Arch: Allons, Monsieur le fripon, vous faites l'innocent, je vous connois, marchez.

Arl. Oue veux donc dire cela?

L' Arch. Cela veut dire qu'il faut venir en prison.

Arl. Je n'y veux pas aller, moi. L' Arcb. On vous y fera bien aller.

Arl. Si tu me fâches, je prierai le Juge

de te donner aussi une leçon des Loix.

L' Arch. Marche, il va t'en faire donner une, après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

Arl. Je ne veux pas de ses leçons, moi ; le Capitaine m'apprendra bien les Loix fans

L' Arch. Il s'y est pris un peu trop tard ; & je te promets que demain à cette heure. tu seras dûement pendu & étranglé.

Arl. Moi!

L' Arch. Oui, toi. Arl. Eh pourquoi?

L'Arch. Pour toutes les gentillesses que si doubt verylye

faire estate errapcler

tu viens de nous raconter...

Arl. Ecoute, si tu me fais mettre en colére, je t'assommerai, toi, & tous les coquins qui te suivent.

L'Arch. Allons, qu'on le faisisse.

'[Les Archers se jettent sur Arlequin & l'enlévent malgré sa résistance; Sur ces entrefaites Lelso arrive.]

SCENE II.

Lelio, Arlequin, les Archers, le Marchand.

Lel. [à part.] C'est Arlequin que ces Archers ont pris, il aura fait quelque sottise. [baut.] Messieurs, où menez-vous cet homme? il m'appartient.

L'Arch. C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour

avoir volé ce Marchand.

Le March. Oüi, Monsieur, il m'a volé.

Arl. Ah! damné de Capitaine! que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous attraper, & vous faire ensuite étrangler: ah! scélerat, ne m'as tu amené de si loin que pour me jouer ce tour.

Le March. Il fait ainsi l'innocent; je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise, & puis il faisoit semblant de croire que j'avois voulu la lui donner: il faisoit le niais, comme s'il n'avoit jamais vû d'argent, & à la sin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

Lel.

Lel. Eh! Messieurs, ce pauvre homme est un Sauvage que j'ai amené avec moi : il n'a aucune connoissance de nos usages; & ce matin pour me divertir de son ignorance, je lui ai dit que l'on trouvoit ici toutes les choses dont on avoit besoin sans peine, & qu'il y avoit des gens qui venoient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent: il a pris ce que je lui ai dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en sçavoit pas davantage; ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, & je veux le réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le payerai.

L'Arch. Si cela est ainsi, ce pauvre homme n'a pas tort: payez seulement ce Marchand, & ramenez votre Sauvage chez

Vous.

Le March. Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

Lel. As-tu encore les choses que tu lui as

prifes ?

Arl. Oüi, je les ai; mais je ne les veux plus: je serois bien sâché d'avoir rien à un besître comme toi. Tiens.

L' Arch. Voilà un procès bien-tôt fini.

Le March. Nous sommes tous contens. [à Lelio.] Mais votre Sauvage ne l'est peutêtre pas? Je voudrois bien, pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnés.

P 4

Arl. Je ne les veux pas moi : quand je donne quelque chose, c'est de bon cœur.

L' Arch. Monsieur, je suis votre serviteur.

Arl. Allez-vous-en à tous les diables.

SCENE III.

Lelio, Arlequin [faisant mine au Parterre sans rien dire, ni regarder son Maître.]

Lel. [à part.] Le voilà bien fâché: je veux me donner la comédie toute entière. [baut.] Et bien, Arlequin, voici un bon pays, & où les gens sont sort aimables, comme tu vois? [Arlequin le regarde sans répondre.] Tu ne dis mot: tu devrois bien au moins me remercier de l'avoir empêché d'être pendu.

Arl. Que le diable t'emporte, toi, tes

fiéres & ton pays.

Lel. Eh pourquoi me fouhaitte-tu un si

trifte fort?

Arl. Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir, n'est qu'un piége que vous tendez à la bonne soi de ceux que vous voulez attraper: je vois clairement que tout est faux chez vous.

Lel. C'est que tu ne sçais pas encore ce qu'il faut sçavoir pour nous trouver aimables;

mais je veux te l'apprendre. L'un li un notice

Arl. Tu es un babillard, & c'est tout; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie: aussi bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que

ce Marchand n'est pas un fripon.

Lel. Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts; chacun y a son bien, & nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient; c'est pour nous le conserver que les Loix sont établies: elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer; & c'est pour l'avoir fait que l'on vouloit te pendre.

Arl. Fort bien! mais que donne-t-on pour

ce que l'on prend?

Lel. De l'argent.

Arl. Qu'est-ce que cela de l'argent?

Lel. En voilà.

Arl. C'est-là de l'argent? Cela est drôle. [Il le porte à la dent.] Ahi! il est dur comme un diable.

Lel. On ne le mange pas.

Arl. Qu'en fait-on donc?

Lel. On le donne pour des choses dont on a besoin, & l'on pourroit presque l'appeller une caution, puisqu'avec cet argent on trouve par-tout tout ce qu'on veut.

Arl. Qu'est-ce qu'une caution?

Lel. Lorsqu'un homme a donné une parole & que l'on ne se sie pas à lui, pour plus grande sûreté on lui demande caution, c'est-

P 5

à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

Arl. Fi! au diable, éloigne-toi de moi.

Lel. Pourquoi?

Arl. Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

Let. Je n'en ai pas besoin, moi.

Arl. Je n'en sçais rien, & je voudrois caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dit. Mais cet argent n'est pas un homme, & par conséquent il ne peut donner de paroles; comment donc peut-il servir de caution?

Lel. Il en sert pourtant, & il vaut mieux

que toutes les paroles du monde.

Arl. Votre parole ne vaut donc gueres, & je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en serai plus la dupe: & si tu veux que je te croye, donne-moi des cautions.

Lel. Je le veux : en voilà.

Arl. Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions : j'en ai honte pour lui ; mais cela vaut encore mieux

que d'être pendu. Parle à présent.

Lel. Tu vois par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, & que tout s'y acquiert par échange. Or pour rendre cet échange plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune & univer-

felle

felle, qui se change contre toutes choses, & avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

Arl. Quoi! en donnant de ces berloques,

on a tout ce dont on a besoin?

Lel. Sans doute.

Arl. Cela me paroit ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

Lel. On ne le boit, ni on ne le mange;

mais on trouve avec de quoi manger.

Arl. Cela est drôle! tes coûtumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai cruës. Il ne saut donc que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins & sans peines.

Lel. Oui, avec de l'argent, on ne manque

de rien.

Arl. Je trouve cela fort commode & bien inventé. Que ne me le disois-tu d'abord, je n'aurois pas risqué de me faire pendre; apprends-moi donc vîte où l'on donne cet argent, afin que j'en fasse ma provision?

Lel. On n'en donne point.

Arl. Eh bien, où faut-il donc que j'aille en prendre?

Lel. On n'en prend point aussi.

Arl. Apprends-moi donc à le faire?

Lel. Encore moins; tu serois pendu si tu

avois fait une seule de ces piéces.

Arl. Eh! comment diable en avoir donc? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire: je n'entends rien à ce galimatias.

iscoure, vener-to che jo

Lel.

Lel. Je vais te l'expliquer. Il y a deux fortes de gens parmi nous, les riches & les pauvres. Les riches ont tout l'argent, & les pauvres n'en ont point.

Arl. Fort bien.

Lel. Ainsi pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils sont pour eux.

Arl. Et que font les riches tandis que les

pauvres travaillent pour eux?

Lel. Ils dorment, ils se proménent, & passent seur vie à se divertir & faire bonne chère.

Arl. Cela est bien commode pour les ri-

Lel. Cette commodité que tu y trouves fait souvent tout leur malheur.

Arl. Pourquoi?

Lel. Parce que les richesses ne sont que multiplier les besoins des hommes: les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire; mais les riches travaillent pour le supersu, qui n'a point de bornes chez eux, à cause de l'ambirion, du luxe, & de la vanité qui les dévorent: le travail & l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

Arl. Mais si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puis-

qu'ils manquent de plus de choses.

Lel. Tu as raison.

Arl. Ecoute, veux-tu que je te dise ce que je pense des Nations civilisées?

Lel.

Lel. Qui : qu'en pense-ru?

Arl. Il faut que je te dise la vérité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des sous qui croyez être sages, des ignorans qui croyez être habiles, des pauvres qui croyez être riches, & des esclaves qui croyez être libres.

Lel. En pourquoi le penses-tu?

- Ari. Parce que c'est la vérité. Vous êtes fous, car vous cherchez avec beaucoup de foins une infinité de choses inutiles. Vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté & à vos fréres, que vous feriez pendre s'ils vous avoient pris, la plus petite partie de ce qui vous est inu. tile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à sçavoir les Loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison, qui vous apprendroit à vous paffer des Loix comme nous.

Lel. Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des sous, mais des sous réduits

à la nécessité de l'être.

Arl. Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligés d'être fous.

Lel. Mais que veux-tu que nous fassions? il faut du bien ici pour vivre; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

Arl. Cela est impertinent. Mais à pro-pos, je n'ai point d'argent, moi, & par

conséquent je suis donc pauvre?

Lel. Sans doute que tu l'es.

Arl. Quoi! je serai obligé de travailler comme ces malheuteux pour vivre?

Lel. Tu n'en dois pas douter.

Arl. Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélerat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre? je l'aurois ignoré toute ma vie sans toi : je ne connoissois dans les forêts ni les richesses, ni la pauvreté : j'étois à moi-même mon Roy, mon Maître & mon valet; & tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un miserable & un esclave. Réponds-moi, scélerat, homme sans foi, sans charité.

[Il pleure.]

Lel. Console-toi, mon cher Arlequin, je suis riche, & je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

Arl. Et moi je ne veux rien recevoir de toi; comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui est le diable qui vous possede tous, tu voudrois que je me donnasse moi-même, & que je fusse ton esclave, comme ces malheureux qui

te servent: je veux être homme libre, & rien plus. Reméne-moi donc où tu m'as pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres & des riches dans le monde.

Lel. Ne t'allarme point, tu ne seras point mon esclave: tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

Arl. Bon! belle parole, qui fans caution

ne vaut pas cela.

[Il fait un signe avec les doigts.]

Lel. Et bien je te donnerai des cautions.

Arl. Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes fréres, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi, & d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

Lel. Violette! dis-tu? la suivante de Flaminia se nommoit ainsi. Où as-tu vû cette

Violette?

Arl. Là où tu m'as trouvé tantôt.

Lel. Comment est-elle faite?

Arl. Ah! elle eft bien belle.

Lel. Grande?

Arl. Pas trop.

Lel. Brune, ou blonde?

Arl. Blonde.

Lel. Etoit-elle seule?

Arl. Non: elle étoit avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, & avec un homme fait.... ah! si tu le voyois, tu créverois de rire: il a une robe noire & du rouge dessous, un couteau à sa ceinture, &

une barbe longue & pointue : ah, ah! je n'ai jamais vû une figure si ridicule.

Lel. [à part.] C'est affurément Pantalon. voilà son portrait, & Flaminia est avec lui. Par quelle avanture se trouveroit-elle à Marfeille Mais quoi! Mario m'a dit qu'il se marioit avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondisse cette avanture, & que je revoye Mario.

Arl. Que dis-tu là?

Lel. Rien.

Arl. Violette avoit foufflé mon allumette, mais on n'a pas voulu que je l'aye menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choses, pour obtenir la liberté de lui faire des caresses; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas?

Lel. [réveur.] Oüi. L'ingrate me tra-

hiroit-elle? Saled and fis a

Arl. Eh tu parles tout seul.

Lel. Oüi, oüi.

Arl. Oüi, oüi. Il est fou. Tu m'appren-

dras ces jolies choses?

Lel. Oüi, tantôt. Je suis dans une agitation cù je ne me possede pas: il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

bibides recent lunich of danning ber-SCENE V. A TRUE TO THE TEN

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

affering to your ai date wait pour elle, Mar. Je vous rencontre heureusement.

Lel. J'allois chez vous de ce pas. La précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt ne m'a pas permis de m'informer plus particuliérement des choses qui vous touchent: puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité : votre Epouse est Italienne, dites-vous?

Mar. Oüi.

Lel. Puis-je vous demander de quel en-Beigneur Mario, pragez von find Mar. De Venise.

Lel. Je connois cette Ville : Quelle est sa famille ? suo and aidhnessafan oh el

Mar. C'est la fille d'un riche Négociant de ce pays-là. Usv minimit , seluov el mov

Lel. Son nom? an anov save i enam

Mar. Il se nomme Pantalon, & elle Flaminia. Al & And Treating all 1

Lel. Ah Ciel bist sup die Moff He

Mar. D'où vous vient cette surprise? La connoissez-vous? A 55 to 500 A

Lel. Oüi.

MI

Mar. N'est-elle pas fille bien estimable?

Lel. Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme; mais ce qui va vous furendre, de le veulent tuer.

prendre, cette Flaminia est la même personne que j'allois chercher.

Mar. Vous!

Lel. Oüi, moi : vous pouvez juger par la passion que je vous ai fait voir pour elle, quels doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-je? Je l'adore, & je perdrai la vie, plûtôt que de souffrir qu'un autre me l'enléve.

Mar. Vous me furprenez, & je ne m'at-

tendois pas de trouver en vous un rival.

Lel. Je m'attendois encore moins d'en avoir un en vous, c'est le coup le plus su-neste qui pouvoit me frapper; mais ensin l'amitié se taît dans les cœurs où l'amour régne. Seigneur Mario, prenez votre parti, il faut me céder Flaminia, ou me la disputer par les armes.

Mar. Je ne m'attendois pas que notre entrevûe dût finir par un combat; mais puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami: si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins

qu'après m'avoir vaincu.

[Ils mettent l'épée à la main.]

Arl. Hola, ai! que faites vous?

[11 se jette entr'eux.]

Lel. Ote-toi de là.

Mar. Je te passe mon épée à travers du

corps, si tu ne t'éloignes.

Arl. Et moi je vous assommerai tous les deux. Ah! les bons amis qui s'embrassent, & après ils se veulent tuer.

Lel.

Lel. Laisse-nous libres, nous avons nos raifons.

Arl. Et quelles raisons? je le veux sçatell-file-leles isle

Lel. Il faut s'en défaire, nous vuiderons notre differend ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, & c'est pour sçavoir à qui elle sera que nous nous battons.

Arl. Eh bien, que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

Lel. Mais nous voulons l'épouser.

Arl. Ah, ah! je ne sçavois pas cela: effectivement vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

Mar. Et c'est pour sçavoir qui l'épousera,

que nous nous battons. Ote-toi de là.

Arl. Ah les fottes gens ! Mais ditesmoi, celui qui tuera l'autre, épousera donc cette fille ?

Mar. Oüi, and banking

Arl. Oüi: & sçavez-vous si elle le voudra; elle aime l'un ou l'autre, ainsi il faut lui demander, avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tuë.

Lel. Mais.

Arl. Mais, mais. Oüi, bête que tu es; car si c'est lui qu'elle aime, & que tu le tuë, elle te haira davantage, & ne te voudra pas.

Mar. Seigneur Lelio, je crois qu'il a rai-Sente slly-1

fon.

n

Lel. Il n'a peut-être pas tant de tort.

Arl. Tenez, vous êtes deux ânes: au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, & demandez lui celui qu'elle veut: celui-là l'épousera, & l'autre ira en chercher une autre, sans se fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de raison de vouloir cette fille que lui, & que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

Lel. Arlequin n'est qu'un Sauvage; mais sa raison toute simple lui suggére un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages:

voulez-vous que nous le suivions?

Mar. Nous serions plus Sauvages que lui, si nous resussions de nous y rendre; mais convenons de nos faits auparavant. Si Flaminia vous a oublié, si elle me présere à vous, vous ne me la disputerez plus.

Lel. J'en serois bien sâché. Pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne

d'elle pour ne la revoir de ma vie.

Mar. Et moi je vous déclare que si elle vous aime encore, je renonce à elle.

Lel. Vous a-t-elle marqué de l'amour?

Mar. Elle vit d'une manière avec moi à pouvoir me faire espèrer : le peu de tems que je l'ai vûe ne m'a pas permis encore de connoître son cœur; mais son père m'assure de son obéissance, & j'ai lieu de croire qu'il connoît ses dispositions. Vous, vous at-elle aimé?

Lel.

Lel. L'ingrate au moins me le disoit, & son pére approuvoit mes seux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont sait changer : je le pardonne à son ame intéressée; mais si Flaminia a été capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le tems; il faut éclaircir la chose.

Mar. Mais si vous paroissez, & que votre présence dissipe les bruits de votre malheur, l'intérêt qui vous étoit contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous par le seul ob-

jet de son intérêt.

Lel. Non, je n'en veux point, si sa slamme n'est aussi pûre & aussi désintéressée que la mienne.

Mar. Faisons-la donc expliquer sans paroître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

Lel. Je le veux : il ne s'agit que d'en

trouver le moyen.

Mar. Il est tout trouvé: je dois donner ce soir une sête à Flaminia, & je vais la disposer pour notre dessein. Nous y paroîtrons sous des habits déguisés, & par un moyen que j'imagine, nous la serons expliquer avant que de nous découvrir.

Lel. Rien n'est mieux pensé: allons tout préparer; & toi, mon cher Arlequin, viens avec nous, nous t'avons l'obligation d'être

devenus plus fages.

Arl. C'est-là du compliment; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

ACTE III.

SCENE I.

ARLEQUIN seul, en Petit-Maître.

ME voilà drôlement beau! une chevelure empruntée, un habit beau à la vérité, mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi, puisque ces beautés ne font pas les miennes? Cependant avec ce harnois on veut que je sois plus beau: ah, ah, ah! le Capitaine est sou; il trouve des impertinences de fort belles choses. Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les Loix de ce païs; j'en suis fâché, car dans le fond il est bon homme.

SCENE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

Le Pass. Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

Ash.

Arl. Cet homme-là est fâché.

Le Pass. Heureux mille fois les Sauvages! qui suivent simplement les Loix de la nature, & qui n'ont jamais connu Cujas ni Bartole.

Arl. Oh, oh! voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami; vous êtes tous des

belîtres dans ce pays,

Le Pass. A qui en veut ce drôle-là?

Arl. Dis-moi la vérité; je gage qu'on t'a voulu pendre.

Le Pass. Vous êtes un fot, on ne pend pas

des gens de ma forte.

Arl. Pardi tu me la donnes belle! on en pend qui valent mieux; & fans aller plus loin, sçais-tu bien que j'ai failli à être branché, moi, il n'y a qu'un moment.

Le Pass. Vous?

Arl. Oüi, moi-même, en propre perfonne.

Le Pass. On avoit apparemment de

bonnes raifons pour cela.

Arl. On n'avoit que des raisons de ton pays, c'est-à-dire des impertinences. Un coquin de Marchand est venu m'ossrir sa marchandise, moi, je l'ai prise de bonne amitié; il vouloit ensuite que je lui donnasse de l'argent. Je n'en avois point: ils s'est saché & moi aussi, & pour le punir je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raisons que l'on avoit: cependant ce fripon en est allé chercher d'autres pour m'étrangler; &

& mon affaire étoit faite, si le Capitaine ne m'eût retiré de leurs mains.

Le Pass. [à part.] Il ne manquoit plus que cette rencontre; un voleur de grand chemin qui a sa bande & son Capitaine dans le voisinage.

Arl. Que dis-tu là ? agaq so enap estation

Le Pass. Je dis que ce Marchand a tort.

Arl. Sans doute, c'est un faquin.

Le Pass. Assurément, & vous avez raison d'être en colère : car c'est une affaire sérieuse que d'être pendu.

Arl. Comment morbleu! des plus sérieuses; & quand j'y songe, j'entre dans une

colére que je ne me posséde pas.

Le Pass. Il faut prendre garde de ne plus vous y exposer. Adieu, Monsieur.

Arl, Où vas-tu?

Le Pass. Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

Arl. Non, je veux que tu demeures ; je

fuis bien aise de causer avec toi.

Le Pass. Je n'ai pas le tems.

Arl. Il faut le prendre, je le veux moi.

Le Pass. [à part.] Je serai bien-heureux si j'en suis quitte pour la bourse.

And Dis-moi, es-tu honnête homme ?

Le Paff. Hen fais profession, 38 illus ions

Arl. Et comment veux-tu que je te croye, si tu ne me donne pas des cautions? car vous en avez tous besoin dans ce pays: allons, donne m'en, & après nous causerons,

Le

Le Pass. Où voulez-vous que je les prenne?

Arl. Foüille dans ta poche, c'est-là où

vous les mettez.

Le Pass. [à part.] La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaittez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

Arl. Si quelqu'un m'en demandoit autant, je le tuerois; car je suis honnête homme,

moi, & qui n'est pas sujet à caution.

Le Paff. Je le vois bien, Monsieur. Adieu. Arl. Arrête.

Le Paff. [à part.] Encore. Ciel! tirez-

moi de ce pas.

Arl. Je suis sâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parois bon homme, & que tu estimes les Sauvages.

Le Pass. Plût à Dieu que je fusse né parmi eux, je ne serois pas exposé à tous les

maux qui me suivent.

Arl. Voilà tes cautions: je te crois honnête homme sur ta parole, puisque tu voudrois être Sauvage.

Le Pass. Monsieur.

Arl. Sçais-tu bien que je suis un Sauvage,

Le Paff. Vous?

Arl. Õüi. Je suis arrivé aujourd'hui dans ton pays, & depuis que j'y suis, j'y ai vû Q plus plus d'impertinences, que je n'en aurois appris en mille ans dans nos forêts.

Le Pass. Je le crois. [à part.] Dieu soit

loue, je respire.

Arl. Dis-moi donc ce qui te fâche?

Le Pass. C'est la perte d'un procès.

Arl. Quelle bête est-ce là, un procès?

Le Pass. Ce n'est point une bête, mais

une affaire que j'avois avec un homme.

Arl. Et comment est faite cette affaire?

Le Pass. Mais elle est faite comme un procès. [à part.] Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. [baut.] Sçavez-vous que nous avons des Loix dans ce pays?

Arl. Oüi.

Le Paff. Ces Loix sont administrées par des gens sages & éclairés.

Arl. Que l'on appelle des Juges, n'est-

ce pas?

Le Pass. Oüi. Or si que qu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces Juges, qui éxaminent vos raisons & les siennes pour vous juger; & l'on nomme cela un procès.

Arl. Je comprends à présent ce que c'est.

Le Pass. Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devoit cinq cens francs, & je viens de le perdre, après avoir essuyé trente Jugemens dissérens.

Arl. Et pourquoi donner trente Juge-

mens pour une seule affaire?

Le Pass. A cause des incidens que la chicane fait naître.

Arl. La chicane! Qu'est-ce que cela?

Le Pass. C'est un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incomprehensibles, lors qu'un Avocat & un Procureur y ont travaillé six

Arl. Et qu'est-ce qu'un Avocat & un Procureur?

Le Pass. Ce sont des personnes instruites des Loix & de la formalité.

Arl. De la formalité! Je ne sçai pas ce que c'est,

Le Pass. C'est la forme & l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux Juges pour éviter les surprises.

Arl. C'est bon cela; ainsi avec cette forme

on ne craint plus de surprise?

Le Pass. Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

Arl. Et pourquoi?

Le Pass. Parce que c'est d'elle que la chicane emprunte toutes ses forces pour embrouiller les affaires.

Arl. Mais puisque les Juges sont des gensétablis pour rendre justice, pourquoi n'em-

pêchent-ils pas la chicane?

Le Pass. Ils ne le peuvent pas; parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la Loi, & auquel la forme que l'on a établie pour éviter la surprise a donné lieu. Arl.

Arl. Il faut donc que cette Loi & cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les Juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, & que vous sçavez que ces Avocats & ces Procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si sots que de les y laisser mettre le nez? Par la mort! si j'avois un procès, & que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doigt, je les assommerois.

Le Pass. Il n'est pas possible de s'en pasfer; ce sont des gens établis par les Loix, par le ministere desquels les affaires doivent être portées devant les Juges; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous-

même.

Arl. Et pourquoi ne m'est-il pas permis?

Le Pass. Parce que vous n'avez pas étudié
les Loix, & que vous ne sçavez pas la formalité.

Arl. Quoi! parce que je ne sçai pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la

plaider?

Le Pass. Non.

Arl. Ecoute, je pourrois bien te casser la tête pour prix de ton impudence; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te

mocquer de moi?

Le Pass. Je ne me mocque point, je ne vous dis que trop la vérité: les Loix sont sages, les Juges éclairés & honnêtes gens; mais la malice des hommes qui abusent de

tout, se sert de l'autorité de la Justice pour soutenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, & les autres s'épuifent.

Arl. Quoi! vous donnez de l'argent?

Le Paff. Sans doute; il le faut toûjours avoir à la main, sans quoi Themis est sourde, & rien ne va.

Arl. Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent

jusqu'à la justice, nomeles votos suos siste

Le Pass. On la donne quant au fond; mais la forme coûte bien cher; & la forme chez nous emporte toûjours le fond : je me suis épuisé pour soutenir mon procès, & je le perds aujourd'hui parce que la forme me manque.

Arl. Et cela te fâche? Le Paff. Belle demande!

Arl. Pardi tu es un grand fot! tu dois en être bien aise.

Le Paff. Pourquoi?

Arl. Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serois bien aise d'avoir perdue il y a dix ans: pour moi je t'affure que si j'avois un tel meuble, je l'aurois bientôt jetté dans la riviere. Mais à propos, ne m'as-tu pas dit que ton procès étoit de cinq cens francs.

Le Paff. Oüi.

Arl. Je suis bien fâché que tu l'ayes perdu; si tu l'avois encore je te prierois de me le donner, j'irois chercher mon fripon de Marchand, qui vouloit cinq cens francs de sa marchandise, & je lui donnerois ton procès en payement pour le punir de la piéce qu'il m'a faite.

Le Paff. Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos réfléxions charment mes en-nuis, & je suis bien sâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus long-tems du plaisir de votre conversation. Adieu, Monfieur, puisfiez-vous toûjours conserver cette innocence & cette simplicité.

Arl. Adieu. Si tu es sage, n'aye plus de procès.

S C E N E III.

ARLEQUIN Seul.

C'est une détestable chose qu'un procès ! j'ai peur d'en trouver quelqu'un sous mes pas; mais c'est les biens qui en sont la cause; Oh, oh! j'attraperai bien la chicane & la formalité: je n'aurai rien; ainsi il n'y aura point d'Avocat ni de Procureur qui veuille fe donner la peine d'embrouiller mes affaires. may to pay day que ton processero

SCENE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

Flam. Voilà notre Sauvage. Où a-t-il pris cet équipage?

Viol. Bon jour, Arlequin.

Arl. Ah! bon jour, Violette.

Viol. Vous êtes bien beau.

Arl. Vous me trouvez donc beau comme cela?

Viol. Affurément.

Arl. J'en suis bien aise. [à part.] Si la tête n'a pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

Flam. Tu trouves donc extraordinaire que

l'on te trouve mieux comme cela?

Arl. Je trouve fort plaifant de me voir si beau, sans qu'il y aille rien du mien.

Flam. Ainsi tu te mocques de Violette de

dire que tu es beau?

Arl. Je ne me mocque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau; mais je ris de la folie du Capitaine; qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par éxemple, il m'a dit, ah, ah, ah, ah!

Flam. Et bien, que t'a-t-il dit?

Arl. Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étoient faits comme me voilà, ah, ah,

Flam. [à part.] Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

Arl. Il m'a dit encore, que c'étoient les beaux habits qui faisoient que l'on recevoit bien les gens; que l'on avoit honte d'aller avec ceux qui n'étoient pas bien propres: ah, ah, ah! il me croit assez simple pour y ajoûter foi.

Flam. Celà est pourtant bien vrai, & les plus honnêtes gens donnent dans ce travers comme les autres : il semble qu'un bel habit

augmente le mérite.

Arl. Il n'y a pas un Sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'il sçavoit qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, qui jugent du mérite des hommes par les habits.

Flam. Il auroit raifon.

Arl. [à Violette.] Je suis donc beau, comme vous voyez, & tout cela pour vous plaire.

Viol. Je vous suis bien obligée de vos

foins.

Arl. Ah, ah! ce n'est pas le tout, & le Capitaine m'a aussi appris les grimaces & les contortions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.

[Il contrefait le Petit-Maître.]

. Arl.

Flam. [à part.] Affurément, voilà un drôle d'original.

Viol. Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris?

Arl. Oh que non; il m'a encore appris à dire de jolies choses : écoutez. Mademoiselle, je rends graces à mon heureuse étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amerique pour ... pour ... des forêts de l'Amerique pour . Chief eller vois Pro st

Viol. Eh bien. Pour

Arl. Pour ne rien dire du tout. Foin de ma mémoire, j'ai oublié tout ce que j'avois appris.

Viol. J'en suis bien fâchée, car cela étoit

bien beau

Arl. Et comment ferai-je donc?

Viol. Je n'en sçai rien en vérité.

Arl. Vous verrez que je serai obligé de m'en aller fans vous rien dire.

Viol. Quoi! vous ne sçavez pas me dire

que vous m'aimez ? a 450 : M 15 0 25 2 25

Arl. Je vous le dirois bien dans les bois.

mais ici je fuis bête comme un cheval:

Flam. [à part.] Il est fort plaisant. [baut.] Crois-mor, Arlequin, laisse-là ces jolies choses, & dis-lui seulement ce que tu penses, cela vaudra encore mieux.

. Arl. Yous avez raison, & je l'aime mieux aussi; car j'ai trouvé dans le compliment que j'ai oublié des choses que je ne pensois pas. Par éxemple, il y avoit que je voudrois mourir pour elle, & celá n'est pas vrai; ainsi j'étois fâché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, & cela fait que je ne suis pas si fâché de l'avoir oublié. Flam

Flam. Tu viens de dire là de plus jolies choses que toutes celles que l'on pourroit t'apprendre, & Violette en doit être fort contente.

Viol. Je le suis aussi beaucoup.

Arl. Je puis donc vous épouser sans plus En bien. Poor . de cérémonies ?

Flam. Il faut avoir du bien pour cela : estu riche ?p so mo: bildno id (shiombin ca

Arl. Non: je suis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit; car je n'en sçavois rien.

Flam. Tant-pis: mon pére de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre, on iten inch no n'a o

Arl. Comment faire donc ? écoute, je fuis payvre, à la vérité; mais je ne veux rien faire, & pour tout le bien du monde je n'irois pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage?

Flam. Non affurément : de quoi nourriras-

tu ta femme ?

Arl. Je partagerai avec elle ce que le Ca-

pitaine me donnera.

Flam. Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, & si tu n'en veux pas gagner?

Arl. Te voilà bien embarrassée : elle ira

toute nuë. The sup stove

Viol. Fi donc?

Arl. Eh bien je te donnerai mes habits, & j'irai nud, moi. Silduo Roys'l Sagas A Reg Flam.

Flam. Cela n'est pas permis ici, & l'on te mettroit aux Petites-Maisons.

Arl. Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toûjours, & cela m'ennuye.

Flam. Oüi: mais les Petites-Maisons sont

des endroits où l'on ne met que les foux.

Arl. C'est bien plûtôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un Village entier pour une seule perfonne?

Flam. Tu as raison, mais avec tout cela: on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien.

Arl. Ah! les vilaines gens que ceux de ton pays: écoute, Violette, m'aimes-tu?

Viol. Oüi.

Arl. Eh bien, viens-t'en avec moi, je te menerai dans un pays où nous n'aurons pasbesoin d'argent pour être heureux, ni de Loix pour être sages : notre amitié fera tout notre bien, & la raison toute notre Loy: nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous enferons.

Flam. J'aime trop Violette pour la laisser aller; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas le bien, moi, & je ferai enforte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

Arl. Me le promettez-vous?

Flam, Oüi. Arl. Es-tu sujette à caution comme les autres? Some Some State struckles

Flam. Non, tu peux te fier à ma parole. Arl. Je le crois, puisque tu n'aimes pas le bien; car il n'y a que ceux qui préférent l'argent à leurs amis qui ayent besoin de cautions. [Violette laisse tomber un miroir qu' Arlequin ramasse; il s'y voit & croit d'abord que c'est encore un portrait.] Ah, ah! tu portes aussi des hommes en poche : il est bien joli celui-là, il remuë. [Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent postures bizarres.] Ah, ah! ce drôle-là est boufon. [Il continue à faire des grimaces.] Pardy voilà un plaisant original, regarde un peu, Viol tte, il se mocque de moi. [Violette regarde, & Arlequin surpris de la voir dans le miroir, marque son étonnement dans tous ses mouvemens.] Oh! est-ce que tu es double? te voilà dans deux endroits tout à la fo's

Viol. C'est ma figure.

Arl. Mais comment diable est-elle venue

Viol. Ah, ah, ah, ah!

Arl. Regarde, regarde, elle rit aussi, ah, ah, ah! & cette autre aussi, ah, ah, ah! [Vio-lette & Arlequin rient, & les ris d'Arlequin augmentent à mejure qu'il se voit rire.] Pardy voilà les plus drôles de corps que j'aye vû; ils sont tous comme nous. Baisons-nous un peu, pour voir s'ils se baiseront aussi.

[Il la baise.]

Flam. Voilà une plaisante scene?

Arl. Vois, vois, comme ils se baisent: ah, ah! [ll regarde derriere le miroir pour voir où ils sont.]

Flam. Que cherches-tu?

Arl. L'endroit où ces gens-là sont: il est aussi grand que celui-ci, & cependant je ne puis voir sa place. [Il regarde encore dans le mircir, & n'y voyant plus Violette.] Ah! où diable est allé cette sille qui te ressembloit?

Flam. Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir: c'est un secret que nous avons pour nous voir; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace re-stéchit: & il en fait de même de toutes

les choses qui lui sont présentées.

Arl. Voilà un fort beau secret! mais dismoi, puisque vous sçavez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui représentent votre ame & ce que vous pensez? ceux-là vaudroient bien mieux; car je pourrois voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

Flam. Effectivement de tels miroirs fe-

roient beaucoup plus utiles.

alui

Arl. Sans doute, & si j'en avois eu un lorsque mon fripon de Marchand est venu pour m'attraper, je l'aurois regardé dedans, & connoissant ses mauvais desseins, je n'en aurois pas été la dupe.

Viol. Cela seroit bien nécessaire.

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

Flam. Ah! mon pére, si vous étiez venu un moment plûtôt, vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vûe d'un miroir & de ses effets: il nous a donné la comédie.

Pant. Je suis bien sâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas; Mario vous en prépare de nouveaux dans une sête galante qu'il vous donne : elle va paroître, je vous prie de faire les choses de bonne grace.

Flam. Il sera content de ma politesse.

Pant. Voici la fête.

[L'HYMEN, L'AMOUR. Troupe de Jeux & de Plaisirs. Lelio & Mario sont déguisez à

la suite.]

L'Am. Mon frère, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une sois mes conseils: laissez la fortune & les vains brillans dont vous séduisez les ames plûtôt que vous ne les gagnez, & ne recevez point de cœurs sous vos loix, si l'Amour même ne vous les livre.

L'Hym. Il est vrai que je le devrois, mais c'est votre faute & non la mienne. Je ne refuse

fuse point les cœurs que vous me présentez : depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon empire, & les seux que vous allumez

ne tendent qu'à me détruire.

L'Am. Finissons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia: elle doit entrer sous vos loix, je vous offre tous mes seux pour elle: je la blessai autresois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio, vous lui destinez Mario: pour accorder notre disserend sur cela, soussrez que je lui présente les cœurs de l'un & de l'autre, & tenons-nous à son choix.

L'Hym. A cette condition je consens de me raccommoder sincérement avec vous.

L'Am. [à Flaminia.] Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia: ils sont tous les deux dignes de vous: Mario est tendre & riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs & sincéres que je lui ai inspirés pour vous: choisissez; l'Amour & l'Hymen ne veulent aujourd'hui vous engager que par votre propre choix.

Flam. Je vois bien, charmant Amour, que vous favorisez secrettement Lelio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs éxigent de mon cœur, pour animer encore mes

fentimens pour lui.

Pant. Songez, Flaminia, à la soumission que vous devez avoir pour mes volontés, & que c'est Mario qui vous donne cette sête.

Flam.

Flam. Je ne perds point de vûe mes devoirs; mais je sçai que tout est reciproque entre les péres & les enfans, comme entre le reste des hommes: il est sans doute juste que les enfans respectent leur pére en tout, mais il n'est pas moins juste que les péres tiennent leur autorité sur leurs enfans, dans les bornes d'une exacte équité, & qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrisser à leurs préventions.

Pant. Ce n'est point vous sacrifier, que

de vouloir vous rendre heureuse.

Flam. Vous croyez me rendre heureuse, & moi je dis le contraire: ainsi vous & moi sommes parties, il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider, choisissons en un.

Pant. Ce seroit un plaisant arbitrage!

Flam. Qu'Arlequin nous juge.

Pant. Voilà affurément un Juge bien grave!

Flam. Ecoutons le, cela ne coûte rien.

Pant. Tu es folle.

Flam. Il aime la vérité & la dit toûjours lorsqu'il la connoît : il ne faut que lui bien expliquer la chose, & je suis assuiée qu'il décidera sainement.

Pant. Voyons.

Flam. Ecoute, Arlequin; j'aime un Amant depuis long-tems, mon pére m'avoit promis de me le donner, il étoit riche lorsque je commençai à l'aimer, aujourd'hui il est pauvre; dois je l'épouser quoiqu'il n'ait point de bien?

Arl. Si tu n'aimois que son bien, tu ne dois pas l'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimois; mais si tu n'aimes que lui, tu dois l'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

Flam. Oüi : mais mon pére qui vouloit me le donner quand il étoit riche, ne le veut

plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

Arl. C'est que ton pére n'aimoit que son

Flam. Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toûjours le premier.

Arl. Et cela te fache?

Flam. Sans doute.

Arl. Ecoute: fais perdre encore à celuici son bien, & ton pére ne te le voudra plus donner.

Flam. Cela n'est pas possible: Que dois-je donc faire: obéïrai-je à mon pére en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéïrai je en prenant celui que j'aime?

Arl. Te maries-tu pour ton pére ou pour

toi ? bus alama m'a protes chura

Flam. Je me marie pour moi seule, apparemment.

Arl. Et bien, prens celui que tu aimes, &

laisse dire ce vieux fou.

Pant. Le Juge & la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

Flam. Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de me dire; mais au terme de fou près, c'est

nature & la raison toute simple qui s'expli-

quent par sa bouche.

Pant. La nature & la raison ne sçavent ce qu'elles disent, vous n'êtes qu'une sotte; on ne vit pas de sentimens, il faut du bien dans

le mariage.

Mar. Ne vous emportez pas, Monsieur, les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, & vous devez vous rendre à ses vœux : quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, & je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez, d'être savorable à Lelio.

Pant. Vous prenez, Monsieur, votre parti en galant homme, & moi je sçaurai le prendre en pére sage, & qui sçait ce qui con-

vient à sa fille.

Mar. Voici un homme qui vous rendra

plus traitable. [Il lui présente Lelio.]

Lel. S'il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous ayent indisposé contre moi, il est facile de les détruire: je suis plus riche que je n'ai jamais été; & si d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité.

Pant. Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné?

Lel. Non, Monsieur: un naufrage que j'ai fait sur les côtes d'Espagne a donné lieu à

à ces bruits; vous pouvez, lorsque vous voudrez, approfondir la vérité.

Pant. Je me rends, ma fille a raison.

Lel. Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnoissance à vos pieds.

Flam. Levez-vous, Lelio, je suis si saisie,

que je n'ai pas la force de vous répondre.

Pant. Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injustice que je vous faisois; oubliez la, & recevez ma fille pour gage de notre amitié.

Arl. A ce que je vois, les Amans valent mieux ici que les autres: ils font plus naturels. Ecoutez, vous trouvez donc mon jugement bon?

Mar. Des meilleurs, mon cher Arlequin.

Arl. Je connois que tout ce que les Loix peuvent faire de mieux chez vous, c'est de vous rendre aussi raisonnables que nous sommes, & que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous ressemblez.

Flam. Tu as raison.

Arl. Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'est-à-dire, sans songer à l'argent, donnez la moi.

Flam. Je le veux, si Violette y consent.

Viol. Mais, il eft bien joli.

Lel. Je t'entends: je me charge de vous rendre heureux.

Mar. Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

[Les

20.1

[Les Jeux & les Plaisirs font un Ballet, après lequel on chante les Vers suivans.]

to the condition And I an Recommendation

Leur vif éclat féduit nos cœurs,

Sous le nom de vertus nous consacrons des fonges.



VAUDEVILLE.

VOUS achetez vos Maîtresses;
Chez vous sans or, point d'amour;
On y vend jusqu'aux tendresses;
Tandis que les ours,
Dans les antres sourds,
Donnent leurs caresses.

Let. It d'emends : je me diarge des veus

no Mar. Allons, eu on se garleiplus ici que

de piaifirs.

+89

On voit ici la plus belle
Cacher ses traits sous le fard;
Mais la Guenon naturelle,
Sans rouge, sans art,
Au singe camard
Ne plait que par elle.

1,

es



Laissez le rouge des femmes, Il ne produit point d'erreurs; Blâmez le fard de vos ames, Qui masquant vos cœurs, Les rend plus trompeurs Que le fard des Dames.



Au PARTERRE.

Je ne cherche qu'à vous plaire, Et j'en fais tout mon objet; Si mon discours trop sincère Fait mauvais effet, Parlez, s'il vous plait, Je sçaurai me taire.

FIN.

ARESQUIN SAUVAGE. 00 -- March 11 (6) On voit for la plus belle Cacher to Guerrous le fard ; Mas la Cuence naunelle, Sans rouge, fans St., ass genet Au fiege camard No plait que pur ellei que elle que que wifez le range des lentmes, a con I'me produce count of erames a RITIS ON SECTION 13 OCB5 WUSEUP CONTRACTOR Maria de la companya della companya in and a second of the second le ne cherche qu'acpens plaire, le mes Ester his rody the places of the Si monacidous amplicade. The devuser of t Parley will your plake, le scaucal inecraire.

DEHORS, TROMPEURS,

OU

L'Homme du Jour,

COMEDIE

De Monsieur DE Boissy.



DUBLIN:

Imprimé chez S. Powell, en Crane-lane.

M DCC XLIX.

DEHORS

ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, Amant aimé de Lucile.

Monsieur de FORLIS, Ami du Ba-

LUCILE, Fille de M. de Forlis, & promise au Baron.

CELIANTE, Sœur du Baron.

LA COMTESSE, Connoissance du Ba-

LISETTE, Suivante.

CHAMPAGNE, Valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, chez le Baron.

Ingrime cher & Powers, on Crane-lane.

ARITHODO DA



TROMPEU ornes en l'up elle o

L'HOMME du Jour,

COMEDIE.

ACTE PREMIER. SCENE-PREMIERE. CELIANTE, LISE TE.

LISETTE.

E suis, je suis outrée! Cel. Eh, pourquoi donc, Lisette? Lis. Avec trop de rigueur votre frére nous traite.

Il vient, injustement, de chasser Bourguignon.

Si cela dure, il faut déserter la maison.

Cel. Va, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

Lis. Non, un discours très-sage a causé sa disgrace.

C'est pour l'appartement que Monsieur de

Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.

Monsieur, qui sûrement l'attend cette se-

Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.

Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement.

Hazarder là-dessus son petit sentiment :

"Monfieur, dit-il, je dois, en valet qui

"Avouer que je suis dans une crainte ex-

" Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé

" De se voir déloger ainsi d'un air aisé.

"C'est un homme de nom, c'est un vieux Militaire,

"Gouverneur d'une Place, & que chacun

" révére.

"Vous lui devez, Monsieur, un respect in-

Et d'autant plus qu'il est votre ancien "ami,

Et

" Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre, amon

" Pour couronner vos feux, & vous faire " fon gendre."

A peine a-t-il fini, que son zéle est payé D'un souflet des plus forts, & de trois coups de pié.

Révolté de se voir maltraiter de la sorte. Il veut lui répliquer; il est mis à la porte. Moi, je veux, par pitié, parler en sa fa-

veur;

Mais, loin de s'appaiser, Monsieur en fureur:

A moi-même il me dit les chofes les plus dures.

Mon oreille est peu faite à de telles injures. J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser

Qu'un homme si poli les ait pû prononcer.

Cel. Un tel rapport m'étonne.

Lis. Il est pour-

tant fidelle.

Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle,

Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui, on the de should smoot al de

Je ne resterois pas un moment avec lui. Cel. Mais mon frére est si doux.

iio fil yeur, zu Parloir, contemploient

rien n'est plus aimable;

Son commerce est charmant, son esprit agréable,

R 2

Quand

Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison : Mais il n'est plus le même au sein de sa' mailon.

Cet homme qui paroît si liant dans le monde, de los zele, sono la

Chez lui quitte le masque; on voit la nuit profonde

Succeder fur son front au jour le plus se-

Et tout devient alors l'objet de son chagrin.

Je viens de l'éprouver d'une façon piquante. De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas

Cel. Lisette, il n'est point d'homme à

tous égards parfait.

Lif. Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

Cel. Tu dois dog il eramon no

Duand

Lif. Pour l'pargner je suis trop en colére.

Il est fort mauvais maître, & n'est pas meilleur frére ;

Le nom d'ami suffit pour en être oublié. Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié; Et la jeune Lucile en est un témoignage. En amant qui veut plaire, il lui rendoit hom-

Mais iron liere che il dou agem Quand ses yeux, au Parloir, contemploient fa beauté. Alderrie and

Mais depuis que l'Hymen entr'eux est arolda orga Qu'il rêté;

1:

fa'

le

ut

e-

a-

e.

as

à

(e

is

1-

;

1-

ıt

.

il

7

Qu'il a la liberté de la voir à toute heure, Et que dans ce logis elle fait sa demeure, Près d'elle il a changé de langage & d'humeur,

D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;

Et, comme il manque au pére, il néglige la fille.

Cel. Ils sont tous deux censés être de la famille.

Lif. Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

Cel. S'il s'écarte avec eux du cérémonial;

L'usage le permet, l'amitié l'en dispense, Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.

Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

Lis. C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.

Sa fille n'a pas l'air d'être fort fatisfaire;

Et, depuis quelque tems, elle est triste & muette.

Cel. Lisette, c'est l'effet de sa simidité.

Lis. Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaîté.

Cel. Son penchant naturel est d'aimer à se taire,

R₃

Et la simplicité forme son caractère.

L'air

L'air du couvent, d'ailleurs, rend sotte.

Lis. Soit

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit;

Et, pour mieux en juger, regardez-la-soûrire.

Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sçauroit dire;

Son Soûris aussi fin qu'il paroît gracieux, Nous apprend qu'elle pense, & sent encore

mieux.

Monsieur, d'enfant la traite, & la brusque sans cesse.

A de franches guenons il fera politesse,

Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.

Un pareil procédé bleffe son jeune orgueil. Son changement pour elle est un mauvais présage.

Ajoûtez à cela le nouveau voisinage

De la Comtesse.

Cel. Elle est d'un âge à rassûrer. Lis. Elle est encore aimable, elle peut inspirer...

Cel. Elle est folle à l'excès.

Lis. On plaît

par la folie. Cel. Il faut du férieux.

Lif. Par malheur il

ennuie.

La

La Comtesse est fort gaïe, & l'enjoument séduit.

Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.

Votre frére, entre nous, goûte fort cette veuve,

Et ses regards pour elle en sont même une preuve.

Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,

Leur estime s'accroit.

it

e

e

e

Cel. Et n'a rien de réel. Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,

Le même tourbillon les emporte & les lie; Mais c'est un nœud leger qui n'a point de soutien,

Il paroît les serrer, & ne tient presque à rien.

L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,

Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;

Commerce exterieur, union sans penchant,
Que sait naître l'usage & non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je suis, que j'abhorre
Ce monde, presqu'autant que mon frère l'adore.

Lif. Oh! Quoi que vous disiez, il a son beau côté;

Et je trouve qu'il a de la réalité.

Mais la Comtesse vient.

and and area acel. Tant-pis!

Lif. Elle eft

par fuivie and my play poor de

D'un beau jeune Seigneur.

Cel. Sa visite m'en-

Lettereffing s'accione ...

nuie.

hotokon SCENE II.

Comme de font répandes, que c'eludé leur CELIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE. INC.

La Comt. Nous cherchons le Baron avec empressement;

J'ai même à lui parler très-sérieusement. Qu'on aille l'avertir, je ne sçaurois attendre.

Cel. J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,

Madame?

La Comt. Non, restez, je vous prie, avec nous ; ... s and forther diet ou

Lisette aura ce soin.

Cel [à Lisette.] Vîte, dépêchez-vous. [Lisette fort.] ice deligns feuls qu'on s'y trouve lie;

omodele tono antist one hal top SCENE the profit when the mon free fig-

SCENE III.

gon removed, in said to V. 18.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MAR-QUIS.

La Comt. [bas au Marquis.] Son air est emprunté.

Le Marq. [à la Comtesse.] Mais il est noble & fage.

La Comt. Je veux l'apprivoiser, elle est un peu fauvage.

Cel. [à part.] Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

La Comt. [à Celiante.] Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas,

Dans votre appartement, quoi, toujours retirée ?

Jeune & formée en tout pour être defirée, Quel injuste penchant vous porte à vous ca--tion chests show

Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher.

Je prétens vous tirer de cette nuit profonde. Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.

Se tenir constamment recluse comme vous, C'est exister sans vivre, & n'être point pour La Nature, à mon fexe, en a fait une loi.

e repandre & briller, c'est respirer pour R 5

Cel. Vos soins m'honorent trop.

La Comt. Tréve de

modestie.

Cel. Vos bontés....

La Comt. Laissons-là mes

bontés, je vous prie.

Cel. L'obscurité convient aux filles comme moi.

La Comt. De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

Cel. Pour suivre votre essor & l'esprit qui

vous guide,

Ma raison est trop soible, & mon cœur trop timide.

Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix;

Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

La Comt. Vous êtes Demoiselle, & faite pour paroître,

Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?

Vous flatter, vous nourrir de cet unique

Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;

N'est pas plus fort chez nous, que celui d'être aimable.

La Nature, à mon sexe, en a fait une loi. Se répandre & briller, c'est respirer pour moi.

Cel.

Cel. Je mets, pour moi, qui n'ai nulle co-

A fuir fur tout l'éclat, le bonheur de la vie; Et je tâche à trouver ce souverain bonheur, Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

mon cœur.

Le Marq. [à la Comtesse.] Au sein de la raison sa réponse est puisée.

J'en suis édifié.

La Comt. [au Marquis.] Moi, très-scandalisée.

[à Celiante.] Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui?

Cel. Il ne m'est inspiré jamais que par au-

La Comt. [à part.] Qu'elle est sotte à mes yeux!

Cel. [à part.] Qu'elle est extra-

SCENE IV.

LA COMTESSE, CELIANTE, LE MAR-QUIS, LISETTE.

La Comt. [à Lisette.] Le Baron viendrat-il! car je m'impatiente.

Lis. Madame il est sorti.

La Comt. Bon. Je

m'en doutois bien. 30 218 vois looo

Lif. Mais il va dans l'instant rentrer.

La Comt. Je

n'en crois rien.

Ou fera till auto, qui re til te till to

Cel. Je vais moi-même m'en ins-

truire;

Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire

Que Madame l'attend.

est flatteur. La Comt. Un tel soin [Celiante fort.]

ioM Langs CENEV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

La Comt. Se peut-il, du Baron, que ce foit-là la sœur?

Comment la trouvez-vous? Parlez.

Le Marg. Très-

eftimable. 10

La Comt. Son esprit est brillant.

Le Marg. Mais il est

raisonnable.

Et le bon sens, Madame....

La Comt. Est chez

vous déplacé.

La Cent. Boat Je

Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être fensé!

Le Marq. On peut l'être à tout âge.

La Comt. Ah!

Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

. neti aicio ne le

Le Marq. Je fais cas du bon sens; & bien

J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.

La Comt. Vous prisez le bon sens! O ciel!

Puis-je le croire?

Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire?

C'est un Estre nouveau qui n'avoit point paru.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON:

La Comt. [au Baron.] Ah! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vû,

Et qui ne peut passer même pour vraisemblable,

Un Marquis de vingt ans prudent & raifonnable,

Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point. Le Bar. C'est un modèle.

La Comt. A fuir.

Mais brifons fur ce point.

Un soin intéressant m'a chez vous amenée. Je viens vous retenir pour cette après-dînée. Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

Le Bar. On le vante beaucoup.

La Comt. C'est

le plus furprenant,

Le plus fort violon de route l'Italie.

Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.

- Le Bar. Madame me propose un plaisir bien statteur;

Mais je fuis chez le Duc engagé par malheur.

La Comt. Par tout on le souhaite, & chacun se l'arrache!

Je vous l'ai dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

Le Marq. Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

Le Bar. L'un & l'autre épargnez votre ami, s'il vous plait.

La Comt. Il faut vous dégager. J'attens la préférence.

Le Bar. C'est me faire une aimable & douce violence.

Cependant...

La Comt. Cependant vous viendrez avec nous.

Le Marq. Je vous en prie.

La Comt. Et moi,

je l'éxige de vous.

Le Bar. [à la Comtesse.] Vous l'éxigez!

La Comt. Sans

doute; & vos rigueurs m'étonnent.

Le Bar. Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent

.La Comt. Je puis compter fur vous? elemen's lain of mass. Le Bar. Oui.

La Comt. Je

r

S

dois à présent, sup de la propine de Vous parler sur un point tout-à-fait important. ene fair poer vous.

Il court de vous un bruit qui m'étonne & L'hymen en vous va face asgiffa'm ment

Le Bar. C'est donc un bruit sâcheux?

plus fâcheux, vous dis-je? Il m'allarme pour vous.

Le Bar. Vraiment vous

m'effrayez: 1001 tag iout , 0100 | 1111

Expliquez-vous.

La Comt. On dit que vous

an acyous mariez. and and analysis New V

Le Bar. De vos craintes pour moi, comment, c'est-là la cause?

La Comt. Oüi. Dit-on vrai?

Le Bar. Mais...

-el aniano en b and La Comt. Mais

Le Bar, Il

en est quelque chose.

La Comt. Tant-pis.

Doi:

Le Marq. L'hymen est donc bien terrible à vos yeux?

La Comt. Tout des plus.

Le Bar. Il faut

prendre un parti férieux.

La Comt. Jamais consismed . I tand a.I.

Le Bar. Je suis l'éxemple,

& je céde à l'usage.

C'est un joug établi que subit le plus sage.

La Comt. Je vous connois, Baron, il n'est

pas fait pour vous.

Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous. L'hymen en vous va faire un changement extrême;

Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même

La moitié tout au moins du prix que vous

Estre couru, sêté par tout où vous allez; Estre aimable, amusant, & ne songer qu'à plaire;

Voilà votre état propre, & votre unique af-

L'homme du monde est né pour ne tenir à rien,

L'agrément est sa loi, le plaisir son lien; S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légére,

Qu'un moment voit former, qu'un instant

Il fuit jusques au nœud d'une forte amitié: Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

Le Bar. Le Ciel pour tous les rangs m'a formé fociable.

La Comt. Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable

Doit

Doit aigrir la douceur dont vous êtes paîtri, Et d'un garçon charmant faire un trifte mari.

Le Marq. Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.

Pour l'éprouver, Madame, il est ne trop aimable.

Je suis sur qu'il a fait d'a lleurs un choix trop bon.

Le Bar. Mon cœur a pris, fur tout, confeil de la raison.

La Comt. Conseil de la raison! Juste Ciel! Quel langage!

Le Bar. On doit la consulter en fait de mariage.

La Comt. Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;

Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous

Nous fommes trop instruits qu'elle est une chimére.

Le Marq. La raison, chimere!

La Comt. Oüi.

Le Marg. L'idée

eft fingulière.

La Comt. C'est un vieux préjugé qui porte

Le Marq. Pour moi, je reconnois une faine raison.

Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe

A détruire l'erreur dont le monde est la duppe;

Loin

Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux, Epure les vertus, corrige les défauts; Est de tous les états comme de tous les âges, Et nous rend à la fois sociable & sages.

La Comt. Moi, je soutiens qu'elle est elle-

même un abus,

Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus, Etouffe l'enjoûment, forme les sots scrupules, Et donne la naissance aux plus grands ridicules:

De l'ame qui s'éléve, arrête les progrès, Fait les hommes communs, ou les pédans parfaits;

Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,

Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

Le Marq. Le bon sens n'est pas tel.

Le Bar. Mais

il en est plusieurs. Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.

La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

La Comt. J'aurois une raison, moi?

Le Bar. La

chose est certaine;

ווסוח

Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

La Comt. Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

Le Bar. Celle du premier ordre, à qui la bourgéoisie

Donne vulgairement le titre de folie;

Qui

Qui met sa grande étude à badiner de tout, Est mére de la joye, & source du bon goût: Au milieu du grand monde établit sa puiffance.

•

Et de plaire à ses yeux enseigne la science; Prend un essor hardi, sans blesser les égards, Et sauve les dehors jusques dans ses écarts ;/ Brave les préjugés, & les erreurs groffiéres, Enrichit les esprits de nouvelles lumiéres, Echauffe le génie, excite les talens, Sçait unir la justesse aux traits les plus bril-

lans; Et se mocquant des sots, dont l'univers

Fait le vrai philosophe, & le sage du

Monde.

La Comt. L'heureuse découverte! Adorable Baron!

Vous venez pour le coup de trouver la raifon ;

Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embelie

De tous les agrémens de l'aimable folie.

Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas;

A la vieille raison il donnera le pas.

Le Marq. Une telle folie est la sagesse même:

Je céde, comme vous, à fon pouvoir suprême.

La Comt. [montrant le Baron.] Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.

Il accorde d'un mot les partis opposés.

Quel

Quel liant dans l'esprit, & dans le caractère! Adieu. J'ai ce matin des visités à faire.

A trois heures chez moi je vous attens tous deux.

Vous, Baron, renoncez à l'hymen dangereux:

Vous ne devez avoir que le monde pour maître.

La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître;

Vous parle par ma bouche, & vous fait une

De vivre indépendant, & l'bre comme moi. Soyons toûjours en l'air : des choses de la vie

Prenons la pointe seule, & la superficie.

Le chagrin est au fonds, craignons d'y pénétrer.

Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'esseurer.

[Elle sort.]

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

Le Marq. Nous sommes seuls, Monsieur; il faut que mon cœur s'ouvre,

Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.

Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçûs,

La façon d'obliger que je mets au dessus ;

Ce dehors prévenant, cet abord qui captive, Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.

Votre intérêt, Monsieur, me touche vive-

Et puisque vous allez prendre un engagement,

Instruisez moi de grace, & que de vous j'apprenne,

La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.

C'est sur vos sentimens que je veux me ré-

Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

Le Bar. Mon estime pour vous est égale à la vôtre,

Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.

Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems;

Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix

Ma rapide amitié se forme en deux journées,

Et les instans chez moi font plus que les années.

Un mérite d'ailleurs frappant & distingué.... Le Marq. Ah! Monsieur....

Le Ban Je

dis vrai, vous m'avez subjugué.

Mon

Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,

Va donc de ses secrets vous faire confidence.

Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher;

Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.

Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, fage,

Et sa premiere vûë obtient un prompt hommage.

Il n'est point de regard aussi doux que le sien.

Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.

Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chére,

Une longue amitié m'unit avec fon pére.

Le Marq. Que de biens réunis! Je puis

Vous témoigner combien

aib sh ima no up anis a Le Bar. Arrêtez;

doucement.

Vous croyez sur les dons que je viens de décrire,

Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.

Détrompez-vous, Marquis, apprenez qu'un feul trait

En corrompt la douceur, & gâte le portrait.

Cet

Cet objet si charmant dont mon ame est. éprise,

Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtife:

Je ne sçai de quel nom je le dois appeller. C'est un être qui sçait à peine articuler : Triste sans sentiment, réveuse sans idée, C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.

Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,

Un filence stupide en dément la douceur. D'aucune impression son ame n'est émuë, Et je vais épouser une belle statue.

Le Marq. Le tems & vos leçons l'apprendront à penser.

Le Bar. Non, il n'est pas possible, & j'y dois renoncer.

Auprès d'elle, il n'est rien que n'ait tenté ma flâme.

Tous mes efforts n'ont pû développer son ame.

Trompé par le désir, mon amour espéroit Qu'au fortir du couvent elle se formeroit.

Prêt d'être son époux, & brulant de lui plaire,

Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son pere ;

Elle est avec ma sœur, qui seconde mes foins,

Mais, inutile peine! Elle en avance moins. son Son

Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître :

Je la trouvois encor moins fotte dans le cloître :

Elle montroit alors un peu plus d'enjoûment.

De petites lueurs perçoient même souvent; Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire, Et quelque fois du moins on la voyoit sou-

A peine maintenant puis-je en tirer deux mots!

Un non, un oüi, placés encor mal-à-propos,

A fa stupidité chaque moment ajoûte :

Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.

Jugez présentement si mon bonheur est pur, Et de mes sentimens si je puis être sûr.

Le Marq. Tous les biens sont mêlés, &

chacun a sa peine.

Le Bar. Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.

Pour cet objet fatal je passe, tour à tour, Du désir au dégoût, du mépris à l'amour. Je la trouve imbécile, & je la vois charmante:

Son esprit me rebute, & sa beauté m'enchantes inp 'ceur, qui lestanta

ignicae peine! Elle en avence moios.

Pour

Pour nous units fon pere arrive incessamment:

Je tremble comme époux, je brûle comme amant.

Quel bien de posseder une amente si belle! Mais prendre, mais avoir pour compagne accord pour parter l'avallerration

Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien, Sans ame, fans esprit, dont le cour ne sent

Pour un homme qui pense, & ne sur tout fensible,

Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible!

Le Marg. Je pleins votre destin; mais quoiqu'il foit facheux; no x xusy

Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

Le Bar. Cela ne se peut pas; mon malde ton ceusmeurs for ab a

Qui peut en éprouver un plus grand? moi-même.

e

1-

X

)-

le

г,

8

a-

r-

n-

ur

Le Ber. Vous, Marquis!

Le Marg. Moi.

Baron; & pour vous confoler, Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler. Apprenés un secret ignoré de tout autre : Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.

Notre choix a d'abord de la conformité. J'adore, comme vous une jeune beauté,

Que j'ai vûë au couvent, dont la grace in-

Frappe au premier abord, intéresse & re-

mue.

Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs

Sont d'accord pour porter l'amour au fonds des cœurs.

La nature a tout fait pour cette fille heu-

Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.

Votre amante, Baron, n'a que les seuls dehors,

La mienne réunit seule tous les trésors.

Ses yeux, & fon souris où régne la finesse,

Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse :

Elle parle fort peu; mais pense infiniment: A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,

Il s'attache, il est fait exprés pour la tendresse,

Et paîtri par les mains de la delicatesse.

Le Bar. Vous en parlez trop bien, pour n'être pas aimé.

Le Marq. Oüi, je crois l'être autant que je suis enslammé.

Le Bar. Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

Le Marq. Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;

Vous

I

Vous ignorez le point critique & capital.

Obligé d'entreprendre un voyage fatal,

J'ai perdu malgré moi ma Maîtresse de vûë.

Je ne sçai, qui plus est, ce qu'elle est devenue.

Nous nous fommes écrits d'abord exacte-

Et ses lettres suivoient les miennes promptement:

Mais elle a tout-à-coup cessé de me repondre.

J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londre;

Et mes feux empresses, d'abord en arrivant, M'ont fait pour la revoir, voler à son couvent.

Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit

C'est tout ce que j'en scais. Une main en-

Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour, Et ce coup à mes yeux l'enlève sans rétour. Le Bar. Vous possedez son cœur.

Le Marq. Dou-

ceur cruelle & vaine!

Le bonheur d'être aimé, met le comble à ma peine.

Le Bar. Vos recherches, vos foins, pourront la découvrir.

Voir réussir : 38 , inti-auon modium o l

S 2

.aldmal Et

cor

ous

ę-

0-

ti-

n-

our

que

je

Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.

J'ai mis, depuis huit jours, teus mes gens en campagne;

Mais inutilement: ils ne m'apprennent rien.

Le Bar. N'importe, votre fort est plus doux que le mien:

Le pis est de brûler pour une belle idole.

Le Marq. Vous la posséderez : c'est un bien qui console.

Mais pour mes seux trompés cet espoir est détruit :

Plus l'objet est parfait, & plus la perte ai-

Je suis le plus à plaindre, & mon cruel

Le Bar. Ne nous disputons plus un si triste avantage;

Nous éprouvons tous deux un fort plein de

marquis, goûtons l'unique & funeste dou-

D'être les confidens mutuels de nos peines, Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.

Le secret de nos cœurs est un bien précieux, Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

Le Marq. Oüi, ne nous quittons plus, foyons toûjours ensemble.

Le malheur nous unit, & le goût nous raf-

Que nos revers communs excitant la pitié Servent à resserrer les nœuds de l'amirié!

2

16

n

Œ

i-

el

fi

le

u-

es

۲,

es

15,

af-

ue

Sint.

Le Bar. Presqu'autant que se mien, votre sort m'intéresse.

Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.

Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

Le Marq. Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas

Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.

Je vous rejoins après, quoique j'apprenne d'elle.

Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,

Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

Pour conclitt Malet, co Acne que fon

melle Le Manquis, Champagne

Le Marq. D'ARLE, as-tu rien appris? Champagne, instrui-moi vite.

Champ. J'ai découvert, Monsieur, la maifon qu'elle habite.

faule avantuel g

Le

Le Marq. Quoi! Tu sçais sa demeure? j'en fuis éclairci.

La Belle n'est pas loin.

Le Marg. Où donc est-

Champ. Ici.

Le Marq. Ici dans cet hôtel?

Champ. Oüi,

dans cet hôtel même; Et je viens de l'y voir.

Le Marg. Ma furprise

est extrême!

Champ. Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement :

Scachez qu'on la marie, & même incessamment.

Le Marq. O Ciel! Me dis-tu vrai?

Champ. Très-

vrai ; je fuis fincére.

Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son pére.

Le Marq. Quel coup inattendu! Mais à qui l'unit-on?

Champ. Au Maître de céans, à Monsieur le Baron.

Le Marq. Au Baron!

Champ. A lui-même,

& la chose est très-sûre.

Le Marq. Grand Dieu! La fingulière & fatale avanture!

Mais

Mais elle n'est pas vraye, on vient de t'abuser:

ü,

A.

ii,

fe

re

n-

3-

on

à

ır

e,

k

13

La personne qu'il aime & qu'il doit épouser, Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvûe;

C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma

Et celle que j'adore est accomplie en tout, A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût. Cham. J'ignore quel portrait il a fait de

s'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle: Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux,

Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces

Est justement la même, à qui votre émis-

A porté vingt billets, gages d'un seu sincére.

C'est la fille en un mot de Monsieur de Forlis;

Et j'en ai pour garant tous les gens du Lo-

Le Marq. Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire;

Mon esprit à présent débrouille le mystère. Le Baron, pour bêtise & pour stupidité, Aura pris son air simple & sa timidité:

Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte: Cet essroi s'est accrù par la dure contrainte

\$ 4

De

De

De former un lien qui force son penchant; Et par l'effort de taire un si cruel tourment. Oui, le chagrin secret de voir tromper sa stâme,

Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son

Ce morne abattement, cette sombre froideur, Qui choquent le Baron, & causent son erreur.

Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage

De penser qu'aujourd'hui sa triffesse est l'ouvrage

Et le garant flatteur de son amour pour moi, Et qu'à regret d'un père elle subit la soi.

Champ. Cette grande douleur qui console la votre.

Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre. Le Marq. Il est vrai, j'en frémis : c'est un bien sans effet.

Sa funeste douceur ajoûte à mon regret; Et d'un seu mutuel la slatteuse assurance, Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.

Se voir ravir un cœut plein d'un tendre re-

C'est de tous les revers le plus grand en amour;

Et se voir enlever ce trésor qu'on adore, Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,

7 5

oinia Y met

Y met encor le comble, & le rend plus affreux! Il A V A 3

Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux, and an atual and and

Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure,

J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure

Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel:
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,

Et du Baron du moins j'aurois la confidence. Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.

Hélas! J'ai tout perdu, jusqu'à cette dou-

Quel état violent! O Ciel! Que dois-je

Dois-je fuir ou rester? m'expliquer ou me

Que dirai-je au Baron? Pourrai-je l'aborder?

Ah! d'avance, mon cœur se sent intimider. Je ne pourrai jamais soutenir sa présence, Mon trouble.... juste Dieu! Je le vois qui

'I de l'us que, je ne voulois!'

s'avance. [Champage fori.]

Y met encor le comble, & le rend plus ut-

Le Marquis, Le Baron

Le Bar. J'étois impatient déja de vous revoir.

Eh, bien! n'avez-vous rien à me faire sçavoir?

Repondez-moi, Marquis. Vous évitez ma

Je vois sur votre front la douleur répandue. Qu'avez-vous?

Le Marq. Je n'ai rien.

Le Bar. Votre

ton, & votre air

M'affurent le contraire, & vous m'êtes trop

Pour vous laisser garder un si cruel silence : Manqueriez-vous pour moi déja de con-

fiance?

Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc?

Le Marq. Je

ne puis.

Le Bar. Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.

Qu'avez-vous découvert? Que venez-vous d'apprendre?

Le Marq. Plus que je ne voulois!

Le Bar. Je

ne puis vous comprendre,

Et

Et j'éxige de vous que vous vous expliquiez: Me tiendrez-vous rigueur après tant d'ami-

tiés?

Le Marq. Je dois plûtôt cacher le trouble qui m'agite.

Dans l'état où je fuis, souffrez que je vous le veutrols que ton fort me fastiup en

Le Bar. Non, arrêtez, Marquis, vous

Que je vous abandonne à votre noir cha-

Vous ne fortirez pas, quoique vous puissiez faire.

Que je n'aye arraché de vous l'aveu fincére Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte eq. Tout ce que je pouriub ka ap-

Le Marq. Dispensez-moi, Baron, de vous · le découvrir ; un allimant aup un

Et laissez-moi.... Le Bar. Marquis, la résistance

Et vous m'éclaircirez.

Le Marg. Quelle ef-

froyable géne! Où me vois-je réduit?

Le Bar. Cedez donc à

trouve votre amour, dans troffs liveau

D'un homme tout à vous.

50 sides a li ap Le Marg. Je crains

Le Bar. Vous

avez tort, Table 1917 Le de ne ferom pas hance à mon plant Les destins qui tantôt vous cacholent votre Ont-ils pû vous porter d'atteinte plus san-

glante !

Le Marq. Oüi; puisque ce secret par vous DOV m'eft arrache, Cl. Elul of no 1819 1 8711 C

Je voudrois que son sort me sût encor ca-Le Eur. Non, arrecer, Marce sho vons

Mes gens, de sa demeure, ont sait la dé-

Mais pour rendre mes feux plus certains de fa perte, orp and source on suo.

Ils m'ont trop éclairé.

promitus Le Bar. Que vous ont-ils Du finet qui vous trouble,

appris ?

Le Marq. Tout ce que je pouvois en ap-Le Mora. Dispender seig be prende vous

J'ai sçu que sa famille au plutot la marie :

Pour comble de chagrin je vais la voir unie Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras!

Le Bar. Ce coup est affligeant, mais il Le vous m'éclaireire

n'égale pas, Quoique puisse opposer votre douleur extrême,

Le malheur d'ighorer le fort de ce qu'on aime :

Je trouve votre amour, dans ce nouveau D'un homme tout à vous chagrin,

Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

1101 Sava

Le Marq. Rien n'égale, Monfieur, ma disgrace présente;

Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante

Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti;

Tonte voye est fermée à mon espoir trahi.

Le Bar. J'en vois une pour vous très-

Le Marq. Quelle est-elle?

Le Bar. Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

Le Marq. Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois

Promise à mon ami dont son père a fait choix?

Mon eœur doit renoncer plûtôt à ma maîtreffe :

L'honneur & le devoir y forcent ma tendreffe.

Le Bar. Il n'est pas question de devoir ni d'honneur:

Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

Le Marq. Monsieur, pour un moment,

Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je

L'Amour vous feroit-il manquer à l'amitié? Le Bar. Oui, Marquis, fur ce point je serois sans pitié:

Le scrupule est sottise en pareille matière, Et je ne serois pas grace à mon propre père.

Le Marq. Moi, je ne me sens pas tant d'intrepidité;

Et quand même j'aurois cette témérité, l' Que puis-je espérer?

Le Bar. Tout, Monfieur.

puifqu'on vous aime;

Vous devez réuffir, j'en répondrois moi-Le Bar. J'en vois une pour smêm ne

Le Marq. A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir ? M . T

Le Bar. Mais à rompre un hymen qui doit mal l'affortir. allad attov ab

Le Marq. Il est trop avancé.

Le Bar. Qu'elle

avouë à son Pére Promise à mon an Votre amour reciproque.

d'un caractere,

D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,

D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien; Moi-même à l'y porter j'ai de la répu-Il nes agir ici que de votre bonhespang

Le remords que je sens.

Le Bar. Le re-

mords? Pure enfance! Ayez pour mes conseils plus de docilité, Et le succès ... Le Marq. J'en vois l'impossi-

bilité; ferois fans pitie:

fa l'erupule est souise en parcille matière, Et je ne ferois pas grace à mon propre pere,

Car son hymen, vous dis-je, est prêt de se Je veux la diffiper dans ce ma sullano,

Demain, ce soir peut-être, & ma disgrace est fûre.

Le Bar. Je veux que cela foit : mettons la chose au pis.

Le Marq. Que puis-je faire alors?

Le Bar. Ce

que fait tout Marquis.

Vous vous arrangerez. wov and all

Le Marg. Et de quelle

manière?

Wais a-clon damais rain par Le Bar. En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire, moi so na somon si

Le Marq. A mon ami, ferois-je un affront fi fanglant?

Le Bar. Sur cet article-là votre scrupule eft grand!

A fon plus haut degré c'est porter la sagesse. Si vos pareils avoient cette délicateffe,

Et marquoient tant d'égard pour Messieurs les maris, and al air

Je plaindrois la moitié des femmes de Paris. Ne tenez pas ailleurs un langage semblable; Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

Le Marq. Quand vous parlez ainfi, c'est le ton badin;

Je forme & je veux suivre un plus juste desfein:

A mes sens revoltés, quelque effort qu'il en coûte.

Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute. De De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems; Je veux la dissiper dans ce même instant, Et je vals sans détour, à quoique je m'expole,

De mon trouble fecret, lui dévoilet la cause.

Le Bar. Ah! gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

Le Marg. Juste Ciel! Est-ce vous qui devez m'arrêter? W 2001 1111

Le Bar. Oüi, vous allez commettre une extrême imprudence :

Mais a-t'on jamais fait pareille confidence?

Le Marg. Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour

Un homme que j'estime, & qui m'alme à fon tour?

Le Bar. Oui, trompez-le, Monfieur.

Le Marg. C'est

lui faire un outrage.

Le Bar. Trompez-le encore un coup : trompez-le, c'est l'usage.

Le Marq. Vous me le conseillez?

Le Bar. Tres-

fort, & je fais plus; Je l'éxige de vous.

Le Marq. Je demeure con-

fus!

Le Bar. Mais dans vos procedes je ne puis vous comprendre!

Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre; Te devoir me l'infire, il faut que je l'écoute

Et portant à son cœur le coup le plus mor-

Par un aveu choquant autant qu'il est cruel, Vous voulez faire enrendre à la flamme jaloufe

Que vous êtes aime de celle qu'il époufe! Si quelqu'un s'avifoit de m'en faire un égal, Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

Le Marq. Ces mots ferment ma bouche,

& changent ma pensée,

Mon ardeur puisqu'enfin elle s'y voit forcée, Va suivre le parti que vous lui proposez : Mais souvenez-vous bien que vous l'y ré-

duisez, Que vous étes, Monsieur, garant de ma

conduite.

Que vous deviendrez coupable de la fuite; Et que si trop avant je me laisse entraîner,

C'est vous, & non pas moi qu'il faudra con-

damner. Le Bar. Quoiqu'il puisse arriver, je prens Le Bar. Il l'eft de vous aboit un

Sur ma parole, ofez.

Comme

Le Marq. Je vous crois

donc, & j'ose

Le Bar. Avant que vous foreiez, je ferois curieux

Que vous visiez l'objet . . . Mais il s'offre à nos yeux. A proba sa

Précisement au même où j'allois voir fou-

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

Le Morg. [à part.] Quel trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre! Luc. [d'un air timide au Baron.] Je cherchois votre fœur.

Le Bar. Approchez-

vous fans craindre,

Et faites politesse à Monsieur le Marquis.

Vous ne sçauriez trop bien recevoir mes amis.

Quoi! vous voilà déja toute déconcertée? Vous changez de couleur, vous êtes em-

Mais, rassurez-vous donc. Devant le monde goo ainfi,

Faut-il être étonnes :

auffi! Luc. Et Monfieur l'est

Le Bar. Il l'est de votre abord.

Le Marg. Par-

don, je me rappelle,

Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vû Mademoifelle.

Le Bar. Vous l'avez vûë ailleurs! Où, Marquis?

Le Marg. Au Couvent. Précisément au même où j'allois voir sou-HVI vent,

Comme

Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne. La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.

L'estime & l'amisie les lioient de si près, Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais;

C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,

A qui je dois, Monsieur, l'honneur de la connoître.

Le Bar. [à part au Marquis.] Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là! Auprés de son amie elle vous servira.

Elle est fimple à l'excés; mais on peut la conduire :

Scait-elle votre amour?

Le Marq. Tout a du

l'en instruire ; J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur, Et comme ma Maîtreffe, elle connoît mon cœur.

Le Bar. Tant mieux; j'en fuis charmé, la chose ira plus vîte.

Le Marq. Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,

Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

Le Bar. A répondre, je vais moi-même

l'engager.

Le Marq. Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche

Quels sont les sentimens de l'objet qui me touche;

Parlez,

Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous.

Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous :

Et vous devez fouvent en avoir des nou-Luc. Il eft viai prinche de la fier fie ff con

Le Marq. J'en apprens une

des plus cruelles ; Ses parens, m'a-t'on dit, veulent la marier. Luc. Oii.

Le Marg. Ciel! Quel oui funefte! & qu'il doit m'effrayer! Le Bar. Raffurez-vous; je veux rompre.

ce mariage.

Partez.

Le Marq. [à Lucile.] L'aprouve-t'elle?

Luc. Non.

Le Bar. [au Marquis.] Pour

vous l'heureux prélage !

Le Marg. Comment fe trouve-t-elle à prefent?

Luc. Mal & bien.

Le Marg. Pense-t'elle? .

Luc. Beaucoup.

Le Marq. Et que dit-elle? ole l'interroger.

Luc, Rien,

totiche

Le Bar. Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

Le Marq. Ces mots sont d'un grand sens. pour qui fçait les comprendre;

J'ai toujours eu du goût pour la précision.

Le Bar. Vous devez donc goûter fa con-

Le Marq. Infiniment, Monsieur.

Le Bar, C'est

par-là qu'elle brille :

Mal & bien, rien, beaucoup; la singuliere

Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

Le Marq. Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi!

[A Lucile.] Ma Maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

Luc. Oüi, votre état la jette en un trouble terrible:

Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'affurer.

Le Bar. Prodige! La voilà qui vient de proferer

Deux phrases tout de suite. "100 uniss 100 9

Le Marq. [a part.] A peine

je suis maître De mes sens agités!

Luc. J'en ai trop dit peut-

Files, peu de lamieres, l. E.

duite,

Le

étre,

Et je m'en vais.

Le Bar. Bon moh savol aisM

Le Marq- [à Lucile.] Non,

c'est moi qui vais sortir.

[A part.] Mon transport à la sin pourroit me découvrir.

Le Bar. [au Marquis.] Je vais la faire agir

Le Marq. Mademoiselle, Adieu, songez bien, je vous prie,

Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,

Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

[Il fort.

s'il est pessible, un discours plus

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

Le Bar. Je ne vous conçois pas! vous étes étonnante!

Vous paroissez toujours interdite & tremblante;

Vous vous presentez mal, & vous n'épargnez rien

Pour ternir votre éclat par un mauvais main-

Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite.

C'est par monosillabe, & sans aucune suite.
Répondez, est ce géne ? Est-ce obstination ?
Est-ce peu de lumieres ? Est-ce distraction ?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

Luc. Je vous suis obligée.

Le Bar. Eh! fur

le pied d'éloge

Prenez-

Prenez-vous mon discours through al auov of

Luc. Mais comme

Le Bar. Le moyen de tenir, à ces re-Où tout, en cueme tetre le ? al saupilq

Luc. Mais, j'ai mal dit, je crois. Mian a l

omobil ildia : Le Bar. [à part.] Que

ce je crois est bête!

Lac. Excusez, mais votre air m'intimide Peignez, donc à fee, yeun le safrarm 38.il a;

Le Bar. Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible ?

Luc. Oüi, vraiment, sieb.

Le Bar. Votre bouche me fait un aven bien charmant!

Luc. Mais il est natural olome alle b and

Le Bar. Vous êtes

et de lon Prétendu dices beaucisunsquinal:

Luc. Oh, beaucoup, of jogifile of ranging

sup as said aund such Le Bar. Abregeons,

fon entretien me tuë! . sine ne

Laissons, Mademoiselle, un discours superflu. Il faut que le Marquis soit par vous secouru. Luc. Secouru! ... senamenord al anni

Inion heillsop . Le Bar. Promptement.

iconis and Luc. En

quoi donc, je vous prie:

Le Bar. Il faut à son sujet parler à votre tres expressent. amie.

S'il n'étoit question que d'une folle ardeur, Bien loin de vous presser d'agir en sa fa-Tell one nouve ante mais 'verouveries

Je vous le défendrois : mais son amour est

Et pour elle il s'agit d'un trèt-grand imari--or cage, rinot de tenir, le Bar. Le moyen de tenir,

Où tout, en même tems se trouve réuni, La naissance, le binn, avec l'âge assorti. Son bonheur en dépend; ainsi, Mademoiselle,

Luc. Elle le sçait

Luc. Oui, vraiment sieb

Le Bar. N'importes éxagerez son mérite & sa slâme. ! manifact noid

Pres d'elle employez tout pour attendrir son

Et de son Prétendu dites beaucoup de mal: Peignés le dissipé, fat, inconstant, brutal.

j'en pense. l'aut em maissime nol

Le Bar. Parlez, ne craignez rien anonia I

tho cant le Marquis lon par vous lecouru.

Le Ber. Pour l'homme en question point de ménagement.

Luc. [riant.] Quoi! vous me l'ordonnez?

,iiiO . sal saut à fon fujet parler à votre

très expressément.

Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à

C'est une nouveauté: mais j'y trouve à redire;

Ce rire maintenant est des plus déplacés.

Luc. Mais il ne l'est pas tant, Monsieur, que vous pensez. [Elle sort.]

Le Bar. [à part.] Ces imbéciles-là, gauches en toute chose,

Ou ne vous disent mot, ou ricannent sans cause.

[A Lucile,] Quoiqu'il en soit, songez à ce que je vous dis :

Disposez votre amie en faveur du Marquis. Ce que j'attens de vous veut de la diligence. Il faut....

;

t

fœur qui s'avance, and the record

Le Bar. Ma sœur! Le personnage est fort intéressant,

Et digne d'interrompre un discours important!

SCENE V. salt sis of

but The Hamil Thousez bon

NE

LUCILE, CELIANTE, LE BARON.

Le Bar [à Lucile.] Representez sur tout, exprés je le répete,

Que l'ardeur du Marquis est sincère & par-

Luc. C'est la troisième sois que vous me

Le Bar. Oh! pour le bien graver au fonds de votre esprit, Luc. Vous vous fâchés, Monfieur, je me retire.

iches en toute choie,

man man Si Cu E. NE mavi strav. on uO

CELIANTE, LE BARON.

Cel. Vous la traitez, mon frére, avec trop de hauteur!

Et vous l'étourdissez. Employez la douceur. Le Bar. La douceur, dites-vous? La douceur est charmante!

Cel. Trouvez bon cependant que je vous représente,

Qu'une telle conduite auprès d'elle vous

Le Bar. Trouvez bon

que je vous interrompe,

Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit

Cel. Elle s'est plainte à moi, je dois vous

Le Bar. Tous ces petits propos doivent

Cel. Mais vous allez bien-tôt voir arriver

Pour son appartement comment allez vous faire?

Morblen

Ma

E

Ma sincère amitié Le Bar. Se donne

trop de foins,

Et pour notre repos, aimez nous un peu moins.

Cel. Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

Le Bar. Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.

l'aurai soin désormais de vous faire ma cour. Cel. Pour moi, votre mépris augmente

chaque jour.

2

S

S

n

t

S

it

r

S

a

Le Bar. Et puisque vous aimez les choses agréables,

Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables:

Je lourai votre esprit, votre air, votre enjoûment!

Cel. Ah! ne me raillez-pas aussi cruelle-

ment.

Le Bar. Celiante, pour vous je viens de me contraindre;

Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre?

Cel. Moi, je vous dois ici dire vos vérités, Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

Le Bar. Encore des avis!

Cel. Vous êtes

fort aimable.

Le Bar. Le début est flateur.

Cel. Prévenant.

doux, affable

T 2

Pour

FOOT

Pour les gens du dehors que ménage votre art;

A vos civilités le monde entier a part Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre

Et l'oracle constant que votre esprit consulte:

Mais mon frére chez lui sçait se dédommager Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.

Il dépouille en entrant sa douceur politique; Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,

Facheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,

Il prend une autre forme, & change de vernis.

Tout craint dans sa maison, & tout suit sa rencontre:

Le courtisan s'éclipse, & le tiran se montre. Le Bar. [d'un ton irrité.] Ma sœur! Cel. Le trait

est fort, mais vous me l'arrachez; Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous sâchez.

Je l'ai fait toutes fois dans une bonne vuë: Profitez-en, ou bien si l'erreur continuë, Des votres, redoutez le funeste abandon; Craignés de vous trouver seul dans votre maison.

Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole, Dont un sousse détruit l'estime qui s'envole.

SCENE

SCENE VII.

LE BARON feul.

Je serois trop heureux de me voir délivré De ces especes-là, dont je suis entouré. Mais sortons; il est temps de faire ma tournée,

Et de régler l'effor de toute la journée. Passons chez la Marquise, & chez le Commandeur;

Voyons la Présidente, & puis mon Rappor-

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

Lif. Monsieur, je viens

Le Bar. Allez . . .

Lif. Mais

daignez me permettre,

amsterroiff fon heure:

Monfieur

re

re

er

1-

)-

25

r-

Ca

it

18

re

E

Le Bar. Mes gens au Duc ont ils porté ma lettre?

Lif. Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

Le Bar. Je pense est merveilleux, & ces animaux-là

Répondent la plûpart aussi mal qu'ils agissent.

Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

Lif.

F 3

Lif. Mais Monsieur de Forlis

Le Bar. Quoi,

Monfieur de Forlis?

Lif. Arrive en ce moment. Je vous en

Pour que vous descendiez.

Thos em grief ah enmat Le Bar. Je vous fuis

redevable

De yenir m'avertir; Le terme est admirable?

Lis. [à part.] Quel homme! Mais Mon-

Le Bar. Allez, parlez plus bas; Annoncez déformais, & n'avertifiez pas. [Lifette rentre.]

SCENE IX.

LE BARON; Seul AOM ANI

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure: J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure.

C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,

Et le quitter après le premier compliment;

Mais de le prévenir, il m'épargne la peine.

Mercondent-la plupart auff mal ou us ned-

F . 3

I No I D. Romme il faut, jamais ne s'ac-

confolilient.

Isf.

a south as U

SCENEX.

LE BARON, M. DE FORUIS.

the Boyl. Celui d'ette avec moil me pa

Le Bar. [embrassant M. de Forlis.] Votre et - l'ai beloin de rof mailnoMi alle en-

M. de Forl. Affez ferme.

Et la tienne, Libert the energy of the state of the state

Baron?

en

13

11 10 E T 166

Le Bar. Bonne.

M. de Forl. Tant micux.

ve doivent pas con rath sm uluov is laires.

Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

Le Bar. Je suis vraiment charmé que ce nœud nous affemble.

M. de Forl. Tu me fais cet aven d'un air bien glacial!

Je fuis très-eloigné du cérémonial :

Mais je veux qu'on ami, quand il me voit, s'épanche,

Et me marque une joye aussi vive que franche.

Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix. Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;

La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence. 1 ab mann en reversi de l'sonsglub.

Le Bar. Pardon, mais je me vois dans une circonstance

Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous quitter.

Je vous laisse le Maître, & je cours m'acquirer.

D'un

D'un devoir

M. de Forl. Quand j'arrive!

Le Bar. 11

est indispensable. A wound dil

M. de Forl. Celui d'être avec moi, me pa-

Et j'ai besoin de toi pour tout le jour en-

Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

Le Bar. J'ay trente affaires.

M. de Forl. Va.

trente de ces affaires

Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

Le Bar. Je ne puis differer, & j'ai promis d'honneur.

M. de Forl. De ces promesses là je connois la valeur.

Le Bar. Ce font de vrais devoirs.

M. de Forl. Tien,

je vais en fix phrâses appobacht sint s

Te peindre ces devoirs, qu'ici tu nous em-

Aller d'abord montrer aux yeux de tout Pa-

La dorure & l'éclat d'un nouveau Vis à

Eclabousser vingt sois la pauvre infanterie, l' Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie: De toilette en toilette aller saire sa cour, Apprendre & débiter la nouvelle du jour; Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,

Et lier pour le foir une partie aimable

MIN'()

Ne

Ne boire à ton dîner que de l'eau seule-

Pour sabler du champagne à souper largement:

Faire l'après-midi mille dépenses folles, En deux médiateurs perdre huit cens pistoles;

Sur une tabatière, ou bien sur des habits, I Dire ton sentiment, & ton sublime avis; Conduire à l'Opéra la Duchesse indolente, Médire ou bien broder avec la Présidente; Avec le Commandeur parler chasse & chevaux;

Chez le petit Marquis découper des oyseaux:

Voilà le plan exact de ta journée entière, Tes devoirs importans, & ta plus grave affaire.

Le Bar. Monfieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort,

On ne vit point ici comme dans votre Fort. Nous devons y plier sous le joug de l'usage;

Ce qui paroît frivole est dans le fonds très-

Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,

Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,

De qui le mouvement journalier & rapide

Nous fait, par l'agréable, arriver au so-

T 5

C'est par eux que l'on fait les grandes haifons,

Qu'on acquiert les amis, & les protections; Au sein des jeux riants on perce les mistéres

Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;

Le succes en dépend, tout y va, tout y tient,

Et c'est en badinant que la faveur s'obtient. M. de Forl. Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,

Et je sens dans le fonds qu'il en est quelque

Le Bar. Si j'ai quelque crédit moi-même Je le dois à ces riens.

M. de Forl. Je te prens

fur le temps.

Pour rendre à mes regards ta conduite louable.

Employe en ma faveur ce crédit favorable.

L'occasion est belle, & voici le moment: Fais agir tes amis pour le Gouvernement

Qu'à la place du mien à la cour je demande ;

Tu sçais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande;

Qu'il doit, outre l'honneur groffir mes revenus.

Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :

Par

Par plufieurs concurrens, cette place est briguée;

Du Royaume, Baron, c'est la plus distin-

Un homme bien instruit m'a marqué de partir:

De mettre tout en œuvre, il vient de m'a-

Un motif si pressant, joint à ton mariage, M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.

As-tu sollicité; Depuis près de deux mois Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois: Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime;

L'as tu fait? Puis-je bien m'en fier à toimême?

Le Bar. Oui : mais permettez. . .

M. de Forl. Non,

je te connois trop bien. Ne crois pas m'échapper.

Le Bar. Un feul inf-

islegan y larging

tant.

y

M. de Forl. Non, rien.

Je ne te ferois pas grace d'une seconde. Si tu prens une fois ton essor dans le monde, Crac, te voila parti jusqu'à demain matin.

Le Bar. Puisque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,

Je dînerai chez moi.

M. de Forl. Effort rare

La

& fublime! Sacrifice étonnant! Grande preuve d'estime! Le Bar. Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,

Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. de Forl. Non.

-Je crains ces dîners-là: J'aime la bonne chére:

Et traite-moi plûtôt en personne étrangére : Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,

Et l'appétit chez moi se fait sentir deja. Le chemin que j'ai fait est trés considérable, Et me fait aspirer au moment d'être à table, En attendant, passons dans mon appartement,

Nous parlerons ensemble.

Le Bar. Attendez

un moment.

M. de Forl. Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

Le Bar. Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. de Forl. Qu'importe.

Je puis m'y reposer.

Le Bar. Non, Monsieur.

M. de Forl. Et pourquoi?

Le Bar. C'est qu'il est occupé.

M. de Forl. Tu

te mocques de moi. Et par qui donc l'est il?

Le Bar. Par un fort

galant homme.

M. de Forl. La chose est toute neuve; & cet homme se nomme?

Le Bar. Son nom m'est échappé.

M. de Forl. Rien

n'est plus ingênu.

Mon logement est pris, & par un inconnu!

Le Bar. C'est un Abbé, Monsieur.

M. de Forl. Un

Abbé! Abbé!

H

e

Le Bar. Mais, de grace .

M. de Forl. Qu'on eut mis dans ma chambre un Militaire, passe :

Mais un petit Colet me déloger ainsi!

Le Bar. Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir sitôt ici;

Il m'est recommandé d'ailleurs par des perfonnes

Qui peuvent tout fur moi.

M. de Forl. Tes

excuses font bonnes.

Le Bar. Mais si vous le voulez, Monsieur, absolument,

Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;

Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre femaine,

Et que de nos façons il faut bannir la gêne: Vous logerez plus haut.

M. de Forl. Oüi, je

t'entens, Baron:

Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

pop sor be omand sint of the Bar.

Les DEHORS 64

Le Bar. Vous êtes mon ami.

M. de Forl. La

chose est plus choquante:

Mais tout mon dépit céde à ma faim qui s'augmente.

Vien; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger; Le Bar, Mais, de

Loge-moi vite

Le Bar. Où donc? M. de Forl. Dans

ta fale à manger.

d'a Heurs par des per-

ACTE

excuffes Lon Bollo B C E Corl. Tes

Le Baron, Le Marquis.

E Forlis par bonheur fait la méridienne :

Je respire. Entre nous son amitié me gêne. Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

Le Marq. Je vous fuis obligé de vos foins généreux.

Le Bar. L'affaire est en bon train.

-nob al each reduced eises Le Marq. Il est

vrai, je commence

A me flatter, Monsieur, d'une douce espémance.

Le Bar. Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

Le

Le Marq. La joye enfin succède au plus affreux soucy.

Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte:

On n'imagine point jusqu'où va....

Le Bar. Je

m'en doute.

Le Marq. Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.

Je ne sçai quoi pourtant m'arrête au fonds du cœur.

Le Bar. Comment! Votre ame encore estelle intimidée?

Le Marq. Oüi, tromper un ami révolte mon idée,

Et je sens que je blesse au fonds la probité.

Le Bar. Marquis encore un coup, cessez d'être agité;

Elle n'est point blessée en des choses semblables.

Le Marq. En est-il, où ses droits ne soient point respectables!

Et ne doit-elle point régler en tout nos pas? Le Bar. Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

Le Marq. Et par quelle raison?

Le Bar. Ce

n'est pas là sa place. Elle y seroit de trop.

Le Marq. Un tel discours

me passe!

Le Bar. J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.

La droiture est un frein que l'on doit révérer.

Du

Du monde ce sont là les maximes constantes, Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,

Devoirs effentiels de la fociété,

Dont ils sont les liens, & comme le traité. On la doit consulter, sur tout dans l'éxercice Des charges de l'Etat d'où dépend la justice:

Dans ce qui, parmi nous, est de convention, Et forme par dégré la réputation:

Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle

Du nom de badinage, ou bien de bagatelle; Pour tout ce qu'on regarde universellement Sur le pied de plaisir, ou de délassement. Dans un tendre commerce, elle n'est plus admise,

Et même s'en piquer devient une sottise. L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement

Où l'on est convenu de tromper finement; D'être duppe ou fripon, le tout sans conséquence,

Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

Le Marq. Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,

Peut-il être avili jusques à cet excès?

Le monde est étonnant dans sa bisarrerie.

Le joüeur qui friponne est couvert d'infamie,

pinis d'expérience, & dois

UG

t un frein ene fon doit teverer.

Et

Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,

Devi nt homme à la mode, & se met en crédit.

Quel travers dans les mœurs, & quel affreux

Aussi grossiérement peut-on se contredire?

Le Bar. C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

Le Marq. Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoûtumer.

Le Jeu, dont j'ai parlé, commerce de ca-

Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice, S'est rendu, par l'usage, un lien révéré: Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.

A ses engagements le fier Honneur préside; Et ses dettes, sur tout, sont un devoir ri-

gide :

Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les

Vendre tout, & frustrer tout autre créancier. Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole.

Où l'on est dispensé de tenir sa parole.

rous redevons jamais rougir de la vertu.

Leurs devoirs sont remplis les derniers; & leurs dettes

Ou ne s'acquittent pas, ou font mal fatisfaites.

Mais rendez-moi raison d'un tel égarement, Vous, profond dans le monde, & son digne Auff groff frement neut-on Canamariore

Le Bar. Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse

Quel'esprit qui l'agite est souvent une y vresse. Du sein de la lumière il tombe dans la nuit. De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ; Mais il est notre maître, & nous devons le Fonde for Finterer la fraude &c a millen

Nous fommes par état, tous deux forcés d'y and fivinge slub of skill and an enovab

Pour y plaire, y briller, pour avoir ses fa-

Il faut prendre, Marquis, jusques à ses er-

Des qu'ils font établis, préférer ses usages, A Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'u-

niffon, this beats day beatovine or

Et tout facrifier pour avoir le bon ton. 1 10 Si-tôt qu'il le condamne, il faut fair tout On veur qu'ils loient tous douplaquentes de

Et même les vertus qui rendent ridicale.

Le Marq. N'en déplaise au bon ton, dont 2 190 je fuis rebattu.

Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

Le Bar. J'aime à voir qu'en votre ame elle fe développe ;

Mais il faut vous résoudre à vivre en Misan-Je ne podmole, Baron, jamais' atsagordonlo-

Vous devez renoncer à tout amusement, Aller dans un défert vous enterrer vivant; Ou, de cette vertu temperer les lumières, 10 T L'habiller à notre air, la faire à nos maniéres. J'avourai franchement que vous me faites done me grider de la naueque de

Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur, Vous allez, je le vois, fi je ne vous seconde, Vous donner un travers en entrant dans le Le Ber. Vous me charmes a shnom tout

Vous perdre éxactement par excès de rai-Er vons n'aver, iviarquis, qu'à vonoluirer

Et d'un Caton précoce acquérir le furnom, Choquer les mœurs du tems; & par cette Sailir, your vous, placer, ic simbnos vice

Vous rendre insupportable à force de mérite. Le Marq. Vos discours dans mon cœur font paffer votre effroi,

Ce Monde que je blâme a des attraits pour

Je ne puis vous cacher que, né pour y pal roître,

Je l'aime, & brûle en bean de m'y faire connoître.

Son commerce est un bien dont je cherche jouir,

Et m'en faire estimer est mon premier desir. l'ai, J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.

Dans ce juste dessein si je faisois naufrage, Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoderes detres suos de canacas e volt and

La crainte que j'en ai me fait déja trembler. Pour voguer surement sur cette mer tromrent peule, de seint al art artist d'artist

Je demande & j'attends votre aide généreuse. Daignez donc me guider de la main & de

l'œil; Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque sl'an écueil, my no servant les servoisseus v

Le Bar. Vous me charmez; je suis tout prêt de vous instruire,

Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.

Je veux choisir pour vous le jour avantageux, Saisir, pour vous placer, le point de vûe Vous rendre intuppede this A faxuatual ente.

A vos dons naturels joindre les convenances, Y répandre des clairs, y mettre des nuances; Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour.

L'homme vraiment aimable, & le héros du jour.

Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;

Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même. nom en face estimer est mon premier defin

Mus ne deven passas tong - do a

Mon amitie, dans peu, compte en venir à bout :

Votre amante en répond, elle a pour vous du goût :

C'est le point principal, & qui rend tout faior cile: callet al to a comoci and a

Mais point de fot scrupule, & montrez-vous docile Me le promettez-vous?

Le Marg. J'y ferai

mon effort.

Le Bar. Pour la mieux disposer, écrivezlui d'abord.

Le Marq. J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre :

Mais je ne sçai comment la lui faire remettre.

Le Bar. Attendez ... Il s'agit d'un établiffement,

Et cet hymen, pour vous, est un coup important?

Le Marq. Oüi, par mille raisons c'est un nombien où j'aspire;

Et c'est, pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

Le Bar. La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...

Oüi, Lucile pour vous doit lui parler.

Le Marg. Eh

Le Bar. Sans bleffer la sagesse, elle peut la lui rendre,

Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.

D'autres la commettroient.

Le Marq. Oüi,

On ne peut la remettre en de meilleures

Le Bar. Donnez-moi la lettre, elle sera Male point de for ferunde, & nobner vous

Et je vais en charger ma jeune prétenduë. Le Marq. Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,

Le lui recommander.

tisfait.

ici ma lexus

Attendez un moment. [Il rentre.]

SCENE II.

LE MARQUIS Seul.

Il fert trop bien ma

flamme ! . I'm and .

D'autres (

Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,

Quand j'en puis profiter fans bleffer mon devoir hais mans salons

Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir voir tidb accv about

Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne; Il déclaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne. I it will do not and sil

De la lui rendre. winding l'amine l'engage à l'entreprendre,

De sa grace naïve il méconnoît le prix Elle auroit un tyran; & l'hymen, j'en frésoret charmant

Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.

L'amour, la probité, la pitié, la raison, Tout me fait une loi de tromper le Baron. Employer l'artifice en cette conjoncture, C'est servir la Vertu, non trahir la droiture. Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.

Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCENE HI Lac. Mais it a on doute pa

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

Le Bar. [à Lucile.] Oüi, le Marquis attend de vous un grand service, Et vous seule pouvez lui rendre cet office. Songez qu'il le mérite, & qu'il est mon ami.

Luc. Monsieur ...

Le Bar. Il ne faut pas

l'obliger à demi.

Luc. [au Marquis.] De quoi s'agit-il donc,

Monsieur? Le Marq. C'est une lettre Que j'ose vous prier instamment de remettre . . . Is shamodal s

Luc: A qui formosomi evina song ile (Le Marq. Mademoiselle, à cet objet charmant

Dont vous êtes l'amie & dont je suis l'amant.

Il y verra les traits de l'amour le plus tendre. Luc. [prenant la lettre.] Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

Le Bar. Fort bien, je suis content de ce

procedé-là : 1 10 au quip pos Peut-être, avec le tems, mon soin la for-

Le Marq. Et puis-je me flatter qu'elle foit bien reçûe? M

Luc. Mais, je n'en doute point.

Le Marg. Quand

elle l'aura lue,

Puis-je encore espérer qu'elle me répondra? Luc. Oüi, Monsieur, je le crois, des co qu'elle le pourra. appung s'upl su ov

Le Marq. Oserai-je, pour moi, compter

fur votre zéle?

Luc. Mais je ferai, Monsieur, mon posfible auprès d'elle.

Le Bar. Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt, mant la

381.1

Il se fait déja tard, & partons au plûtôt.

Votre ame est à présent dans une douce ator tente. tombile ?

Volons chez la Comtesse, elle est impatiente :

Voilà

Voilà l'heure ; & d'ailleurs, je dois voir en mens outlon pere tommell traflag

Dépechons-nous, parrons-rusbnammon al

Le Marq. Daignez m'ac-

corder un instant.

C'est un point capital publié dans ma lettre. Mademoiselle.

na .M Luc. Ehrbien, Monsieur?

ELIAOI Le Marg. Sans

la commettre.

Si dans cette journée, & par votre moyen, Je pouvois obtenir un moment d'entretien. Luc. Elle ne sort jamais.

Le Marq. Je puis,

Mademoiselle,

Trouver l'occasion de lui parler chez elle : Et c'est, pour tous les deux, un bien essen-

Luc. Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,

Qui faussement paré d'une douceur trompeule, mo

L'intimide, la tient dans une gêne affreuse.

Le Bar. Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,

Et ne rien épargner, pour en venir à bout. Il faut à ses dépens jouer la Comédie,

Et je veux le premier être de la partie.

Luc. Mais vous m'encouragez.

Le Marg. Dès

que Monsieur le veut, Convenez qu'on le doit, & songez qu'on le peut. Le

Le Bar. [au Marquis.] Profitons des momens où fon pere fommeille

Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille. [Lucile rentre.]

orticle and as CENECAIVIOG AU for Mademoifell

LE BARON, LE MARQUES, M. DE FORLIS.

M. de Forl. [arrêtant le Baron.] Je t'arrête au passage, & bien m'en prend, parbleu. Le Bar. Mais, Monsieur, j'ai promis. M. de Forl. Il

m'importe fort peu.

Et c'eff. pouvrog in C'E N' E'orvioq illo s 13

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FOR-LIS, LA COMTESSE Oui fautlement paré

La Comt. [au Baron.] Comment donc! Est-ce ainsi que l'on se fait attendre ? Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre : 200

Cet oubli me surprend, sur tout de votre part.

Vous, prévenant, exact.

d commeeter

mon retard.

La Comt. Je ne puis à ce trait, Monsieur, vous reconnoître. JUSET

E

J

•1

Su

V

nu,

-11

lob

-18

eté maître; de chez moi je h'ai pas

La Comt. Par qui donc la rabratra l'

M. de Forl. C'el

en par moi, Madame, absolument

J'ai besoin du Baron pour cette apres-dinée.

La Comt. pMoi, nje d'ai retenu pour toute
la journée.

dois vous porter, stions som board

Sur vos prétentions je compte l'emporter.

La Comt. N'en déplaise à l'espoir dont
protre espoir se flatte, o Value de la litte de la literation de la literatio

Vous venez un peu tard, je suis première en datte.

Monsieur, que je n'impose point.

M. de Forl. Mais vous scavez qu'au mien votre intérêt est joint.

L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pres-

La Comt. Oh! Celle qui m'améne est plus intéressante.

C

2

Z

r,

M. de Forl. Mon bonheur en dépend, &

La Comt. Mais c'est un Phénomene, &

Mo de Forle J'arrive tout expres du fond de la Bretagne.

La Comt. Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

U 2

M. de

M. de Fort. S'il retarde d'un jour, mes pas feront perdus. ; miam bo

La Comt. Paffé ce foir, Monfieur, on ne l'entendra plus do lup to 4 . 1med a

M part demain.

manu M. de Forl. Qui donc! je ne l'ai befain du Bastharqmos zuov ziuginée.

La Comt. Ce Violon fameux que nous devons entendre. la journée.

M. de Forl. Quoit C'est un Violon qui balance mes droits?, ramog suov aiob

La Cont. Il doit jouer, Monsieur, pour La Comit. N'en depluzion arsignab al done

M. de Forl. Voilà donc ce devoir unique, Vous venez un peu tard, ! eldalnequibnir e en Ie tombe de mon haut!

nu fles ? . timo La Cont. Vous voyez bien,

Montieur, que aldarimba emmon

Et qui tire des fons finguliers & nouvotre in orde of joint. .xusv

Ses doigts font furprenans, ce font autant d'oiseaux.

Dour & tendre, d'abord il vole terre à he comments.

Puis, tout à coup bruïant, il devient un ton-

Rien n'égale, en un mot, Monfieur Vacar-Paris en convient, inim .inim

boM. de Fork Vacarmini, Madame, ou Tade la Bretagne. pagimini,

Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un perquitte la campagne. fonnage 14. 60

Qui

Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

La Comt. Eh! Qui donc êtes-vous, pour joûer contre lui?

2

2.

1-

ır

e,

ın

1-

nt

n-

r-

a.

21.

ui

M. de Forl, Quelqu'un que Monsieur doit

La Comt. Je vous crois du talent, & beau-

Mais vous ne partez pas apparemment si

On pourra vous entendre un autre jour.

s sonsisting at M. de Forle Comment!

fieur, précisément dans disvus

M. de Forl. Moi joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle, and sunt

La bagatelle seule occupe vos esprits:

La Comt. Quelle est donc cette affaire, &

M. de Forl. C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

La Comt. Un Gouvernement ? vall 3

M. de Forl. Oüi.

! iou Almo M. de Ferlis.] . Monfieur, je

ce n'est que cela? memora auov

Oh rien ne presse moins; si ce n'est celui-

Vous en aurezoun autre, & la chose est fa-

Mais pour l'homme divin, qui part de cette

U 3

Le

Le bonheur de l'entendre à ce jour est La Como Che le Oni denc éces sorred cour

Il faut, il faut saisir le moment sortuné.

Si le Baron manquoit cet instant favorable,

Il n'en trouveroit pas dans dix ans un fem-La Camt. Je vous crois du calcoldald beste-

Le Bar. Oüi, Madame a raison, & j'en il inodois profiteran saries on and and

M. de Forl. Quoi! pour un vain plaisir tu On pource your rating aminon nous

Un ancien ami n'a pas la préference?

La Comt. Moi, je fuis prés de lui nouvelle connoiffance.

Il me doit plus d'égards un al sur all

IdA fentelum el melli M. de Forl. Oui, s'il

faut parier, lelle vivon the slock si C'est toujours pour celui qu'il connoît le Un som plus lenieux me conduraimabns.

LaComt. fau Bor. Le plaifir que j'attens me transporte d'avance.

Donnez moi donc la main, partons en diliin Corr je demande, wall . sone

Le Bar. A des ordres fi doux je me laisse entraîner

Le Marq. [à M. de Forlis.] Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

La Comt. Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.

J'enléve le Baron pour la journée entière. Je ne dérange rien dans les plans que je Mais pour Phomme divin, qui parsiate cette

Au Au

TROMPEURS.

Au fortir du Concert je le mêne aux Fran-COIS.

Où j'ai depuis huit jours une loge louée, Pour voir la nouveauté qui doit être jouée; Et de-là nous devons être d'un grand souper,

Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;

Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,

Je ne rendrai Zephir qu'au lever de l'au-

Le Bar. [à M. de Forlis.] Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. de Forl. Pour en être plus für j'accompagne tes pas.

Au milien du grand monde il me croir dé-

Comme un Provincial dont il craint la pré-

Et dans le même tems qu'il est pour moi SCENE I.

Il fe montre attenuf, il fait cent politel CELIANTE, M. DE FORLIS

Aupres d'eux tour-à-tour on le voit em-TOUS étes, je le vois, mécontent Este plus ridicules sin inom sbare l'e

Cel. It voudrois excufer un phorusinoM

M. de Forl. Je suis trop franc pour Mais je fens eu enversrieranos sh sub e elt Sans un motif secret qui pour lui m'atten-Malrit, U 4

Je

9

Je ferois hautement éclater mon dépit; Et je n'en eus jamais une si juste cause.

Cel. Eh! quel nouveau fujet, Monsieur, vous indispose?

M. de Forl. Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.

Je le suis au concert, j'entre, & je l'ap-

Jusqu'à lui je pénétre à travers la cohue. Mon abord l'embarrasse; à peine il me salue.

Je lui parle, il se trouble, il répond à de-

Et je le vois enfin rougir de fon ami.

Je fens qu'il me regarde en son impertinence,

Comme un Provincial dont il craint la préfence.

Au milieu du grand monde il me croit déplacé;

Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé, I H M I D Z

Il se montre attentis, il fait cent politesses. A des originaux de toutes les espéces.

Auprés d'eux tour-à-tour on le voit em-

Et le plus ridicule est le plus caresse.

Cel. Je voudrois excuser un procédé sem-

Mais je fens qu'envers vous mon frère est

. M. de

M. de Forl. Aux usages reçus s'il a trop Malgre tous mes efforts, tuit aleido

Quelques instans après, le sort l'en a puni:

Ce violon divin, & qui fe voit l'idole

De Paris qui le court, a manqué de parole; L'opulent Financier qui tout fier l'atten-One par un as fatal il le voit depresion

Et chez qui, sans mentir, toute la France Plus de neut cens louis joues fur lations

Comme un arrêt mortel, apprend cette nouvelle.

Le concert est rompu; l'avanture est cruelle; C'est un coup dont il est si fort humilié,

Qu'il en paroît moins fat, mais plus fot de moitié:

Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent ;

La fureur de jouer vient faisir ceux qui ref-

Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont do n'dreffes soo chaffa dom sun gulq

Les facrificateurs en ordre sont placés.

Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.

Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des ener abîmes, id av. li eners

Par qui dans un moment tout se voit en-Pour prendre tout l'argent qu'iliuolgavoir

Un seul particulier dans une après midi,

Perd des sommes d'argent qui forment des Et feroient sublisser dix familles entiéres.

File's ear va.

SCENE

U 5 . sonsibiq Le

Le Baron qui se laisse emporter au courant, Malgré tous mes efforts, suit alors le tor-

De dépit je le quitte & cours pour mon af-

Ensuite je reviens dans le moment contraire, Que par un as fatal il se voit égorgé; Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé, Plus de neuf cens louis joués sur sa parole:

Plus de neuf cens louis joués fur sa parole; Mais il céde en Héros au revers qui l'immole;

Sous un front calme, il sçait déguiser sa dou-

Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

l'honore.

M. de Forl. Ce que je vous apprens, il croit que je l'ignore;

Sa difgrace me fait oublier mon dépit,

Et plus que mon affaire, occupe mon ef-

L'amitié me raméne en ce lieu pour l'at-

Et selon l'apparence, il va bientôt s'y ren-

Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui. s onu anno re le peut avoir

Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.

Je ne me trompe pas; le voilà qui s'avance.

Cel. Je rentre; vous seriez gênés par ma

présence.

[Elle s'en va.]

SCENE

1

M. de Port. Asseu Purgent chez-toi ?-

J. SCENE II.

M. DE FORLYS, LE BARON, ST in T

Le Bar. [sans voir M. de Forlis.] Je cache

Et je ne puis trouver l'argent que j'ai per-

Mais je ne croyois pas que Forlis fût si

Déguisons. Vouz venez pour me faire un reproche.

M. de Fort. Non, n'appréhende rien, le tems seroit mal pris :

Quand ils sont malheureux j'épargne mes

Le Bar. Comment donc?

M. de Forl. Devant

moi, cesse de te contraindre,

Je sçai ton infortune, en vain tu prétens feindre.

Le Bar. Qui vous a dit ?

Et

M. de Forl. Mes

yeux en ont été témoins,

Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens Louis

Le Bar. Puisque vous le sçavez, il faut

C'est un tour inoui que le hazard me

M. de

IN. de

M. de Forl. As-tu l'argent chez-toi?

Le Bar. Je

n'ai que mille écus ;

l'ai fait pour en trouver, des efforts super-Aus.

M. de Forl. Tu connois tant de monde?

ubrage rusos nom si Le Bar. Inutile

reffource !

puis grouver Ceux que j'ai vû n'ont pas dix louis dans leur pas que Calruodin

Ils manquent tous d'espéce.

nu sual sen mog zon M. de Forl. Ou d'a-

mitié pour toi;

Tien, en voilà huit cens ; je les ai pris chez moi.

Le Ber. Ah l je suis pénétré.

M . de Forl. Va,

mon argent profite,

Quand il fert mon ami, quand fon secours moi, cesse de te contrain striupas's

Le Bar. C'est peu de m'obliger, vous prevenez mes vœux.

M. de Forl. Je t'épargne une peine, & j'en fuis plus heureux;

Je dois pourtant me plaindre en cette cir-Et tu perde, d'un feul coup, reamanne ouis

Que ton cœur ne m'ait pas donné la préfé-

Tu vas chercher ailleurs, & tu sembles rou-De t'addresser au seul qui peut te sécourir,

Et qui goûte un bien pur à te rendre ser-

Loin que ton sort le gêne, ou ta faute l'ai-

je le doi, M. de Forl. N'importe

Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers

J'en serai trop payé, si je t'enseigne à l'être, Et si mes procédés t'apprennent à connoître Celui qui l'est vraiment dans les occasions, Non par des vains propos, mais par des ac-

D'avec ceux qui n'en ont que la fausse ap-

Qui méritent au plus le nom de connois-

Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir, Ardens à te promettre, & froids à te servir Le Bar. Je connois tous mes torts, & vous Ou que mon concurrente sarg abnama .

M. de Forl. S'il est sincère & vrais con remord les efface.

Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour, Et l'instant où tu peux m'être utile à ton

Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'ins-Si tu veux près de lui me secos enunt

Et d'agir fortement pour la place où j'aspire : place. J'ai J'ai fou d'un Secretaire, & dans un autre tems

Je t'en ferois iei des reproches sanglans : J'ai seu que tu n'as fait, malgré ma vive instance,

Pour ce Gouvernement aucune diligence; Et qu'enfin si pour moi tu l'avois de-

Indubitablement on te l'eût accordé.

Le Bar. La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;

Il faut long-tems briguer pour de pareilles

Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un

M. de Forl. Ce Gouvernement-ci toute-

Et j'ai tantôt appris du même Secretaire ; Qu'il est sollicité par un fort adversaire ;

Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout

Ou que mon concurrent l'emportera ce soir; Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises

Pour parler au Ministre à fix heures pré-

Pour le voir, pour agir, voilà les feuls inf-

Si tu veux près de lui me seconder à tems, Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place.

Je

Je sçai qu'à ta priére il n'est rien qu'il ne fasse.

Et tu possédes l'art de le persuader:

Mais il faut employer ton crédit fans tarder,

Et venir avec moi chez-lui, dans trois-quarts d'heure;

C'est le tems décisif, promets moi Le Bar. Que

je meure, a hap ion al

Si j'y manque, Monsieur!

M. de Forl. Ne va

pas l'oublier.
Et fonge up mil l'up nomit l'invair al.

Le Bar. Je ne fors que pour

aller payer

La somme que je dois, & je reviens vous prendre;

Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de

m'attendre:

On doit pour ses amis tout faire, tout quiteff un nouveau diep 195.

Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'imiter.

M. de Forl. Tu seras accompli, si tu tiens ta promeffe.

[Le Baron fort.] pronez un feeret que je ne puis

Lucile Lucile aime; & Monfeur voire SCENE

SCENE III.

M. DE FORLIS, CELIANTE.

Cel. Mon frére auprès de vous a perdu sa triftesse;

Et j'én juge, Monsieur, par l'air gai dont il

M. de Forl. Je croi qu'il est content; pour moi, je le suis fort.

Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il re-

Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entre-

La fomme .VIc B N B O R reviens vous

sh saing al CELLANTE feule soun'n anov

Il a soin de eacher le plaisir qu'il lui fait, Et sa discrétion est un nouveau biensait.

Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'inuter. .V A N A D &

M. de Fort Tu feras accompli, fi tu fiens

Lif. Apprenez un secret que je ne puis vous taire.

Lucile, Lucile aime; & Monsieur votre

A,

A, comme il est crop juste ; un rival preféré.

Hit j'ai fiir ce mal-là Pesbiplisuol Ila

Lif. Oh! mon doute est

Je porce encore plus los iva neid dorn fu-

Cel. Sur quoi donc le crois tu ? 391

ansives estita cachés je devine

de la surprendre

Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre, quis rend vifice

Qu'elle a vîte cache si-tôt que j'ai paru :113

Et par là mon soupeon s'est justement ac-Cru.

Cel. Va, c'est apparemment la lettre d'une

Lif. Non, non, je n'en croi rien; sa rougeur l'a trahie :

Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,

On est moins empressée, & le trouble est moins grand.

On attribue à tort à son peu de génie

Son humeur taciturne & sa mélancholie :

L'amour est seul l'auteur de ce silence-là;

Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette

pensée: , as roll not source le La curiosité dont je me sens pressée, de la Curiosité dont je me sens pressée de la Curiosité dont de la Curiosité dont de la Curiosité dont de la Curiosité dont de la Curiosité de la Curio

M'a fait étudier ses moindres mouvemens.

D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens, SCENE

I'ai

Pai connu qu'elle avoit le simptôme vi-

Et j'ai fur ce mal-là le coup diceil infail-

Je porte encore plus loin ma vue à son sujet, sur quoi donc le crois tu page de

Et de ses seux cachés je devine l'objet. Cel. Bon!

quis rend visite,

Sur son front satisfait on voit la joie écrite.

J'ai, qui plus est, surpris certains regards
entr'eux.

Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux:

C'est lui, Mademoiselle ; & j'en fais la gageure.

- Cal. To prens dans ton esprir ta folle conjecture.

pas : bases accord

Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas : Pour lire le billet elle y vient, j'en suis suffire de la partir l'un de ruome de

Cachons-nous toutes deux dans cette fale obfcure.

pectons fon fecret, : : : : : :

Celui que l'on furprend est un larcin qu'on [!tensues esle]r les moindres mouvins cour-

is L

SCENE

Non, mon ent heft fait que pour eur

J'ai là tout ce que faut. Vite répondons y.

Enfin me voilà seule! Et bannissant la crainte,

Je puis donc respirer, & lire sans contrainte La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur!

La lecture peut seule adoucir ma douleur.

[Elle lit.]

Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus malbeureux que moi. Je vous vois à toute beure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois qu'on vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malbeur; mais il va combler le vôtre; je le sçai, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est là ce qui rend mon désespoir affreux: sans une prompte réponse j'y vais succomber.

[Après avoir la.]

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre. Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se comprendre:

Non.

24 Les DEHORS

Non, mon état n'est fait que pour être

J'ai là tout ce qu'il faut. Vîte répondons-y. [Elle écrit en s'interrompant.]

Cher amant! Si les traits de l'ardeur la plus

Si d'un parfait retour l'expression naïve Peuvent te consoler & calmer tes esprits, Tu seras satisfait de ce que je t'écris. Les maux que tu ressens sont mon plus grand martyre.

S. C.E. N. E. VII.

Lucile, LE BARON.

Le Bar. Je viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire!

Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé! Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé. Elle ne pense pas, comment peut-elle

écrire! Parbleu, voyons un peu de son stile pour

[A Lucile.] Puis-je, sans me montrer curieux indiscret.

Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

Luc. [avec surprise.] Ah!

NOB.

Le Bar. Que nocombinate présence un peu moins vous étonne.

comprendre:

Ne craignez rien.

J Luc. Monfigur, je n'écris

à personne.

Ce font des mots sans suite, & mis pour m'effaier.

Le Bar. N'importe; montrez-moi, s'il Ne me refusez point, lorsque je vous en

prie.

Luc. [à part.] Le cruel embarras!

Le Bar. Voyons.

Luc. J'ortographie on for solve?

Et peins trop mal, Monsieur . . . Jamais je n'oferai.

Le Bar. Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai. peine je reviens!

Luc. Vous ne pourriez jamais lire mon

Ét vous vous moqueriez de moi, j'en suis Le Bar. Bon! Vous faites l'enfant.

fuis de bonne foi. Je sçai l'opinion que vous avez de moi; Et c'est pour l'augmenter.

Le Bar. Ah! mau-

vaifes défaites!

Du

Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.

[Il lui prend la lettre des mains & lit.]

T NEO'S la force & la délicateffe

Ne craignez tien.

eiros nuo suchel N.E. VIII.

LE BARON, TE MARQUIS, LUCILE.

Le Marq. [dans le fonds du Théatre.] J'apperçois le Baron, & ma chere Forlis.

Mais il lie un billet, Ciel l Pauroit-il furpris ?

Le Bar. [après avoir lu, à Lucile.] Je doute ano si je veille, & je ne sçai que dire!

Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'é-

Luc. Oüi.

Le Bar. Mais de ma furprise à

peine je reviens! .impgrioo end Je n'ai rien vû d'égal au billet que je tiens! Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.

Le sentiment y regne, & l'esprit l'assaisonne. Belle indolente, hé quoi! sous cet air in-

Your me trompez ainsi? l'auroit on jamais crû!

in ob Melit tout baut.] de mi

Je sçai qu'on me croit sans esprit; mais ce est que pour vous seul que je voudrois en Donnez, pour mettre fin aux sacons que vous

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse. Je sens toute la force & la délicatesse

Du reproche fondé que cache ce billets Et je vois par malheur que j'en suis seul l'ob-Font ma Sature autent que lon apolocie,

Il est honteux pour moi de mériter vos of plaintes. praise Je

Mes fautes, j'en rougis, y font trop bien Et l'on n'a jamais mieux doniestaises prin-

Voilà le réfultat de tous nos entreriens.

Et tous vos fentimens y répondent aux quis, vous voilà, ma fore est ansimplie.

Luc. [à part.] La méprise est houreuse! & mon ame respire!

Le Marg. [à part.] Fort bien! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

Lz Bar. Cet embarras charmant, certe aimable rougeur

Servent à confirmer ma gloire de mais

Le Marg. [à part.] Ou

fon erreur.

Le Bar. Quelle joie! File m'aime, elle Ifent, velle penfe tutt annote suou sv. II

Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence! Ah! pourquoi fi long-tems me cacher ces कंत रांसार्थिताड, वर्ष कार्य कार्य नेपान वर्ष

Et les ensevelir sous de trompeurs dehors? Mais n'accusons que moi ; c'est ma faute, san stemaviety of the timestrount in the

Devoit lire à travers cette crainte ingénue : Je devois démêler fon cœur & son esprit Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'éente due le vous vois iel voi since ence Be jotte dons un trondel qui lert à la coustiener Et ces traits dont mon ame lest confuse & -do'l saviejul en que j'en suissier l'ob-

Font ma Satire autant que son apologie,

Le Marq. [a part.] Je

I

Te

noid jouis d'un plaisir tout nouveau; 2014

Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneautorne son suot els tattelles el élio V

Le Bar: [au Marq. qui s'avance.] Ah! Marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.

C'est ici le moment le plus doux de ma

Mon bonheur est au comble, & je viens de

Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever!

Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime. Je veux que votre oreille en soit juge ellemême.

Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit. Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

Que j'ai mal julon'ici jugé de faillt pe i

Je sçai qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir; Es si je pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du monde me donnat le nom de sotte Es de stupide. L'abbatement, où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a du donner de moi cette idée; Es depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.

Je seus que mon coun fait dort à mon esprise Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, & je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penfer.

Après avoir la Juov ! anob man Mais est-il rien, Marquis, qui foir plus ado Le Mara ! plda billet

Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable? Le Marq. Je la goute encor plus que

Luc. [au Baron.] Vous louez mon billet plus que vous ne devez. saigini m.

Le Bar Non non mon repentir égale

ma furprise; and beloi emmos. Je dois à vos genoux expien ma méprise d Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,

Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment aula un fot

Luc. [relevant le Baron.] Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

Le Bar. Je dois à votre égard rougir de

ma conduite:
C'est par mille respects, par un culte flatteur, Que je puis désormais réparer mon erreur.

Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop LE BARON, LE MARQUIS, LISTER,

Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincére.

Le Marq. Je le partage au moins:

Le Bar. Rien

ne manque à mes vœux

: offenge Si

Si comme moi, mon cher, yous devenez

Le Mary. Obje'le fuis deja? 30 9011 2int 3

Le Bar. Com-

ment donc! Votre amante Mais est-il rien, Marqe fros elle-fiours avov

s eldqui m'enchante pas pavo covuon en sel

Votre ravissement n'égale pas le mien.

C'est à Mademoiselle, à qui je dois ce bien. Luc. En cela j'ai fuivi le penchant qui m'inspire.

Le Bar. Nous fommes tous contens comme je le desire. ma turprue;

Deformais mon hôtel qui m'étoit odieux, Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.

Vous seule me rendrez son séjour agréable. Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable;

Et goûtant sans melange un destin bien plus

Je vais me partager entre le monde & vous.

S.C.E.N.E.IX. Vous êtes accomplies de je n'en puis trop

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, ous, Marquis, grenes utite à mon trant-

Lif. Pardon, si j'interromps, Monsieur, mais la Duchesse

Demande à vous parler pour affaire qui presse :

Elle

F

20

Elle est dans son carrosse, & ne peut s'arrêter. XII. S C E N E XIII.

Un de ses gens est là.

TTELL , HAILE Bar. Mais, fans plus

List. Il ne reviendra pas. Snob-strind tituo

Et la Duchest val'un geng grecelle.
La Contesse est la bas qui lui sert de ren-

LES ACTEURS PRECEDENS. UN LACUAIS.

vient vous prendre, and d'important prendre vous

Et, sansutarder, vous prie instamment de descendre. Je pense arbanalab

Le Bar. Il sussit, je vous strissing l'ino

Lif. Et de mottre d'accord la Chine & le Lapon, IX A N A O Z

Mais le carroffe part & voil ou qu'en l'em-Le Baron, Le Marqu'is, Lucite, Moi-même je destrapher en etre certaine.

allez done partir?

Le Bar. Non, je vais l'affurer que je ne

A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire. La fille me rappelle, & j'ai promis au pére. Rien ne peut m'arrêter, quand je dois le servir.

Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

X 2 SCENE

File est dans fon carrolle, & ne peur s'arrêter. .IIX B N B D &

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

Lis. Il ne reviendra pas si-tôt, Mademois selle;

Et la Duchesse va l'emmener avec elle.

La Comtesse est là-bas qui lui sert de ren-

Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

Luc. Le soin qui les conduit sans doute
est d'importance?

graves. Je pense

Qu'il s'agit d'affortir des porcelaines.

the Lagarita

Le Marg. Bon!

Lis. Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.

Mais le carrosse part, & voilà qu'on l'em-

Moi-même je descens pour en être certaine.

[à pert.] Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.

Monsieur les laisse seuls & je fais comme lui. [Elle rentre.]

La fille me rappe le, & j'ai promis au pêre.

BUEDS, eur m'arrêter, quand je dois le

Jone fins qu'un inflant, Soise vais revenir.

X 2 SCENE

Le Marq. Souffiez, dans le transport dont la mic. HIX A B N B . O C

Luc. Non, tans vous, loin de von poinstipulo, suron al

Le Marq. Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,

Vous voir & vous parler fans témoin & fans gêne,

Que cet instant m'est doux! Que je suis enchanté;

Ce moment, comme moi, l'avez-vous sou-

Vous ne répondez rien, & votre cœur loupire.

Luc. A peine à mes transports mes sens
peuvent suffire:

Le discours est trop foible, & je n'en puis former.

Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'ex-

Le Marq. Oüi, charmante Lucile? Il n'est point d'éloquence,

Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

Luc. Mes yeux semblent soreir d'une profonde nuit;

Dans ceux de mon Amant un autre Ciel me

Au seul son de la voix mon cœur se sent re-

Et l'Amour près de lui me donne un nouvel être.

Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent s' Sa vue & son retour la tirent du néant!

X 3

e

le

1-

e

A

E

1

Le Marq. Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressee ...

Luc. Non, fans vous, loin de vous je n'ai

point de penfée IVO HAM S

Je suis stupide auprès du monde indifférent, Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement. Le mien ne brille point dans une compagnie: Le sentiment l'échauffe, & non pas la saillie. Celui que l'Amour donne à deux cœurs bien -no dépris,

Est le seul qui m'inspire, & dont je sens

-not le prix?

Le Marg. Ah! c'est le véritable, & n'en ayons point d'autre;

Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.

Ne puisons notre esprit que dans le senti-Marquis, me taire ainli, n'e somia m'euoV

Luc. Oüi, mon cœur, vous

alme uniquement. Le Marg. Que votre belle bouche encore

le répête ?

Vous avez, à le dire une grace parfaite.

Luc. Oüi; Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

Le Marq. Et moi, je vous adore.

Luc. O

retour qui m'est doux !

Le Marq. Que je vais payer cher ces inftans pleins de charmes!

Mon bonheur est trou le par de justes allarines ub menis X 3

Et

Et je fuis prêt de voir le Baron policifeur. Dius bien que la poursuite enlève à mon ar-J'ai frémi, quand j'ai và qu'il lisoit votre Lettre. Luc Moismemerde ma peur j'ai peine à me remettre. - Le Marg. Elle eft entre les mains sup 37 en Non Lucio N'en mi'l foyez point jaloux; sionus'n ai brano Vous sçavez qu'elle n'est écrite que pour Ingez combien ce fonds de haineuos aug-Le Marq. D'accord; mais pour vous Ses graces à mes yeux le rendent redoutable. Luc. Quelque forme qu'il prenne, il n'a-Par la compara lon que le neir arsonavne, Je le veriai roujours, à l'éxaminer bien, v.A. Comme un Tiran caché, qui fous un faux hommage, Me prépare le joug du plus dur esclavage A quirl'Hymen rendra sa premiere hauteur, Et qui me traitera comme il traite sa sœur. A son sort, par ce nœud, je tremble d'être Vous feul scavez aimer, & vous sinu che-Je vais dans les horreurs trainer martriste De tout Paris, son art veut saire la coirquère, Si l'aveugle amitié que mon père a pour

Le Heros du grand monde, & viud'bies le

.nellaurois

Le

t

i

206 . LESUDIE HORS

J'aurois déja, g'aurois forcé mon caractère. La jenferois nombée aux genoux de mon pére:

Ma bouche lest déclare mes fentimens fe-

Plutôt que d'épauser bun homme que je hais :

Et que mes yeux verroient limême avec ré-

Quand je n'aurois pour lyous que de l'inque le cavez qu'elle n'est écavez de l'in-

Jugez combien ce fonds de haine est augzuov mente, mais, propen vous

Par l'amour que le voire à si bien mérité! Jugez combien il perd dans le fonds de mon

Par la comparaison que je fais de sa same, Avec le seu constant, a tendre se respectueux D'un Armanti jeune, se lage, aimable se ver-

Il est par ses dehois sempar son entretien, '/ Le Héros du grand monde, & vous stes le zion alien.

Le Marg. Cet aves qui me charme en même tems m'afflige,

A rompre un nœud fatal je fens que tout m'oblige,

Mes feun meritent leuls d'obtenir tant d'ap-[Il lui baife la main.] pas. Le Marq. Vous partez doi

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

Lis. Continuez, Monsieur, ne vous dérangez pas.
Luc. Ciel! C'est Lissette! M a.I.

Lis. Là, n'ayez

Le Mare. Mon cœupmalla saucuscette Pour vous je m'intéresse, & votre amour Je vous fers tous les. sirradosamineli-

Il est entiérement conforme à mon souhait : J'en ai depuis tantôt pénétré le secret inola

Mais il est en main sure; & bien loin de

Le foin de vous servir est le feul qui m'infpire.

C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.

Pardonnez, di je trouble un aentretien fi doux :

Mais hyant vû de lois revenir votre pére, Je viens pour vous donner cet avis falu-Le Marq. Malgré lui de ces licariaten vi-

Je ent de l'antacacia

M. de

Les DEHORST 1081 Je croi que j'airbien fait, & qu'il n'est pas befoin meme tems m'afflige, Que de vos doux transports son ceil soit le Luc. Je vous en remercie, & je rentre bien vice. Le Marq. Vous partez donc? . HI J. Juc. Adieu. Malgré moi je vous quitte. .sytus Lucile, Liserre. Lif. Contivx: 30K 3 DR vous de-LE MARQUIS, LISETTE Le Marq. Mon cœur reconnoîtra ecette ruorobligation. S. noire je m'untéresse, S. noire gildorour Lif. Je vous sers tous les deux par incli-Il est entiérement conforme à monorisit s Monfieur de Porlis vient, un autre soin m'ap-Mais il elt en man fure; & biegillers de Avec lui je vous laisse, & suis Mademoi-

thubinos or CPEINIER XVIAD in fib'

inifelie. I lust of flo riviol of Elle s'en va.]

TE MARQUIS, M. DE FORLIS, Ob 169

Me de Fort. On donc est le Baron ? Je viens pour le chercher van que ensive st Le Marq. Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. de

Du Baron, s'il se peut, reparons l'indo-

Life

thieux fa froideir.

. Des DEMORE Pio

A Monfieur de Forlis je dois un tel appui; Er je fers mon amour en travaillant pour I a Duchesse, Monsieur, elle-même est veaffaire imprevue:

le prendre en son carosse, il a fallu ceder, doit me leconder, Sans Ana demande il

Quand Pheure est décisive, il manque à fa SCENE Themong

Le Mara. Sans doute il s'y rendra, dès

Lif. T'AI votre confiance, & je duis fa-S'il ajoûte ce trait, ce fatisfaitfernie

Lac. Vous la méritez bien ; mais je fuis inquiéte.

Mon père & le Baron sont absens de ces lieux :

Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,

Et profiter du tems que fon rival lui laiffe.

Lif. Oüi, ce sont des instans très-chers; Je le puis par mon affarbnent al ciamout, il

Peut-être est occupée ailleurs utilement.

De mon Maitre, pour vous, je erains le changement

Hopourra ballancer fon penchant pour la mode,

Et de rendre affidu, partant plus incom-Baron, s'il te peut, reparabortindo-

Luc. Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur. Lif.

TROMPEURS. Sup Lif. Pendant hult jours au moins redoutez fon ardeur. Son amour à présent vous voit spirituelle . Vous avez le prix d'une beauté nouvelle. l'entens marcher quelqu'un! C'est le pas d'un Amant. -latque sour entens-je! Il: msmalle con C'est lui. Le coor me bacamA nu'b noisom Life le fuis en effer. La Comt. Vous Comamadoux! Luc. Ah! Cielque en fe Baron ad al Lif. La mé-La Comt. Je fremis du transport qui sinaupiques un La Comtelle en ces lieux accompagne ses [.tro] sustile veux former la chaîne saq Lt votre pere v -noM Laldwas C.E.N En II. fieur, l'avez-vous vi in LE BARON, LUCILE, LA COMTESE. amais-pu. La Comt. [au Bar.] Non; quoique vous disiez, je ne vous quitte passinob des mains de la Duchesse: Je suis au désespoir. La cruelle Comtesse A feconde h bien fon de fir obstine Qu'à la Piéce nouvelle elles m'ont entraîné. Elles mont enfermé malgré moi dans leur dA loge, Mais en vain des Acteurs elles ont fait l'é-

Au

aisM loge,

LEUDE HORIST THE Au Théatre & par tout je n'ai rien vû que tez lon ardeur. mours and Je-mouve dans vos yeux un spactacle plus Vous avez le prix d'une benuté xuobelle. vresse : d'un Amant. Et vailà desormais le seul qui m'inéresse. La Comt. Qu'entens-je! Il prend le ton C'eft lui. Lexusquognal-snamA nu'b noi La Bar. Je le fuis en effet. La Comt. Vous étes amouteux! Le Barno Qui beaucoupiero InA .au.I. La Comt. Je frémis Lif La médu transport qui l'entraîne sing 25 La Ben Ge Lucile. De nome hymen ce [.130 foit, je veux former la chaîne 360 Et votre pere va . . fieur, l'avez-vous vû? Mon-Le Ber Empressement flateur! Je ne l'ai jamais pû. J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a diffez, je ne vousiquitte basnob 1. Comi, Mais c'est un vrai délire, & j'en des mains de la Duct sennos et Si yous continuez, il faudra vous lier. C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous OWA la Piéce nouvelle elles in our remaine Le Baro Mon ardeur est parfaite na 251 H La Comt. Ah! Mais en vain des spielusq enusbra esbit l'etous me faces tremblegol Mais

mera fo froder.

Lije

BA

Luc

Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'étes, Adorant & brûlant pour l'objet le plus Que voulez-vous, Monfieur, que l'on fasse on de vous? Le monde va bien-tôt fuir votre compagnie. La Comi Non, Le Bar Je me partagerai. L'amour & lui, Monsieur, sont brouil tout-à fait. L'un est vif, amusant, l'autre sombre & diftrait. Le monde d'un butord fait un homme pasfable, Et l'Amour fait un sot souvent d'un homme aimable. Luc. Ce portrait de l'amour n'est pas La Comt. Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans vos yeux. Le Bar. En dépit de vos traits. l'Amour polit nos ames La Comt. C'est l'ouvrage plutôt du com-Pour valoir quelque choie, il faut nous voir Avoir du gout pour nous; mais point d'at-

Point d'amour décide, ni qui forme une chaîne.

Luc.

Luc. J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine

Qu'on s'attachat à nous particulièrement. A La Comt. Je vois que la petite est fille à fentiment.

Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'oc-

Elle n'a que seize ans. C'est l'age d'être

L'âge par conséquent de se représenter L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.

Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piège;

Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je,

J'ai foupiré, langui pour un jeune écolier, Mais langui constamment pendant un mois entier.

Le Ber. Une telle constance est vraiment

La Comt. [à Lucile.] L'amour vous paroit donc bien beau, bien adorable?

Luc. A mon âge, l'on doit fe taire là-

Madame; & je m'en vais de peur d'en dire

La Comt. Choisissez pour époux, si vous étes bien sage,

Un homme moins couru, mais qui foit de votre âge,

THOMPEURIS.

Ce n'est pas son avis, mais préserez le mien, Luc. [à part.] C'est une folle au fonds qui conseille fort bien.

[Elle fort.] LE BARON fent.

Sa menacelle fach. a Del bis allarme. Mais non, belle Forlis, j'aime, & je fuis LE BARON, LA COMTESSEIS

Pour unir à jamais ta fortune & la mienne, -91 La Come Non, je me puis fouffir que de

Je paffe chez (l'Abbé pendant une minute,] Et vais lui demander certain livre mouveau, Qu'on die bon, car il est vendu sous le mailteau.

Enfuite je reviens, je vous le fignifie, vo (1 Pour rempre votre Hymen, ou le nœud qui s'approchet sil suon

Si votre amour l'emporte, adieu plus d'ami-

D'estime, ni d'égard pour un homme noyé. Paris dont vous allez vous attrer le blâme, Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame. A votre porte même on vous fera haffront De l'afficher, Monsieur, 182 2 les passins li-M. de Forl. Et moi, je viens expant pour

"Cy git dans son Hôtel, sais avoir tendu.

" Le Baron enterré vis à vis de la femme." Elle fort.]

Le ministre me l'eût accordée aujourd'fiui, Si pour me seconder, j'avois eu ton appuli, A ment.

SCENE

Ce n'est pas son avis, mais préserez le mien, Luc. (2 gVI. 3" M BID Bile au jonds qui confeille fort bien.

[Ato] Ald] LE BARON feul. La Canti de vois que la pesse ell'

Sa menaceieft fondet, & Dent suis allarmé. Mais non, belle Forlis, j'aime, & je suis LE BARON, LA CONTESmis

Pour unir à jamais ta fortune & la mienne, L'attens dans ce moment, que ton pére revienne.

Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Et vais loi demander certain livi ezinchweau, J'obciendral son suffrage, lau lieu de son mé-

pris.

D'avoir tant retardé je me fais un reproche. Je devois al wo , mais je vois mon ami qui s'approche. Man de sil avon

Si votre amour l'emporte, adieu plus d'ami-SCENE V.

D'effine, in d'égard pour un homme noyé.

l'era voire épitephe, au lieu d'épithalame. Le Bar Je vous attens icis Monfieur, De l'afficher, Monaconsing 240v 340qs li-

M. de Forl. Et moi, je viens exprès pour ce Cy gir dans fon Hôtel, raistomates endin Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace, Que par tes heureux foins un autre obtient Trolla place.

Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui, Si pour me seconder, j'avois eu ton appui. Le

SCENE

TROMPEURS. Le Barn C'eft il'effet du matheur, ob fil eld in de d'un mot, d'une fimple de ta négligence. Le Bari Non, il n'a pas été, Monfieur, Refuse à mon bonheur sonaffiuq aprinseux. Un contreltemps fatalia retenu mes pas: ellevnon endig anM de Fort. Je ne Montieur, onesperation Le Bar. J'ai rencontré, vous dis-je, un ! all invincible obstacle; Pouvre les yeux, & vois que dansio. sico E M. de Forl. Je le sçai, fort imtranquille au spectacle, sisvumm sulq s.1 Le Bar. Oüi, mais nold al M. de Forl. Inu. M. de Forl, Ton procédé ne fauroit s'excufer. Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'a-Mais date un deficia ferme, & frolud lens Depuis dix ans entiers que l'amitié nous e'n'aurai plus pour vous qu'une estine de J'en remplis les devoirs, & ton cœur les ous ne devez plus, à l'aveni silduo dre Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ; J'en ai seul tout le poids, & toi tout l'agrément. Le Bar. Dans vingt occasions j'ai témoi-Pour voue file au moslès nom èngvous M. de Forl. Tu viens de m'en donner Prenez-en fa faveur dellebit esterrie enue Le seul prix que je veux de mon attachement. ER

ALEUDEHORST

Est de venir parler au Ministre un moment.

Mon sort dépend d'un mot, d'une simple
parole;

Je ne puis l'obtenir! Et ton esprit frivole Refuse à mon bonheur et instans précieux, Et c'est pour les donner, à quel soin glo rieux!

A celui de juger une piéce nouvelle.

Le Bar. Monsieur, on m'a contraint,

J'ouvre les yeux, & vois que dans ce fiécle-

Le plus mauvais partage est celui de l'ami. Le Bar. Monsieur, je vous promets.

M. de Forl, Inu-

procede ne fauroit s' l'allamorq alit

Je vous le dis avec beaucoup de politesse, d' Mais dans un dessein ferme, & formé sans guon retroure l'entre que l'antonne des guon retroure l'entre que l'antonne de politesse, d' guon retroure l'entre que l'antonne de politesse, d' l'entre l'ent

Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de

Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre De m'aveir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

Le Bar Si vous récoutez plus la voix de

Prenez-en sa faveur des entrailles de pére;

ment

Et puilqu'il faut Monfieur vous en faire

Scachez que sa tendresse est égale à mon seu, Qu'un penchant mutuel...

iou O Madishamer l'autorité du pere ;

Le Ciel nous a dois smissous slift aMs en-

Le Bar. Oüi, le Marquis pourra vous l'at-

Et pour vous en donner un garant plus cer-

Lisez, voici Monsieur, un billet de sa

Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,

Vous feriez fon malheur comme mon in-

M. de Forl. [après avoir lu le billet qu'il lui rend.] Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,

Et que je ne suis point un aveugle dépit, Je consens que ma fille elle-même prononce, Je m'en rapporterai, Monsieur, à sa réponse. Je dois croire, & je suis, qui plus est affer-

Que vous ne serez pas meilleur époux qu'a-

Mais ce danger pour elle est encorsprésé-

Tout mis dans la balance, au malheur ef-

D'obeir par contrainte, & de voir son sort

Au

129 LA DEHORST

Au deltin od'un mari / qu'elle li n'aimeroit point.

Pour l'immoler ainfi, ma fille m'est trop chére.

Ma bonté sait borner l'autorité du pére; Le Ciel nous a donné des droits sur hos ente l'ares, courre pourre, etc. l'ares l'are

Pour être leurs foutiens, & non past leurs

Le Bar. Monsieur me rend l'espoir d'en-

Vous voyed Vu' A Morand Rotte attente

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

Lif. Quoi, Monsieur?

M. de Forl. Al-

lez dire à ma file
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.

Lisette rentre,]

Je m'en rapportera Morfett, à la réponte. Je viois croile, & je iuis, qui plus est affer-

LE BARON, M. DE FORLIS.

Le Bar. Vous me rendez la vie en agif-

M. de Forl. Faites en ma présence éclater moins de zéle ; maind al anch alor moir le les propriétes de la contra del contra de la contra del contra de la contra de la contra de la contra del la contra de la contra del la

Je ne fais rien pour vous, je ne regarde

SCENE

Le Bar. Mais il est mon ami, cela revient

SCENE VIII DE

M. de Forl. Loin de parler pour vous, son -nof addMissuonaM al , nonad al Eait du votre, Mostaur, la critique tout

Le Marq. [à M. de Forlis.] Je viens your détromper sur le gouvernement jos

Vous l'obtenez, Monsieur, par accommode, ment.

M. de Forl. Pour un autre, j'ai crû la chose décidée.

Le Morg. La place étoit promise, & non pas accordée.

Mon oncle, qui parloit pour votre concur-

Avec lui vient de prendre un autre arrange-

Il lui fait obtenir, Monsieur, à mon instance, La votre qui se trouve être à sa bienseance, Et d'une pension on y joint le biensait 200 of

De l'autre en même tems vous avez le Bre-

M. de Forl. Je ne sçaurois, Monsieur, dans cette circonstance,

Vous marquer trop ma joie, & ma reconnoissance.

Le Bar: [à M. de Forlis.] Par cet heu-

Et, Monsieur, du passé doit m'accorder l'ou-

M. de Forl. Non, au Marquis tout seul, je dois ce bien suprê ne.

Le

LO DEHORAT Le Bar. Mais il est mon ami, cela revient SCENE Vamenus M. de Forl. Loin de parler pour vous, son LE BARON, LE MARCOONICOR-Fait du votre, Monfieur, la critique tout - haut. Twois mes versons in out put faire agit votre Le fen ma prevent, volla votre modele. M. de For XI of W TID a in crû la LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, Mon oncle, qui parloit pour votre concur-La Comt. L'Hymen est-il rompu, Baron A vec lui viene de prendre un sontrolainge-M. de Forl. Non ; mais je le voudrois. lowo frimo alir, Montieur, à mon inflance, La votre qui le trouve être sniquei neidec, Je vois dennion côté paffer le cher beau De l'autre en même tems vous averseq Bre-Le Bar. Sa fille qui paroît me sera moins

M. de Forl. Je ne feauroispriarinos eur, dans cette circonflance.

Vous marque Ktro Ha Joi & ma recon-

Le

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MAR-QUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LI-Er, Monsieur, du passe doit m'accastatau.

M. de Forl. Ma fille, approche-toi, viens, c'est ici l'instant qui noid es siob el Pour

TROMPEURS

Pour toi le plus critique de le plus impartant.

J'apprens que le Baron a foi toucher ton M. de Fork Cette letter, ma filesmeom

Je ne puis te blamer, ni condamner ta L'homme à qui tu l'écris... flame.

Par mon choix, j'ai moi-même autorisé tes feul digne de vous.

Prononce : je re laiffe arbitre de res vœuso 1 Lif. Mais c'est parler vraiment en spére

Le Bar. [à Lucile.] J'attens de votre bouche un arrêt favorable, 200 100

Sa bouche clairement que non bouche Sa bouche

Le Marq: [à part.] Quoique

Late. It is point pismes ous built ous

Je n'ai pas son audace, & je suis allarme! De Bar. Que vois je ! Vous restez dans un profond filence il's zonov suov

Quand vous pouvez d'un mor combler notre espérance? 1 . Aud

Eh, quoi done, cet aveu doit-il tant vous coûter?

Vous n'avez simplement ici qu'à repeter Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire;

Et que je ne puis me lasser de relie

Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.

Ah! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur, coutez un momentannoh'b

La Comt. Queleft donc est écrit? and challed on ma plonges la crainte

lettre charmante.

La

Les DEHORS 124

La Comt. Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

not remote [Elle prend la lettre & la lit.]

M. de Forl. Cette lettre, ma fille, a nom-L'homme à qui tu l'écris...

Shirotus amirn-iLe Bar. [à Lucile.] Eft

feul digne de vous.

N'en convenez-vous pas, ainsi que votre Lif Mais c'est parler vraiment. srèquére

Luc. Oüi, Monsieur, j'en conviens.

enov ob angua'l [Le Bar. Par

cet aveu fincere al issua no albuod

Sa bouche clairement prononce en ma fa-Le Mang. [2 pares] . rusvique

Luc. Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monfieur, bus not est is a a

Le Bar. Eh, quoi! N'est-ce pas moi, que vous venez d'élire ? 11 brotoiq no

Ce billet avoué fuffit.

Luc. Non ogstogto

anov must listich mays 100 Le Bar. Qu'est-

ce à dire?

La Comt. [après avoir lû.] Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent, le co pais me halle de rei traida

gots and nov in La Comt. Mais, Monfieur, écoutez un moment, anon b

[Elle lit baut.]

L'abbattement, où m'a plongée la crainte stacements arti d'être

TROMPEURS. 125

d'être oubliée de vous, a dû donner de moi cette juste foupcon: idée.

and V [au Baren en S'interrompant.] Oubliée! Est-ce vous qui l'obsedez sans ceffe ?

Le Bar. Pardon, j'ai donné lieu moi feul à sa tristesse.

La Comt. [lui représentant le billet.] fai donné lieu! Tenez, repondez à ceci. [Elle lita] ivob a omab

Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à le confirc'est une mé mer.

Est-ce pour vous? Depuis que je vous vois

Vous radotez, mon cher laco al . and al

Le Bar. Le Mar-

La Comt. Qu'il parle donc? Il montre un embarras extrême. nold lamia and

M. de Forh Ma fille, le Marquis fauroitlouable, & digne de ! terres not li

Reponds moi fans détour dood not malist au

Luc. Oui, mon pére,

il le fait. ou fle sissade il eno

La Comt. [au Marquis.] Puisque vous le no favez, il faut nous en instruire.

Le Marq. C'est à Mademoiselle, & je ne an dois rien dire. siupraM 1 dA . re

Le Bar. Une telle reserve est fort peu de faifon.

La

La Comt. Elle jette mon coeur dans un juste soupcon:

La petite convient qu'il fait tout le mystère; H fe trouble comme elle, & s'obstine à fe taire.

Je gagerois qu'il est cet amant fortuné. C'est lui.

M. de Fork Je le voudrois.

-Ma- Luc Ma-

dame a devine

Le Bar. Comment! Ce n'est pas moi! mes al a tral ina alduor un Luc. Non,

c'est une méprise. Le Bar. La lettre . . .

tion there by our times Lucy Etoit pour lui.

Vous me l'avez furprise.

Le Bar. Le coup est foudroyant but ano V

Lif. [à part.] II

l'a bien mérité. Jornam-int and ain

Lo Comt. [embraffant le Baron.] Vous n'êtes pas aimé! Mon cœur est enchanté!

Mi de Farl [a Lucila] Que ton choix est louable, & digne de me plaired

En faisant ton bonheur, il acquitte ton pére; [Il montre le Morquis.]

La place que j'obtiens est un fruit de ses of afoins plant

Le Marq. Pour mériter sa main, pouon vois-je faire moins? I how will al

Le Bar. Ah! Marquis, deviez-vous me sh jouer de la forte Prolet and and and

.no Vous,

Vous, à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

Le Marq. Vous avez malgré moi combattumes raisons,

Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

La Comt. De joie en ce moment je ne tiens point en place!

Votre Hymen est rompu. Quelle heureuse disgrace!

M. de Forl. [au Marq. & à Lucile.] Sortons de cet Hôtel, tout doit nous en bannir.

Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

[au Baron.] Vous, vous n'avez plus rien, qui retienne votre ame,

Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,

Entendre Concertos, Sonates, Opera, Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

[Il sort avec le Marquis & sa fille.]
[Lisette rentre en même tems.]

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA COMTESSE.

La Comt. Croyez en ses conseils; venez, suivez mes traces:

Fuyez votre maison, & reprenez vos graces. Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant. Soyez l'homme du jour, & vous serez charmant.